Reserve Cloz. 8191.04-6
No. 8046.219
V.4

Bought with the income of

the Scholfield Legacy.

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/costumescivilsac04mare

COSTUMES CIVILS

ACTUELS

DE TOUS LES PEUPLES.

COSTUMES CIVILS

ACTUELS

DE TOUS LES PEUPLES CONNUS,

DESSINÉS D'APRÈS NATURE,

GRAVÉS ET COLORIÉS,

Accompagnés d'une Notice historique sur les Moeurs, Usages, Coutumes, Religions, Fêtes, Supplices, Funérailles, Sciences et Arts, Commerce, etc. de chaque Peuple;

RÉDIGÉS PAR SYLVAIN MARÉCHAL.

SECONDE ÉDITION,

Revue et corrigée.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

Chez DETERVILLE, Libraire, rue du Battoir, N°. 16, près celle de l'Eperon.

Ps
*Z191.04-6
Scholf.
April 24, 1918
Z
4 vols.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Femme de Jérusalem.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR JÉRUSALEM.

LA Palestine, dont Jérusalem est la capitale, fut la patrie des premiers pasteurs ou patriarches, race innocente, dont le culte simple et pur, devroit *encore* suffire *à l'homme*.

Mais bientôt il fallut des loix positives aux hommes devenus plus éclairés et moins sages qu'Abraham, Isaac et Jacob. Moïse parut. Cet homme de génie, sous la dictée d'une sainte inspiration, donna un code politique et sacré à sa nation. Ses livres divins immortalisèrent cette cité.

La révolution de plusieurs siècles amena un ordre de choses ineffable, et digne sans doute de nos respects religieux. Jésus naquit et mourut pour servir tout à la fois de leçon et d'exemple; et le christianisme, en modifiant le culte Mosaïque, rapprocha les hommes de cette loi naturelle, de laquelle toutes les autres découlent.

Les enfans d'une autre religion sont aujour-

d'hui les maîtres de Jérusalem et de son territoire. Ils se montrent d'autant plus jaloux de cette propriété, qu'ils se croient rentrés dans le patrimoine de leurs premiers parens, Abraham et Ismaël. Mais que les Arabes et les Turcs sont bien loin d'en avoir conservé les mœurs! Aux pasteurs ambulans et amis de l'hospitalité, ont succédé des pâtres vagabonds et rançonnant le pieux voyageur. Les actes d'amour et de reconnoissance qui constituoient le culte primitif, ont fait place à des pratiques de sectes plus superstitieuses les unes que les autres.

C'est là qu'on montre encore aujourd'hui l'arbre heureux, au pied duquel la Vierge s'asseyoit, quand elle cheminoit de Bethléem à la ville sainte.

C'est là qu'on rencontre la citerne des Mages, où pendant que leurs montures s'abreuvoient, ils furent frappés de l'apparition subite de l'étoile miraculeuse qui devoit les guider jusqu'à la crèche *de Notre Sauveur*.

Plus loin est la roche caverneuse où se retiroit Isaïe, ce prophète courageux, qui gourmandoit les rois jusque dans leur palais, et qui mourut victime de la vérité, après en avoir été l'apôtre éloquent.

Un peu plus loin est le tombeau de la belle

Rachel, que Jacob n'obtint qu'après 14 années de service.

Hébron, à une plus grande distance, se glorifie de posséder la grotte sépulcrale d'Abraham, le premier des chefs de familles nombreuses, dont la puissance paternelle servit de modèle, et peut-être d'origine à la royauté. Heureuses les nations, dont les souverains ne seroient que des patriarches !

Bethléem est sans contredit l'endroit le plus intéressant des environs de Jérusalem, non seulement par les souvenirs augustes qu'il rappelle, mais encore par la fraternité touchante des chrétiens de diverses communions qui habitent ce lieu sanctifié. Leur intérêt nécessite cette bonne intelligence. Harcelés journellement par les Arabes des villages circonvoisins, leur force n'est que dans leur union.

Hors de l'enceinte de Bethléem, est un paysage tout-à-fait digne du siècle patriarchal. On l'appelle la *grotte des pasteurs*. Les pâturages les plus aromatiques en font toute la richesse. Les bergers d'alentour y conduisent leurs troupeaux, et y renouvellent encore tous les jours les scènes champêtres du temps d'Abraham et à la naissance de Jésus.

La vie agricole n'y fleurit pas en proportion

de la fertilité du sol. Les Pâtres Arabes qui l'habitent, sont trop turbulens, pour se livrer aux occupations sédentaires du laboureur, et trop vindicatifs entr'eux, pour épargner la petite récolte de leurs ennemis.

Les abeilles se plaisent beaucoup sous ce climat aimé de la nature et négligé par les hommes. Leurs essaims y fourmillent; ensorte qu'avec un peu de soin, cette terre heureuse réaliseroit les peintures *que nous en ont laissé les Prophètes*; on y verroit couler des ruisseaux de lait et de miel.

C'est dans ces beaux lieux que le roi Salomon avoit ses jardins et un palais de plaisance, que possède aujourd'hui le Grand-Seigneur. On lit sur la porte d'entrée, ces deux versets du cantique des cantiques, écrits en Arabe :

L'Epoux.

Mon épouse est comme un jardin interdit à tout autre qu'à moi. C'est un Eden riche en toutes sortes de fruits.

L'Epouse.

Eh bien! que mon bien-aimé entre dans son jardin, et qu'il goûte du fruit de ses plants!

Jérusalem, dont on fait remonter la fondation jusqu'à Melchisedech, n'est aujourd'hui que

l'ouvrage de l'empereur Adrien. Jadis peuplée, dit-on, d'un million d'habitans, elle en compte à peine quinze mille maintenant. Dix mille Turcs; quatre mille chrétiens de toutes sectes : le nombre des Juifs n'y monte pas à mille têtes. Une mosquée y remplace le fameux temple de Salomon; et le palais de Pilate sert de maison au gouverneur Musulman.

Un Santon qui sait à peine lire, mais qui connoît la valeur d'une piastre, habite à présent la prison taillée dans le roc vif, attenant les murailles de Jérusalem, où Jérémie fit ses belles lamentations.

La vallée de Josaphat, où, selon Joël, tous les hommes à la fin du monde, doivent ressusciter pour y attendre le jugement suprême de Dieu, est aujourd'hui un vallon délicieux.

Pour suppléer au défaut de monumens effacés par le temps, ou détruits par la rivalité des sectes religieuses, près du mont des Oliviers, est un petit bourg, où l'on s'acquittoit, il y a quelques années, d'une cérémonie commémorative de l'entrée solemnelle de Jésus-Christ dans Jérusalem. Le Père Gardien des religieux de Sion, se rendoit processionnellement à Betphagé. Deux moines à qui il imposoit les mains, se détachoient pour aller quérir une ânesse. Ce qua-

drupède à longues oreilles arrivoit. Le révérend père gardien, en habits pontificaux, montoit dessus, entouré de ses religieux, en chappes de brocard. Le peuple accompagnoit ce cortège, en chantant dévotement des hymnes analogues à la circonstance, tenant des palmes à la main, et jonchant le chemin de branchages verds, et souvent de leurs propres manteaux.

Jérusalem est bien telle qu'Adrien la fit rebâtir; mais les lieux consacrés par les scènes diverses *de la passion*, ont changé de face.

Adrien, *en haine* du christianisme, en voulut profaner le berceau. C'est ce qui le porta à faire dresser un simulacre de Vénus, à l'endroit même où l'on avoit planté la croix de *Jesus-Christ.*

On béatifia la princesse pieuse, qui purgea le Calvaire des impuretés dont on l'avoit souillé à dessein. Ce moment de triomphe pour la religion nouvellement établie, en cimenta les fondemens, et lui en assura la durée que le temps semble avoir confirmé jusqu'à présent.

Qu'il est triste cependant pour les dévots pélerins, de ne pouvoir visiter le tombeau de Jesus-Christ, sans en avoir obtenu, à prix d'argent, la permission des deux Janissaires qui le gardent ! Qu'il est douloureux que la foi des

Croisés ne se soit pas conservée assez vive, pour se maintenir dans le petit royaume qu'ils avoient fondé dans Jérusalem, à la pointe de leur épée !

Il n'est pas moins fâcheux d'entendre les chrétiens rassemblés autour du Sépulcre de leur commun Législateur, se traiter réciproquement de schismatiques, et former diverses communions, qui ont chacune leur liturgie particulière. Le but de toute *religion* n'est-il pas de redresser les *liens* de fraternité parmi les hommes ?

Quoi qu'il en soit, les catholiques qui ne sont pas les plus forts en nombre à Jérusalem, pourroient envier aux Grecs le cérémonial que ceux-ci observent à la célébration de leur mariage. Nous le rapporterons pour donner une idée des mœurs du pays; car les Grecs forment la secte la plus nombreuse des chrétiens de la capitale de la Palestine.

Les deux amans (l'amour, parmi les Grecs, fait plus de mariages que l'intérêt) se pourvoient d'abord de plusieurs parrains et marraines, qui attestent publiquement les dispositions de leurs cœurs, et qui leur épargnent l'embarras de faire eux-mêmes à haute voix l'aveu de leurs sentimens réciproques.

Le papas ou le pasteur célébrant, assuré de leur mutuel consentement, garanti par le témoi-

gnage de ceux qui les mènent à l'autel, pose sur la tête des conjoints une couronne de branches de vignes, entrelacée de fleurs et nouée avec des rubans. Puis il passe au doigt de l'époux un anneau d'or, et un anneau d'argent au doigt de l'épouse. Il remue autour de leurs doigts, ces anneaux consacrés, comme pour s'assurer s'ils ne les blessent pas. Les parrains et les marraines répètent le même essai. On fait faire ensuite aux nouveaux mariés, deux tours en rond dans l'église. Pendant cette double tournée, celui qui préside au cérémonial de la fête, tient la couronne élevée de trois pouces au-dessus de leurs têtes, comme pour éprouver si le joug qu'on leur impose n'est pas au-delà de leurs forces. Le papas trempe du pain dans du vin; et après en avoir mangé un morceau, il le donne à partager entre les deux époux et leurs parrains et marraines; puis il les conduit jusqu'à la porte du temple, en leur disant :

« L'anneau conjugal ne blesse le doigt de l'un ni de l'autre. Le joug de l'hymenée ne pèse sur la tête de l'un ni de l'autre. Allez en paix vous rassasier à la même table, et vous enivrer à la même coupe; puisque vous paroissez destinés par la nature, à vivre désormais l'un avec l'autre et l'un pour l'autre ».

Au sortir de l'église, l'épousée se promène à

pas lents, et pendant une heure, dans les principaux quartiers de Jérusalem. Sa marche est annoncée par le bruit des tambours et le son des haut-bois. Sa famille la conduit enfin à la maison de son époux, presque sur le seuil de la chambre nuptiale. Elle s'y assied au milieu de ses compagnes en cercle devant elle ; la tête couverte d'un voile, elle attend (et n'attend pas longtemps) que son époux ardent vienne lui-même, d'une main tremblante, lever ce voile, qu'il donne aux jeunes filles présentes. Celles-ci s'en retournent aussi-tôt en le déchirant ; et la porte de l'appartement se ferme jusqu'au lendemain.

L'habillement des femmes à Jérusalem, tient du costume grec et de celui des Juifs avant leur dispersion.

En Palestine, on voit presqu'à découvert, les femmes mariées.

Une longue draperie fait l'habillement général.

Fin de la notice historique sur Jérusalem.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES HABITANS

DE MARTAVAN,

EN SYRIE.

A une journée et demie d'Alep, on rencontre un lieu habité par une peuplade, dont les mœurs singulières n'ont point échappé à tous les voyageurs. Au centre d'un pays soumis à la nation la plus despotique en amour, il existe rassemblée dans un bourg nommé *Martavan*, une peuplade qui, sous plusieurs rapports, jouit d'une liberté que les rigoristes appelleroient licence.

Cette communauté d'hommes et de femmes, ne s'acquitte (du moins extérieurement) d'aucun acte religieux, dans une contrée que le fanatisme depuis long-temps rend fameuse. Ils n'ont ni fêtes, ni prêtres, ni mosquées; et ils

femme de Martavan en Syrie.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

prétendent ne pas s'en trouver plus mal. Au moins (disent-ils), si nous nous privons de la vérité, et nous nous abstenons du culte qui lui est dû, nous échappons en même-temps à l'erreur et aux pratiques superstitieuses qui en sont la suite. Le Dieu des autres hommes (ajoutent-ils) ne peut nous faire un crime de notre ignorance, préférable, sans doute, aux excès qu'on se permet ailleurs en son nom.

Ils sont laborieux, et tous leurs travaux sont consacrés à la culture des terres. Le riche citoyen d'Alep, dont ils relèvent, et à qui ils payent une redevance, a toujours compté sur leur exactitude. Il nomme à la place de *Peseving-Bachi*, espèce de charge municipale, la seule proposée au régime politique de Martavan. Cet office n'est pas seulement honorifique : il rapporte assez pour être vendu jusqu'à dix bourses, avec le titre qui autorise la perception du casuel. Les fonctions de cette place consistent à recevoir les voyageurs, et à leur assigner un gîte chez les femmes qui leur plairont davantage. Ce sont les plus jolies d'entre elles, qui prennent soin de remplir tous les devoirs de l'hospitalité envers les étrangers ; et elles s'en acquittent de manière à ne laisser rien à désirer aux plus exigeans. Tandis que les hommes sont aux champs, les femmes font

les honneurs de la maison, et mettent tout en œuvre pour mériter l'entière reconnoissance de ceux qu'elles hébergent. En Suisse, et dans plusieurs contrées de l'Allemagne, les François galans souffrent avec peine d'être servis à la table de leur hôte, par sa femme et ses filles debout derrière eux : à Martavan règnent d'autres moeurs. La présence d'un voyageur est une fête pour celle dont il choisit le toît hospitalier. De ce moment, toute réserve injurieuse est bannie. Les trésors les plus secrets de l'amour, les plaisirs les plus vifs de la volupté sont offerts et prodigués. Le seuil de la maison à peine franchi, l'étranger cesse de l'être. C'est un ami attendu depuis des siècles. Il rencontre dans la personne de l'hôtesse, l'amante la plus tendre, la plus passionnée ; et bientôt il oublie dans son sein, sa patrie, sa famille, ses liaisons les plus étroites. L'heure du départ arrive toujours trop vîte. On cherche à la reculer ; et il faut les affaires les plus graves, pour avoir la force et pour se sentir le courage de s'arracher des bras de la beauté hospitalière ; car les femmes de Martavan sont presque toutes aussi belles que caressantes.

Une telle conduite ne feroit point leur éloge, si le libertinage en étoit le motif. Mais elles n'agissent ainsi, que du consentement des

hommes de Martavan, et d'après le réglement auquel le *Peseving-Bachi* tient la main, avec d'autant plus de zèle, qu'il a un droit sur la réception qu'il fait aux étrangers ; et ce droit est le principal de ses honoraires. Tous ces procédés sont assurément fort étranges ; mais ils ont force de loi, et sont devenus des devoirs pour celles qui s'en acquittent. On ignore la source d'une telle coutume, et on ne sait que conjecturer à ce sujet. Le bourg de Martavan n'étoit peut-être dans l'origine, qu'une maison d'hôtellerie qu'on aura voulu achalander, sans trop examiner la nature des moyens. Un second hospice établi dans le voisinage, donna lieu probablement à une concurrence qui, dans la suite, dégénéra en usage consacré par le temps. Quoi qu'il en soit, il est de fait qu'il n'est pas d'endroits sur la terre habitée, dont les voyageurs ayent plus à se louer que de Martavan. Martavan est devenu un chef-lieu, depuis que plusieurs hameaux se sont établis sur son territoire, et en ont adopté les mœurs.

Les femmes de Martavan, habillées comme toutes les Levantines, ne sont reconnoissables que par la coëffure qui leur est particulière. Elles portent sur la tête une espèce de casque d'argent ciselé, et orné de pièces d'or enfilées.

Ce bonnet a quelque ressemblance avec celui des Cauchoises ; mais il a plus de grace et d'élégance.

Fin de la notice historique sur les habitans de Martavan.

Homme Barbanes Ques.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Femme Moresque

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES ÉTATS BARBARESQUES.

A la vue des désordres de la société, quelques philosophes sensibles ont cru devoir donner à l'état sauvage la préférence sur la civilisation : l'ignorance leur a paru la plus sûre gardienne des bonnes mœurs, parce qu'ils ont trouvé des mœurs corrompues parmi les nations savantes. Ces sages apparemment n'étoient jamais sortis de l'enceinte des villes policées : jamais ils n'étoient tombés entre les mains des pirates, indignes du nom d'hommes, qui, aussi étrangers à la connoissance du droit des gens, qu'à la pratique de la loi naturelle, ne voient dans leurs semblables, capturés par eux, que des victimes ou des esclaves. Les lumières de la raison eussent appris à ces Barbares, à ne pas confondre le cri de la conscience et la voix de Mahomet; la culture des sciences et des arts les eût éclairés sur leurs propres intérêts : à leurs brigandages ils substitueroient un commerce avantageux et loyal, et ils ne verroient que des

frères dans ceux qu'ils traitent comme les plus vils animaux.

Ces réflexions ne sont pas tout-à-fait déplacées ici, et trouvent leur application aux peuples, dont nous nous proposons d'esquisser les mœurs. Ceux que nous appellons énergiquement aujourd'hui les Barbaresques, jadis, sous le nom de Numides, exercèrent la valeur des Romains. Long-temps avant les Massinissa, les Juba, rois de ces contrées, Hercule, vainqueur du géant Antée, y avoit établi une colonie, et purgé ces côtes maritimes des pirates qui déjà interceptoient le commerce.

Alger, rebâtie par Juba, second du nom, et père de Ptolomée, devint comme la capitale de toute cette vaste étendue de pays en Afrique, que baignent la Méditerranée et l'Océan, et qui formoit alors, sous le bon plaisir de César, le royaume de Mauritanie. Caligula en fit bientôt une province de l'Empire, et Claude y envoya des colonies Romaines.

Au commencement du cinquième siècle, les Vandales, déjà maîtres de l'Espagne, passèrent chez les Maures, comme un torrent destructeur. A la fin du septième siècle, les Arabes, leurs dignes successeurs, s'y maintinrent plus long-temps. Toutes ces révolutions firent contracter

tracter aux naturels un caractère inquiet et turbulent. Harcelés continuellement les uns contre les autres, obligés souvent de disputer leur existence à main armée, ils négligèrent l'agriculture, amie de la paix, et prirent le parti d'aller chercher désormais sur les mers, la subsistance qu'ils ne pouvoient se procurer par des travaux interrompus. Et c'est ainsi que les Numides, originairement peuple pasteur, finirent par se rendre corsaires. Les Maures refluèrent bientôt en Espagne, et y jouèrent un rôle jusqu'à la fin du quinzième siècle. Vaincus en Grenade, et chassés de l'Arragon, ils retournèrent en Afrique, et n'en devinrent que plus ardens à la piraterie.

Ferdinand V vint les châtier jusques dans Alger, et les contraignit à souffrir une citadelle, et à payer un tribut. La mort du vainqueur enhardit les vaincus; ils voulurent secouer le joug; mais ils ne firent qu'en changer. Barberousse, qu'ils appellèrent à leur aide, accourut à la tête de ses Turcs, comptant peut-être n'agir que pour lui et pour sa famille. Mais il mourut trop tôt, et son frère crut devoir faire hommage de sa conquête au grand Seigneur, l'an 1519.

Les Turcs sont donc aujourd'hui les maîtres et seigneurs dans Alger. Les Maures, qui en

étoient jadis les seuls propriétaires, leur y cèdent le pas en toute rencontre, et tremblent sous le Dey, chef suprême, élu par les soldats Turcs. Le Divan n'est pas une assemblée nationale propre à en imposer à ce Dey. Ce n'est qu'un conseil, composé des officiers créés par ce prince, et qu'il ne consulte que pour donner à ses volontés une espèce de sanction. On ne s'y assemble pas armé ; et chaque assistant doit, pendant tout le temps des délibérations, tenir constamment ses mains croisées sur la poitrine. On y rend aussi la justice. Si elle n'y est pas toujours motivée, du moins elle ne sauroit être plus expéditive ; mais malheur au naturel du pays ou à l'étranger qui s'y trouveroit engagé dans une affaire avec un individu de la milice turque.

Quelquefois les femmes s'assemblent à la porte du Divan, et demandent, à grands cris, justice, au nom du dieu de Mahomet et de son prophète. La plûpart de ceux qui composent ce tribunal, ne savent point lire ; mais l'œil du desir perce le voile qui couvre le visage des plaignantes ; et la plus jolie est toujours écoutée la première, ou la dernière punie.

Les Turcs ont introduit dans Alger le luxe Oriental et la mollesse Asiatique. Cette ville, sise sur un territoire agréable et fertile, aux richesses

de la nature, ajoute encore toutes les ressources de l'art. L'intérieur des maisons est propre et commode. Les monumens publics ont un certain air d'importance. Le palais du Dey, les mosquées, les bains, le port, les forteresses forment un ensemble pittoresque et assez magnifique.

Les habitans d'Alger sont bien faits et assez blancs. Les gens de distinction portent leur barbe ; les personnes du commun se la font raser, ainsi que les cheveux, dont ils laissent seulement une petite touffe au haut de la tête, selon la mode Chinoise. C'est par là, disent les Turcs et les Maures, que le bon Mahomet les prendra pour les enlever de terre et les transporter au ciel dans son paradis. Malheur aux vieillards tout-à-fait chauves.

Les gens ordinaires sont assez simplement habillés, mais les grands ont des vêtemens très-riches, de soie ou d'étoffe d'or à grandes fleurs ; ils portent des turbans enrichis de pierreries, et des petites bottes ou brodequins à la Turque. Quoique les Algériennes ne se montrent pas en public, elles ne laissent pas que d'être richement vêtues. Elles sont belles en général. Les tailles fortes ont la préférence sur celles qui sont dégagées et bien prises ; comme tout est de convention, parmi les hommes, (même les vertus, puisque plusieurs sont locales) les formes

du corps ne pouvoient manquer d'être soumises à l'opinion. Quant aux traits du visage, il faut que les Turcs n'en fassent pas autant de cas que du reste, puisqu'ils consentent à ne connoître leurs femmes, qu'au moment d'épouser. Cette loi auroit des suites fâcheuses, si le divorce ne venoit au secours du mari trompé dans son espoir. Soir et matin, l'époux dévot assiste à la prière dans la mosquée voisine. Soir et matin aussi, sa chaste moitié se transporte voilée dans la maison la plus prochaine d'une Juive complaisante et bien payée; et tandis que l'un des conjoints rend des actions de graces pour la vertu de sa compagne, sa compagne, de son côté, invoque l'amour contre l'hymen; trop souvent en effet, elle a des reproches à faire à ce dernier. Le propriétaire de tout un harem, doit se trouver plus d'une fois dans la triste nécessité de chommer toutes les fêtes du calendrier des vieillards. D'ailleurs, les Turcs et les Algériens, peu jaloux d'une postérité nombreuse, se conduisent au lit conjugal en vrais pirates; ils ravagent le champ du plaisir, sans se mettre en peine de le féconder.

Le vendredi de chaque semaine offre encore aux femmes une occasion de se venger de tous ces affronts. Elles ont la ressource des petits pélerinages, qu'il est de mode de faire ce jour-

là, aux cellules des Marabouts-Hermites, éparses dans les fauxbourgs de la ville. Elles ont aussi le prétexte des dévotions en usage dans les cimetières, et qu'on peut multiplier, selon la ferveur dont on se dit atteint.

Quant au costume du pays, les chrétiens qui se rencontrent à Alger, sont habillés à leur mode. Mais les esclaves portent un bonnet à la matelote, et un habit gris. Les Maures de la classe inférieure, ont sur leur chemise des caleçons de toile ou de laine, ou une robe d'une laine blanche, avec un capuchon par derrière, ou un habit qui leur vient jusqu'aux genoux. Il est ordinairement noir, et ils s'en servent comme d'un manteau; en été, ils ont deux chemises larges. Leur turban est ceint d'une toile claire.

Les habits des femmes ne diffèrent pas beaucoup de ceux des hommes. Elles portent aussi des robes et des ceintures; leurs chemises descendent jusqu'aux talons. Elles ont leurs cheveux bouclés. Elles font usage de colliers, de bracelets, de bagues, de pendans d'oreilles garnis en pierres fines. Elles s'enveloppent la tête d'une espèce de cape. Quand elles cheminent par la ville, elles se couvrent d'un linge agrafé sur l'estomac, de façon que sans l'esclave qui

les accompagne, il seroit impossible de les reconnoître.

Le jour des noces, l'épousée se fait voir sur une espèce de théâtre, parée de ses plus beaux habits; elle disparoît peu de momens après, et revient ensuite, revêtue de nouveaux ajustemens; ce qu'elle répète autant de fois qu'elle a de nouvelles robes à montrer.

On habille les morts d'une nouvelle chemise blanche, de caleçons propres, d'un vêtement de soie et d'un turban. Ainsi parés, on les place dans la bière; on les porte hors de la ville, et on les jette tout vêtus dans une fosse. Le deuil consiste dans un voile noir, dont les femmes se couvrent le visage. C'est un grand péché que de laisser tomber de l'urine sur ses habits.

Les Marabouts ne se rasent jamais, ni la tête, ni la barbe, et sont habillés assez modestement. Ils portent une longue robe et un manteau par-dessus, qui leur couvre la moitié du corps.

Les Mahométans d'Alger portent beaucoup de respect aux gens devenus fous, et ont beaucoup d'égards pour les imbécilles. Incapables de mal faire, ces êtres dégradés sont censés sous la protection immédiate de Dieu.

Disons un mot des principales villes de Barbarie.

Salé existe depuis long-temps ; car Ptolomée la cite. On élève beaucoup de cotoniers sur le territoire de cette ville, pour suppléer au lin et au chanvre. Aussi les habitans de Salé ne portent que des chemises et des robes de coton.

Tetuan est une assez jolie petite ville, voisine de la mer. La nature fertilise en vain les terres de sa dépendance ; les citoyens paresseux se contentent d'herbes sauvages pour nourriture ; ils leur préféreroient le pain, si la main-d'œuvre qu'il exige ne les effrayoit pas.

Fez est comme le centre du peu de lumières qui brillent dans les états Barbaresques. Cette ville compte plusieurs collèges, et nourrit quantité de docteurs. Mais ce qui est encore plus nécessaire sans doute, le territoire de cet ancien chef-lieu du royaume de Fez, abonde en gibier excellent et en grains de toute espèce. Les habitans sont assez prévenans, mais jaloux. Les maris exigent, en toute rigueur, les prémices de leurs femmes ; et ils n'attendent pas toujours le soir du jour des noces pour s'en assurer ; cet empressement indiscret a quelquefois terminé cette fête par un dénouement tragique.

L'habit de deuil des femmes consiste à se

couvrir d'un vilain sac, et à se noircir le visage.

Les Juifs n'y sont pas mieux traités qu'ailleurs. Ils sont condamnés à ne porter que des chaussures de jonc, et des turbans noirs; et dessus le turban, un morceau d'étoffe de couleur, de même que sur leurs habits.

On exige du criminel qu'on mène au gibet, de publier lui-même en chemin, à haute et intelligible voix, le crime qu'il a commis, et le supplice qu'il va subir.

Quand on est venu à bout de se justifier, loin d'obtenir des dédommagemens et une réparation, le juge, pour son droit et pour ses épices, fait administrer à l'innocence reconnue, une certaine quantité de coups de fouet; on s'acquitte envers le greffier, avec pareille monnoie. Cependant quelques pièces d'argent peuvent soustraire les parties à cette redevance. Cet usage, un peu barbare sans doute, doit peut-être son origine à une bonne intention du législateur. Il espéra obvier à bien des procès, en statuant que l'accusateur et l'accusé, condamnés ou absous, ne sortiroient du tribunal de la justice, qu'avec les étrivières. Cette sage précaution ne rendit pas les plaideurs plus rares en Afrique qu'en Europe.

Maroc n'est plus ce qu'elle étoit. Cette ville doit peut-être la diminution de sa fortune au pouvoir absolu de son roi. Ce prince n'en est pas moins despote, quoiqu'on puisse en appeller au Muphti. Cet appel n'est que de forme. Le pays sur lequel il tyrannise, est l'un des plus féconds de la terre, comme l'attestent encore les vastes greniers de Maroc. On leur a donné une destination bien autre. Au lieu d'y emmagasiner du froment, ils ne servent plus que de prison aux malheureux captifs. La campagne est encore peuplée d'un assez bon nombre d'Adouards ou villages ambulans; mais les Maures et les Arabes qui les habitent sont, pour la plûpart, misérables et souillés de vices. La superstition et le despotisme auront bientôt changé en désert cette pépinière d'hommes. Ce n'est pas avec le Coran et le bâton, qu'on multiplie et qu'on rend heureux les pères de famille, dans une région bien acclimatée, mais mal cultivée.

Les Arabes établis dans les états barbaresques, sont piètrement costumés. Ils ceignent leur tête d'un vieux torchon qui leur sert de turban, et s'enveloppent le corps d'une grande pièce de drap de six à sept aunes. Ils vont toujours pieds nus.

Les femmes ne sont couvertes que d'un drap qui leur descend depuis le sein jusqu'aux genoux.

Le reste est dans l'état de pure nature. Elles laissent retomber leurs cheveux tressés en plusieurs cordons. Elles y suspendent, par coquetterie, quelques dents de poisson ou des morceaux de verre et de corail. Leur coëffure consiste en une petite pièce d'étoffe, qui ressemble à l'étamine. Elles sont aussi dans l'usage, pour s'embellir, de se pratiquer des rayes sur le front, les joues, les poignets et les jambes, avec la pointe d'un stylet. Elles y mettent ensuite une certaine poudre noire, qui empêche les traces de s'effacer; leurs plus riches brasselets sont des anneaux de bois, faits par chaînons. Elles appellent *bernuchs* une espèce de longue robe blanche, surmontée d'un large capuchon, dont elles ne se revêtent que le jour des noces. Elles ont aussi la coutume en ce pays, de laisser retomber sur leurs yeux, pendant le premier mois de leur mariage, un voile, pour indiquer qu'elles portent le deuil de leur virginité. Ce n'est plus qu'une affaire d'étiquette qui, depuis long-temps, ne seroit plus de mode, comme chez nous, si l'amour-propre des maris n'y trouvoit son compte. Dans l'origine, cet usage avoit quelque chose de respectable, de touchant, et attestoit le règne des mœurs. Les jouissances de l'hymenée n'effaçoient pas tout-à-fait, ni tout de suite, le souvenir des plaisirs purs de l'adolescence. Une jeune épousée s'arrachoit avec

peine, du sein de ses compagnes, et pleuroit quelque temps avec elles, cet âge d'innocence et de paix, ces jours sereins de la première jeunesse, exempts d'inquiétude. Jusqu'alors maîtresse d'elle-même, elle sentoit quelque répugnance à passer dans les bras d'un vainqueur, dont il faut dépendre désormais ; c'étoit à l'époux à mettre tout en œuvre pour la rassurer ; tous les procédés d'un amour délicat et tendre, n'étoient pas de trop pour sécher ses larmes.

Bonne, jadis Hyppone, n'est une ville intéressante pour nous, que par les souvenirs qu'elle rappelle. On y voit encore les restes du monastère, où vécut d'une manière si édifiante, St. Augustin, prélat selon l'évangile, dont les mœurs épiscopales étoient plus épurées que le style de ses nombreux ouvrages.

Louis IX, Charles-Quint et Barberousse, soumirent à leurs armes la ville de Tunis, déjà saccagée par les Vandales, au temps du plus célèbre des évêques d'Hyppone. Elle eut pour fondatrice, une colonie de l'Arabie Heureuse ; et ce fut dans son enceinte et sur son territoire que se réfugièrent les Maures, chassés d'Espagne. Cette ville n'est point déchue de son ancien état : il s'y fait encore beaucoup de commerce, et il y a bon nombre de manufactures.

Les tisserands de Tunis ont de la réputation ; le fil qu'ils emploient est extrêmement fin et fort uni. C'est avec ce fil qu'ils trament ces riches turbans, connus sous le nom de *Tunecis*. Les Maures en font grand cas. Les personnes d'un certain rang y affichent le luxe des habits ; souvent un grand seroit bien embarrassé pour se faire distinguer au milieu de la foule, s'il n'avoit la ressource du costume. Les femmes de Tunis se couvrent toujours le visage quand elles sortent ; elles aiment beaucoup à se parer. On les dit pourtant belles. Cependant leurs maris, ajoute-t-on, font usage d'une certaine préparation végétale qui les met en belle humeur, et les excite merveilleusement au devoir conjugal. On accuse les Tunisiens de paresse. L'agriculture, chez eux, est en bien mauvais état. Ils ne peuvent ensemencer et récolter, pour ainsi dire, qu'à la pointe de l'épée. Les Arabes, leurs anciens maîtres, les harcèlent sans cesse. Les Tunisiens ont succédé aux Carthaginois ; mais ils n'ont pas amélioré ce bel héritage, et sont restés bien inférieurs à leurs devanciers.

Il est vrai que Tunis a, dans son voisinage, un spectacle qui doit amortir et refroidir beaucoup l'amour de la gloire et des richesses. Les ruines de Carthage peuvent à peine indiquer ce que fut jadis cette première ville de l'Afrique. A la

vue de ces restes pitoyables d'une cité aussi fameuse, on ne peut se défendre de faire un retour sur soi-même, et de se dire : l'homme ne doit point travailler pour l'avenir ; le bon emploi du temps présent, doit être l'unique objet de ses pensées, le seul mobile de ses actions.

Près de Tunis se trouve un village, qui tient aujourd'hui la place qu'occupoit jadis Utique, ville, dont le nom reste à jamais consacré par les derniers momens de Caton, ce sage par excellence, qui porta l'amour de la liberté jusqu'à l'enthousiasme.

Carvan n'est une ville de quelqu'importance, qu'à cause de la résidence du vicaire de Mahomet. Le grand-seigneur lui-même se déchausse, quand il met pied à terre dans l'enceinte de cette place, sanctifiée par la présence du chef de sa religion.

Tripoli n'est que trop connue par les pirateries que ses habitans exercent sur la Méditerranée.

Fin de la notice historique sur les états Barbaresques.

MOEURS

ET COUTUMES

DES AFRICAINS,

DE LA COTE DU SÉNÉGAL.

L'HISTOIRE ancienne fait plus d'honneur à l'Afrique que l'histoire moderne. L'Egypte seule a suffi pendant long-temps pour lui donner au moins le second rang entre les parties du monde. L'Europe, depuis, l'a tout-à-fait éclipsée; et si l'Afrique est comptée aujourd'hui pour quelque chose dans le système politique, elle en est redevable aux Normands du quatorzième siècle. En 1364, des marchands de Dieppe et de Rouen, établirent un comptoir sur les bords du Sénégal ou du Niger. En 1382, cette compagnie bâtit un fort, dit de la Mine d'or, pour s'assurer la côte de Guinée; et ce furent par conséquent des François qui montrèrent le chemin aux Portugais, aux Espagnols, aux Anglois, rivaux toujours jaloux et très-souvent ingrats.

On n'a pas encore pénétré jusqu'à la source

Négre de la côte du Sénégal.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Négresse de la côte du Senegal.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

PUBLIC LIBRARY

Gririot ou Jongleur de Guinée et de Sénégal.

7.

du Niger ou Sénégal, fleuve le plus large, le plus profond et le plus rapide de l'Afrique, sans en excepter le Nil. Il a son embouchure dans l'Océan, au nord du Cap-Verd. Les naturels du pays en ont abandonné la rive gauche, pour se mettre à l'abri des incursions des Maures. Cette contrée est peut-être la plus riche du monde entier, par ses mines; mais elle est divisée en petits états, plus despotiques les uns que les autres. On y rencontre de grands espaces très-fertiles, qui dédommagent de ceux qui sont tout à-fait nuls pour l'agriculture; car il semble que la nature ait affecté de frapper de stérilité les endroits les plus abondans en or.

Le Mahométisme, qui a pour domaine une grande partie de l'Asie, règne encore sur l'Afrique entière, et à bien des égards, lui convenoit plus qu'aucune autre superstition. Mais un code religieux, déjà si mal tissu par lui-même et susceptible de tant de gloses, doit subir bien des variations parmi des peuples tels que les Nègres. Chaque bourgade forme une espèce de secte; et un marabout n'enseigne jamais précisément la même croyance qu'un autre ministre du Coran. Une fois imbu de tel ou tel article de la loi Musulmane, un Africain s'en tient là aussi fermement qu'un soldat Helvétique à son poste. La nature même perdroit ses droits, si elle se

trouvoit en concurrence avec la religion ; et c'est pour cela que nos missionnaires n'ont pas eu de brillans succès de ce côté. On devient aussi opiniâtre dans la suite qu'on s'est montré crédule d'abord. Tout dépend de la première impulsion. Il faut savoir saisir le moment. La jeunesse ou une occasion décide de toute la vie. Observateur scrupuleux de ses préjugés pieux, un Nègre se croit quitte sur tout le reste. Il s'abandonne à tous ses appétits, sans choix ; à toutes ses passions, sans remords. Son jeûne accompli, le cercle magique tracé autour de sa hutte, il est au-dessus de tout. Plaisir ou peine, c'est chose égale pour lui. Il perd ses parens, il vend ses enfans, il vole ses voisins ou se tue, avec tout le sang-froid de la raison et toute la sécurité de l'innocence. Les maux qu'il fait et ceux qu'il endure, sont à ses yeux sur la même ligne ; c'est le ciel qui le veut ainsi. C'est à son dieu ou à son prophète à répondre des actions bonnes ou mauvaises qu'il commet indifféremment.

Les Africains portent sur eux des sentences tirées du Coran, écrites en Arabe par leurs prêtres, et cousues dans un sachet de cuir. Ils se croient invulnérables sous cette égide. Si l'événement contrarie leur attente, ils ont la bonhomie de s'en prendre à eux-mêmes ; ils s'accusent d'avoir manqué de foi, changent de *gris-gris*, (c'est

(c'est le nom de leurs amulettes) et s'en rapportent à la volonté divine. Le Marabout n'a jamais tort. Ils pratiquent la circoncision sur un grand nombre de sujets à la fois. Cette cérémonie du moins, produit un bon effet. Tous ceux qui l'ont subie ensemble, le même jour et dans le même lieu, contractent entr'eux une espèce de fraternité, à laquelle ils sont fidèles jusqu'à la mort. Les frères d'armes, dans notre ancienne chevalerie, n'étoient pas plus unis. L'erreur quelquefois sert donc aussi à quelque chose.

Le nègre Africain ne paroît pas, à l'extérieur, l'enfant gâté de la nature. Sa chevelure laineuse, ses traits difformes, cette couleur noire qui le masque de la tête aux pieds, la rigueur du climat qu'il habite, et le régime politique qu'il supporte, le mépris et l'inhumanité que les étrangers ont pour lui, tout devroit lui faire maudire le jour de sa naissance et hâter celui de son trépas. Il en va tout autrement. Et la nature n'est pas plus sa marâtre que de ses frères les blancs; elle s'est acquittée envers lui, en lui faisant don de l'insouciance, unique palliatif pour des maux sans remède; en sorte que l'esclave au marché, est plus heureux souvent que le maître qui l'achète. Le désespoir est la dernière de ses passions; et la mort volontaire, la dernière de ses jouissances. Tout ceci ne jus-

tifie pas sans doute les mauvais traitemens qu'on lui fait souffrir. Il faudroit être bien lâche pour profiter des avantages que le nègre laisse prendre sur lui.

C'est par une suite de ce caractère, que les mines qu'il foule aux pieds ne sont pas en rapport. Le besoin seul appelle les Africains au travail ; et ils abandonnent le travail, lorsqu'ils cessent d'entendre le cri du besoin. Ils haussent les épaules, en nous voyant accourir de loin pour fouiller les entrailles du sol, à qui ils ne demandent que du riz. Ils nous croyent nés sous un climat bien plus rigoureux que le leur.

Les malheureux sur-tout croyent à une vie qu'ils se peignent d'autant plus douce, d'autant plus brillante, que leur existence actuelle est pénible et triste. Les nègres espèrent le bonheur après leur mort ; mais ils ne font rien pour l'obtenir. A les entendre, c'est une dette que Dieu ou son Prophète contracte avec eux, en permettant qu'ils souffrent en ce monde-ci. Au premier ennui qu'ils éprouvent, plusieurs d'entr'eux prennent même les devants ; le suicide, en pareil cas, leur semble une conséquence naturelle de leur croyance. Mais aussi, pour peu qu'ils soient heureux, ils ne pensent qu'au présent. Les peines passées ne laissent aucunes traces dans leur mémoire ; ils n'ont point d'annales ;

ils n'apprennent que quelques versets du Coran, qu'ils appliquent, tant bien que mal, aux divers événemens qui leur arrivent. Leurs Marabouts, qui du moins savent écrire, pourroient suppléer à cette négligence ; mais leur intérêt a pour base l'ignorance totale de leurs ouailles.

Il y a beaucoup de nègres tout-à fait idolâtres. Ceux-ci ont choisi les arbres pour objet de leur culte. Rien dans la nature ne leur paroît plus majestueux, plus digne de leurs hommages, qu'un arbre séculaire qui, du sein de la terre, élance jusques dans la nue, ses rameaux hospitaliers. L'immobilité et la hauteur d'un tel végétal leur en imposent, et ses bienfaits les touchent. Ils lui font des offrandes, et ils immolent des victimes dont ils lui abandonnent la dépouille étendue sur ses rameaux. Le sang de l'animal sacrifié coule en forme de libation, et arrose les racines. Ils ne vont point consulter ces arbres, comme l'ont prétendu quelques voyageurs, mauvais observateurs : chaque village, avant une expédition ; se rassemble autour de l'arbre protecteur, tient conseil sous son vaste feuillage ; et si le vent l'agite avec plus ou moins de violence, les chefs de la horde profitent de la circonstance pour faire passer ou rejetter tel ou tel avis.

Une fête religieuse exécutée par tout un canton, est tout-à-fait pittoresque, et mérite d'être

décrite. Précédé de sa musique, qui consiste en plusieurs joueurs de flûtes, et suivi des femmes et des grands de sa cour, le souverain du pays se met en marche vers l'arbre consacré, qui est toujours choisi le plus beau de la contrée. Arrivé à quelque distance, on fait un cercle. Le pontife, vêtu d'un habit chargé de sonnettes bruyantes, s'avance gravement, et présente au monarque une calebasse coupée en deux, et pleine de vin de palmier. Le roi la soutient de la main gauche, tandis que chacun des personnages qui l'accompagnent, vient y plonger tour-à-tour le doigt index. Puis, de la main gauche, le roi fait lui-même l'aspersion de ce vin sur toutes les parties de l'arbre. La calebasse vidée est remplie aussi-tôt avec le sang fumant encore, d'un bœuf gras qu'on immole en même temps. Ensuite le roi et le prêtre se recueillent, se consultent. L'assemblée muette, attend respectueusement ce qui doit sortir de leur bouche. Le prêtre et le roi, toujours d'accord, prononcent enfin l'oracle attendu. Le peuple crédule, ajoute foi et consent à tout; il rend graces de ce qu'il vient d'entendre; et tranquille sur ce qui doit en résulter, se livre à la joie le plus vive. Ce cérémonial politico-religieux règle les affaires publiques. Quant aux individus, ils sont maîtres absolus chez eux, du moment qu'ils ont payé à leur chef la redevance convenue.

Le prince n'est point distingué de ses sujets par le faste qui l'environne. Une garde peu nombreuse, quelques femmes et quelques cabanes de plus, le font à peine remarquer. On ne le reconnoît qu'aux ordres qu'il donne, et à l'obéissance qu'on lui porte. Ses propriétés domaniales ne forment point la moitié du royaume. Il n'est pas plus riche que le dernier de son peuple; et l'entretien de sa maison ne fait point hausser le prix des denrées dans les endroits où il passe. Voici en quoi consistent tous ses honoraires et ses revenus. Chacun de ses sujets a son jour pour le nourrir; et quand le tour est arrivé, il semble qu'on n'ait, ce jour-là, qu'un frère de plus à nourrir. Après une victoire, le chef partage également avec les siens, les captifs et les dépouilles du champ de bataille. Les prisonniers de guerre font la base de leur trafic avec les étrangers. Ils n'exercent point le commerce entre eux. Un échange journalier de bons offices, leur en tient lieu, et leur suffit.

Dans ces contrées barbares, on se fait un devoir de donner aux parens de celle qu'on épouse, le présent le plus considérable qu'on peut. Le marié fait aussi les frais de la noce, qui dure ordinairement trois jours. Du moment qu'une fille a mis le pied sur le seuil de la case d'un nègre, elle est sa femme. Un seul nègre peut

avoir plusieurs femmes à la fois. Il donne à chacune d'elles, sa case et sa provision de miel; en sorte qu'un même homme a plusieurs ménages qu'il entretient avec la même prévoyance. Ces épouses du même homme, vivent chacune à part, sans jalousie, sans inquiétude. Une émulation, utile au mari, s'empare souvent d'elles, au point qu'un nègre, embarrassé du choix, donne à chacune leurs jours, certain d'être bien reçu dans l'un ou l'autre ménage. Tous les ans, elles font présent à leur mari commun, d'un habit à la mode du pays, consistant en deux pagnes fabriquées à qui mieux mieux.

Les négresses n'accouchent point sans douleurs; mais elles mettent leur point d'honneur à supporter ce travail, sans jetter un seul cri. Ce préjugé, quelquefois funeste dans une délivrance laborieuse, prouve au moins qu'elles ont du courage et de la force.

Un nègre malade ou souffrant, a aussi l'amour-propre de ne se plaindre jamais. Il semble que cette nation prenne à tâche de réaliser dans la pratique, la théorie des Stoïciens, que nos sybarites estiment si loin de la nature.

Chez ces peuples, le voyageur qui se met en route, ne charge point d'or sa ceinture. Il sait que, par-tout où le besoin et la nuit arrêteront

ses pas, il trouvera un gîte et la table mise. Si l'on entre sous un toît pauvre, les voisins de l'hôte accourent pour l'aider à remplir les devoirs hospitaliers. Jamais on n'a entendu un nègre dire froidement au passant souffreteux : « que » Dieu vous garde, et que Mahomet vous conduise! » Blanc ou noir, il suffit que l'on soit homme, pour mériter et obtenir tous les bons offices qui sont en leur pouvoir.

Le climat chaud de l'Afrique rend les nègres paresseux; ils le seroient moins, s'ils sentoient davantage tout le prix du travail. Les grands monumens que nous ont laissés les Egyptiens, attestent ce que peut la raison cultivée sur des caractères naturellement indociles et mous. Les nègres, aiguillonnés déjà par la nécessité, semblent encore se méfier d'eux-mêmes; quand ils labourent leurs champs, ils ont soin de s'exciter à cet exercice, par le bruit des instrumens. Leurs guiriots ou musiciens les accompagnent en battant de la caisse.

Chez les nègres, le deuil n'est que de trois jours; il consiste à verser des pleurs véritables. Un sujet qui assisteroit d'un œil sec aux funérailles de ses princes, encourroit l'indignation publique, et seroit réputé traître à la patrie.

Voici les différens costumes des Africains du Sénégal.

D'abord les Marabouts, c'est-à-dire, les prêtres, ont un habit de caractère tout-à-fait grotesque, et parsemé de grelots, de façon qu'ils ne peuvent faire un pas sans ébruiter leurs démarches : cette particularité semble annoncer beaucoup d'imprudence de leur part. Ils s'habillent de blanc, quand ils administrent la circoncision.

Les chefs et leur cour n'ont pour habillement que des *pagnes*, nom générique qui signifie un manteau de toile ou de coton, composé de plusieurs bandes, dont les nègres se servent pour faire des vêtemens, et dont ils se couvrent. Elles ont une aune de Paris de large sur deux aunes et un quart ou deux aunes et demie de long. C'est l'ouvrage des négresses. Elles savent les teindre en bleu et en noir, ou bien les laissent tout en blanc : on ne connoît que ces trois couleurs. Ceux qui les tissent ont de petits métiers fort simples, avec lesquels ils ne peuvent donner à leur toile que cinq à six pouces de largeur. On cout ces bandes ensemble, selon l'usage qu'on veut en faire. Il est rare qu'ils coupent leur toile.

Les femmes s'entortillent une pagne autour du corps, un peu au-dessus de la ceinture, et font rentrer le bout qui se trouve dessus, entre l'étoffe et la peau. Cette pagne qui leur va jusqu'au gras de la jambe, leur sert de jupes et de bas. Elles en mettent une autre sur l'épaule, aux

jours de cérémonie, et en rejettent un bout sur la tête, en sorte qu'elles sont habillées et déshabillées en un clin d'œil. Les hommes se passent de même une pagne sur les épaules. On porte pour chaussure, un mince morceau de cuir, qui a la forme des sandales de nos religieux capucins. La tête reste presque toujours nue.

Les présens qui flattent davantage les femmes du prince, sont des mouchoirs à fond rouge. On obtient beaucoup de choses d'elles, avec de tels cadeaux.

Les femmes et les filles du peuple n'ont pour vêtement qu'une ceinture qui, des reins, leur passe entre les cuisses. Le reste du corps est nu, excepté quand les vents du nord-est soufflent. Alors le froid, auquel elles sont fort sensibles, les oblige de se couvrir d'une pagne : quelques-unes se servent d'une seconde pagne, qui leur couvre la tête, et descend sur les épaules. Rien n'est plus plaisant que cet ajustement, auquel elles ajoutent des *menilles* ou bracelets, avec une autre ceinture, d'une grosseur prodigieuse, de verroteries de toute espèce, des colliers de la même façon, des pendans d'oreilles d'or. Quand elles sont jeunes, elles ne manquent pas de marquer et de faire sentir les formes heureuses de leur sein, en le dessinant avec

plusieurs rangs de perles blanches ; mais à leur troisième enfant, l'amour-propre devroit leur donner un tout autre conseil. Elles ont un très-grand soin de frotter leurs cheveux avec de l'huile de palme ; ce qui leur fait contracter une odeur insupportable.

Le commun des nègres de la côte du Sénégal, au pays de Jolofs, s'habille ordinairement avec une pagne bleue, ou rayée de blanc, qu'on jette sur les épaules, sans la nouer, comme un manteau à l'espagnol. Quelques-uns la nouent tantôt sur une épaule, tantôt au milieu de l'estomac. Ils portent toujours au cou un collier de cuir, garni de gris-gris de la même matière. Ils s'en font aussi des bracelets pour le bras gauche, et de même en cuir. Les plus riches les ont en argent. Quand ils vont en guerre, ils se chargent de gris-gris le plus qu'ils peuvent : c'est ainsi qu'autrefois nos pieux chevaliers portoient toujours sur eux quelques reliques, ou des croix consacrées. Pour culotte, ils ont une espèce de caleçon de toile de coton, mais qui n'est pas coupée comme les nôtres, ni cousue ; car ils ne connoissent point l'usage de l'aiguille. Ils portent aussi une bandoulière mince de cuir, au bout de laquelle pend une poche, sorte de gibecière, mais plus plate et moins volumineuse. Ils y serrent leur pipe, leur tabac, etc. La che-

ville du pied est garnie d'un rang ou deux de perles de verre. La sagaye, espèce de hallebarde, est leur arme favorite.

Voici des détails au sujet des jongleurs de ce pays, que les naturels appellent *Guiriots*. Ils forment une famille absolument distincte du reste de la nation, et ne s'allient qu'entr'eux. Les autres nègres croiroient se déshonorer, que de contracter avec eux ; en sorte que leurs aïeux et bisaïeux ont été Guiriots ; leurs enfans et petits-enfans seront encore Guiriots. Cette distinction diffamante les suit jusqu'au tombeau ; leurs funérailles et leurs sépultures n'ont rien de commun avec les usages reçus. La différence de leurs habitudes a donné à leur physionomie un air étranger, qui frappe au premier examen ; en général, leur visage est plus ouvert, plus gai que le reste de leurs compatriotes.

Quand ils se mettent à jouer ou à danser, hommes et femmes font alors un grand cercle autour d'eux ; on les accompagne de battemens de mains et de chants monotones, mais toujours en mesure. L'accord parfait qui règne entre ces chants, ces battemens et ces danses, et la progression régulière qu'on y observe, font une grande impression de plaisir. Le couple de danseurs, qui passe tour à tour au centre du cercle, pour y exécuter une danse *à parte*, affecte des

mouvemens rapides de reins, de jarrêts, de bras et de tête, avec une telle souplesse, une telle justesse, qu'on ne peut se défendre de l'expression qui en résulte, et du plaisir qu'elle produit, malgré toute prévention. Un Guiriot tient, touche et bat un tambour fabriqué avec un tronc d'arbre, creusé d'un seul côté, et recouvert d'une peau tendue.

Le second musicien accroupi, touche du *balafo*. C'est un instrument composé de seize règles de bois dur, larges d'un pouce, épaisses de quatre à cinq lignes : les plus longues ont dix-huit pouces; les plus courtes, sept à huit. Elles sont rangées sur un petit châssis d'un pied ou environ de hauteur, sur les bords duquel elles sont arrêtées avec des courroies d'un cuir fort mince, qui environnent des petites baguettes; on les met entre les règles, afin de les tenir éloignées l'une de l'autre, et dans des distances égales : on attache sous les règles des calebasses d'arbres, creusées, rondes, d'inégales grosseurs, c'est-à-dire, qu'on place les plus grosses sous les plus longues, et ainsi du reste en diminuant. Cet instrument de musique a quelque rapport à nos orgues; il rend un son agréable et diversifié, selon les tons qu'on lui fait produire en touchant les règles avec deux baguettes, presque semblables à celles de timbales; on en garnit le bout

de cuir, afin que le son devienne plus doux.

Les nègres se font aussi, avec des roseaux, des flûtes, espèce de petits flageolets, dont ils jouent mieux qu'avec nos flûtes d'Europe.

Le danseur est dans une posture telle que par les tremblemens de ses mains, de ses jambes, et de tout son corps, tous les grelots de son habit de danse, sont agités à la fois. Puis par d'autres mouvemens plus violens, il fait rendre à sa garniture de grelots, d'autres sons; mais il observe d'être toujours en mesure avec les voix qu'il accompagne, et aussi avec le bruit des deux instrumens et les battemens de mains du cercle nombreux qui l'environne. Outre ces chœurs, on exécute aussi des monologues, dans lesquels le coryphée célèbre les louanges des chefs, présens à ce concert national; et les assistans font chorus. Ces Guiriots sont souvent improvisateurs, et composent en impromptu, les paroles et la musique.

Notre coryphée-danseur a sur la tête une perruque fabriquée avec de petits tuyaux de bois enfilés l'un au bout de l'autre, et assujettis tous à un centre unique : le tout, pour imiter les cheveux. La copie en est un peu grossière, quoiqu'ils choisissent pour cela les branches les plus menues possibles. Notre Guiriot porte une

chemise taillée en forme de chasuble, quant aux bras et à la poitrine. Le caleçon est découpé et garni à la ceinture, d'une infinité de grelots de différens volumes; on en attache quantité encore sur les découpures parmi des plumes d'oiseaux, de petites lames de métal et des coquilles. Aux jarrêts et aux chevilles, on pose aussi de grosses touffes de grelots, ainsi qu'aux poignets et aux bras.

Ces Guiriots ou virtuoses ambulans, gagnent leur vie à ce métier. Les nègres qu'ils ont fait danser, leur apportent des nourritures, des boissons, des perles, de la toile, etc. Ils observent de ne jouer qu'autant qu'on leur donne. Mais ils chaument rarement; car la danse est une passion pour les nègres des deux sexes. Au renouvellement et au plein de la lune, ils dansent entr'eux presque toute la nuit. Ils ont un mot mystérieux, qu'ils écrivent en caractères Arabes, et qu'ils prononcent à-peu-près ainsi : *Ouacki*, *ouacki*, *ouacki*, lequel veut dire : *étrangle-le*, *étrangle-le*, *étrangle-le*. Ce mot, qui leur rappelle apparemment quelqu'événement mémorable de leur histoire, les excite tellement à la danse, qu'après un *crescendo*, gradué avec art, ils en viennent à un degré de fureur si expressive, qu'un étranger, témoin de cette scène, ne peut s'empêcher d'en craindre le dénouement. Ils ne

terminent ce ballet effrayant, que quand ils se trouvent épuisés et hors d haleine.

Les hommes ont une danse militaire qui leur est spécialement consacrée, et qu'ils n'exécutent que quand ils sont échauffés par le vin de palmier. Elle consiste à courir en cadence les uns sur les autres, en espadonnant avec des bâtons, et le plus souvent avec des sabres nus; ce qui occasionne quelquefois des blessures assez considérables.

Fin des mœurs et coutumes des habitans de la côte du Sénégal.

MOEURS

ET COUTUMES

DES MADEGASSES.

MADAGASCAR, la plus considérable des isles connues, citée par les géographes anciens, ne fut visitée pour la première fois qu'en 1492, quelques-uns disent en 1506, par les Portugais. Les Anglois, les Hollandois et les François y ont navigué tour-à-tour, et fréquenté la seule côte de l'est, sans pénétrer un peu avant dans l'intérieur. Les voyageurs modernes arrêtés à chaque pas, se plaignent beaucoup de la férocité de l'insulaire Madegasse ; mais elle n'est que trop motivée par la conduite de leurs prédécesseurs. Par-tout où les Européens ont mis le pied, ils se sont crus les maîtres nés des lieux qu'ils découvroient, et ont agi en conséquence. La réserve la plus sage, la défense la plus légitime de la part du peuple nouveau qu'ils visitoient, leur a paru un crime. Ils ont traité comme rebelles ceux qui ne consentoient pas à être leurs esclaves ; et ont débuté avec des armes offensives auprès des sauvages, dont ils se sont aliéné pour

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Habitant de Madagascar.

PUBLIC LIBRARY

Femme du Madagascar.

pour jamais le cœur. L'homme de la nature revient difficilement de la première impression qu'on a faite sur son esprit.

On distingue deux races d'hommes à Madagascar ; les naturels, espèce noire et crépue. On leur reproche d'être mous au travail ; parce qu'ils ne sont pas de la couleur des blancs, ceux-ci ont-ils donc cru trouver en eux des bêtes de somme? L'autre race, qui n'est que basanée, paroît étrangère à l'isle, et originaire de quelques Arabes naufragés. Ces nouveaux venus se servent des caractères de leurs ancêtres, pour écrire la langue Madegasse ; ils se sont fabriqué un papier avec l'écorce battue d'un arbre appellé *foutache*. Ils passent pour savans, et on se fait un devoir de les consulter ; ils exercent avec distinction le métier lucratif d'augures.

Un repas Madegasse est pittoresque. Des feuilles de bananier tiennent lieu de nappe, de serviettes et même de plats et d'assiettes. On sert du poisson ou de la volaille cuits dans l'eau avec du riz. La feuille d'un végétal connu sous le nom *d'arbre de sel*, infusée dans le bouillon, en fait tout l'assaisonnement. Une autre feuille de bananier repliée, forme un vase pour boire l'eau de laquelle on a retiré le riz.

La construction du domicile d'un Madegasse

répond parfaitement à son comestible. De gros piquets en font la charpente. Les parois sont construites avec les côtes de la feuille du ravenala (espèce de bananier) jointes ensemble, et liées contre des lattes de bambou. Les murailles sont tapissées intérieurement de nattes. Des nattes appliquées sur des claies de bambou font le plancher; et le toît, quoique très-solide, ne consiste qu'en feuilles de ravenala rapprochées l'une contre l'autre. Le foyer, placé dans un coin de l'habitation, entretient un feu continuel jour et nuit. Les Madegasses ont trouvé que cet usage leur étoit salutaire. Le logement des chefs n'offre pas plus de luxe. Il ne se fait remarquer que par un mât plus haut que la maison devant laquelle il est dressé; on y suspend les cornes de tous les bœufs immolés pendant les fêtes. Le mobilier consiste en urnes de terre pour résister au feu de la cuisine, des calebasses de bambou, et de petits paniers de nattes; ce sont les principaux ustensiles d'un ménage.

La sagaye, javelot de six pieds, ferré aux deux bouts, étoit jadis l'arme unique des Madegasses qui en faisoient usage avec beaucoup d'adresse. Ils ont appris à manier nos fusils, nos pistolets, nos sabres; et par droit de représailles, ils les tournent quelquefois contre nous. Mais ils ne savent pas encore les fabriquer eux-mêmes. Les

arts mécaniques ne font des progrès qu'en proportion des besoins qu'on en a. Au sud de l'isle, les femmes tissent des pagnes avec du coton et de la soie sur des métiers qui ne consistent qu'en quatre morceaux de bois fixés en terre. Les Madegasses ne labourent, ni ne sèment. Ils cultivent à peine le riz, et à son défaut le petit mil. On trouve parmi eux des médecins de profession. Tous leurs moyens curatifs se bornent à des boissons ou à des bains de plantes aromatiques, astringentes et purgatives, à des emplâtres de chaux, et à la saignée, opération douloureuse qu'on ne se permet qu'à la dernière extrémité; dans ce cas, la maison du malade, interdite à ses amis, n'est ouverte qu'au ministre de la santé. Cependant, on fait force sacrifices aux Dieux bons et méchans. Quand l'un et l'autre, sourds aux vœux de la famille, ont laissé mourir le malade, s'il est riche, les sacrifices recommencent de nouveau, et à proportion jusqu'à l'inhumation du cadavre, qui ne se fait pas tout de suite. On passe les nuits à tirer des coups de fusil, pour écarter les mauvais génies qui sont censés assiéger la demeure du défunt. Puis on revêt son corps de ses plus beaux habits, et on le transporte avec pompe dans la sépulture de ses ancêtres, placée toujours hors du bourg.

Dans toutes ces cérémonies, on ne distingue qu'une foible trace de religion. Les Madegasses ne s'en piquent point. Ils reconnoissent comme par instinct deux principes. *Janhar* est le nom du *grand Dieu*, du *Tout-Puissant;* et *Angal*, est celui de son rival. Ils n'élèvent de temples ni à l'un ni à l'autre ; ils n'ont su, jusqu'à présent, sous quelle forme matérielle ils doivent se les représenter ; ils ne leur en adressent pas moins des prières et des sacrifices. Ils ont grand soin de réserver, pour le Dieu du mal, une portion de la victime immolée au Dieu du bien. Cette théologie, si naturelle, est celle de presque tous les peuples sevrés des secours de la révélation. En effet, il dut paroître absurde au Madegasse de mettre sur le compte d'un seul et même Dieu le bien et le mal tout ensemble. Pour se tirer d'embarras et pour se rendre raison de tout, il sembla tout simple, et il n'en coûta pas davantage, de se créer une seconde Divinité spécialement chargée et responsable du mal. Par une suite de cette dialectique du bon sens de ces peuples grossiers, on fut tout porté à croire que les méchans, après leur mort, continuoient de l'être, métamorphosés en animaux nuisibles; et les bons, en productions bienfaisantes. Le Madegasse privé de son ami, ou victime d'un traître, est consolé, en se disant : « Ce bambou » qui me rend tant de services, qui me soulage,

» en m'allégeant les plus lourds fardeaux, sans
» ployer ni se rompre ; c'est sans doute mon
» ami ; il n'a fait que changer de forme à mes
» yeux : cette tige est sortie de sa cendre. Et
» toi, homme rampant, qui m'as trahi ! je ne
» resterai pas toujours sans vengeance, ou j'en
» chargerai mes enfans. Ta mort te livrera en
» mon pouvoir. Alors tu passeras dans le corps
» d'un de ces reptiles venimeux, dont j'écrase
» aujourd'hui la tête ».

Les trafiquans Arabes ont donné aux Insulaires de Madagascar une teinture de mahométisme qui les porte à se faire circoncire. Que ne se bornent-ils à cette pratique religieuse ! Mais à la naissance de chacun de ses enfans, le père interroge les augures ; s'il n'en reçoit pas une réponse satisfaisante, la superstition fait taire la nature ; le nouveau-né, arraché du sein de sa mère, est exposé dans la forêt voisine.

Il paroît que les convulsionnaires sont de tous les pays ; car on en trouve à Madagascar ; mais avec cette différence, que ce n'est plus que là qu'ils passent pour sorciers.

Les Madegasses épousent autant de femmes qu'ils veulent, ou (pour parler plus exactement) autant de femmes qu'ils peuvent en aimer. Ils les répudient avec la même liberté.

Mais celles qui ont été honorées des faveurs d'un Européen, n'en deviennent que plus précieuses et plus chères à leurs maris ; ce n'est qu'alors qu'ils ouvrent les yeux sur leur mérite. Aussi font-elles tout pour obtenir cette grace ; et malgré les détails du ménage qui roulent sur elles seules, elles trouvent le loisir de se livrer aux recherches multipliées d'une toilette très-longue.

Nos tendres baisers, nos étroits embrassemens, ne sont point d'usage parmi ces Insulaires : pour témoigner la joie qu'ils ressentent à l'arrivée d'un ami attendu avec impatience, ils se contentent de se passer les mains l'une sur l'autre, sans se les presser.

Ils ont trois principales épreuves pour s'assurer de la vérité, quand elle est en litige ; l'eau, le feu, et le poison.

L'isle de Madagascar est divisée en petites souverainetés, qui sont héréditaires, mais qui ne sauroient être despotiques ; car le chef du village le plus chétif ne peut rien, s'il n'est autorisé par ses compatriotes assemblés en conseil. Tout le monde y a voix. L'étranger y est admis ; et on y écouteroit l'ennemi même qui viendroit y prendre séance.

L'habillement des Madegasses est une simple

pagne, (étoffe d'écorce d'arbre) longue de trois aunes, qu'ils mettent sur leurs épaules, et dont les deux bouts tombent par-devant; les chefs en portent de soie ou de coton, garnies à leurs extrémités de frange et de verroterie, ou de grains d'étain. Ils se couvrent la tête avec une calotte faite de joncs.

Les femmes se ceignent les reins d'une toile bleue de trois ou quatre brasses, en forme de jupon; par-dessous, elles portent toujours une toile blanche, plus ou moins grande, par propreté : elles ont aussi une espèce de corset ou demi-chemise de toile bleue, qui ne descend qu'à la moitié du sein, et orné par-devant de plusieurs plaques d'or et d'argent servant d'agrafes. Elles portent des pendans d'oreilles, et ont aux bras des anneaux d'argent, et au cou des chaînes d'or travaillées dans le pays.

Fin des mœurs et coutumes des Madegasses.

MOEURS

ET COUTUMES

DES CAFFRES,

OU

DES HABITANS

DE LA TERRE DE NATAL.

PLUSIEURS voyageurs célèbres ont parlé des Hottentots, des Caffres et des habitans du pays de Natal. Ces trois peuplades ne sont peut-être qu'un seul et même peuple, épars sur plusieurs points de l'Afrique.

Voisine des Hottentots, la terre de Natal fait partie de la Caffrerie, et est mouillée à l'est par la mer des Indes. Les habitans sont les plus noirs de toute l'Afrique. Quoiqu'ils se rapprochent, en beaucoup de choses, des peuples qui les entourent, on remarque en eux assez de traits particuliers pour les en distinguer. Ils ont l'extérieur moins difforme, et les mœurs moins sau-

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Homme Caffre.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Femme Caffre

vages. Ils connoissent l'agriculture, et mènent une vie pastorale. Ils enferment leurs champs, moins pour afficher une propriété exclusive, que pour se garantir des bêtes fauves. L'étranger chez eux ne se trouve point en pays ennemi. Ils s'attachent fortement, et le temps n'affoiblit point leur attachement. Ils n'ont pas encore vu assez d'Européens pour cesser d'être équitables, même contre leurs propres intérêts. Ils ont un avantage dont les nations policées ne sentent pas tout le prix : chaque famille se suffit à elle-même, et ne se trouve jamais dans le cas d'attendre de sa voisine ce dont elle a besoin pour le nécessaire, et même pour le superflu de l'existence. On rencontre tout chez soi, et on trouve tout bien chez soi, parce qu'on fait tout soi-même et pour soi seul. Chaque sexe a sa besogne, qu'il remplit avec d'autant moins de répugnance, qu'il travaille pour lui. Un tel arrangement ne suppose pas des arts très-avancés, des inventions bien perfectionnées. Mais si les maisons ne sont pas d'une architecture hardie et régulière, au moins elles sont solides et commodes. Leur mobilier, ni riche ni recherché, répond aux besoins qu'on en a. Le pain de bled de Guinée est grossier, mais sain et substantiel.

Le gouvernement politique des habitans de la

terre de Natal, ne contrarie pas ces mœurs privées ; ils n'ont pas l'idée d'une puissance représentative de la nation, et ne sont point exposés aux embarras et aux inconvéniens qu'elle auroit pour eux. Leurs villages forment autant de familles gouvernées, chacune en particulier, par le plus ancien, et présidées toutes ensemble par le plus âgé des anciens.

Ils ont un usage qui dépare un peu leurs mœurs, si louables à tant d'égards. Le seul commerce qu'ils se permettent est le troc des femmes contre du bétail ; ensorte que celui qui a le plus de sœurs ou de filles, peut se dire le plus riche, sur-tout si elles sont jeunes et jolies. Les femmes sont obligées de passer, sans résistance, dans les bras du plus offrant. C'est peut-être à cause de cela qu'on voit l'épousée, incertaine du caractère de celui à qui elle appartient, verser des larmes tout le long du jour de ses noces. Mais les invités se réjouissent d'autant. C'est alors qu'on prodigue une boisson forte, composée avec une certaine graine de moutarde : car ordinairement, on boit du lait aigri. Du reste, ces fêtes n'ont jamais de mauvaise issue, et se passent telles qu'il convient à des frères bien unis.

Le noir d'ébène de leur peau les dispense de se frotter de graisse et de suie, comme les

Hottentots. Aussi sont-ils beaucoup moins malpropres. Cependant un point essentiel de leur costume doit être repoussant pour ceux qui n'y sont pas accoutumés. Ils portent des bonnets faits de suif de bœuf, et hauts de neuf à dix pouces ; lesquels coûtent beaucoup de temps à arranger ; car il faut que le suif soit bien épuré, pour qu'on puisse l'employer à cet usage. Ils n'en mettent que peu à-la-fois, mais ils le placent si bien parmi les cheveux, qu'il ne se défait jamais. Quand ils vont à la chasse (ce qui leur arrive assez rarement), ils en coupent la largeur de trois ou quatre pouces en haut, afin qu'il se tienne mieux. Mais ils commencent dès le lendemain à le rehausser, et ils y travaillent tous les jours sans relâche, jusqu'à ce que ce bonnet soit d'une hauteur à la mode du pays. On se feroit ridicule, si l'on osoit sortir de chez soi sans être coëffé d'un bonnet de suif. Les jeunes gens n'ont pas le droit d'en porter. Les époux d'un âge mûr peuvent seuls s'en couvrir la tête. Aux assemblées de plaisir, ces bonnets sont ornés tout autour de longues plumes de queues de coqs. Les hommes, presque tout nus, ne portent, pour l'ordinaire, qu'une pièce quarrée-oblongue d'étoffe de soie, d'herbe ou d'écorce, et travaillée en forme de tablier court. Aux deux coins d'en haut, il y a deux attaches pour la soutenir à une ceinture. Quel-

quefois on l'orne de franges, qui pendent jusques sur les genoux. Ils portent aussi une bande de cuir de vache, qu'ils attachent par derrière en forme de queue, et qui traîne jusqu'à terre. Cette bande a près de six pouces de large, et de chaque côté elle est ornée de petites bagues de fer. Dans cet équipage, animés par la boisson et la musique, leur grand plaisir est de danser, en agitant cette queue. Les hommes et les femmes aiment beaucoup les colliers, les pendans d'oreilles et les bracelets. Pendant le mauvais temps, on jette sur les épaules une peau de vache.

Les femmes ont assez communément la figure ovale et fort agréable; d'une taille médiocre, mais bien prise; elles ne portent pour tout vêtement, que des jupons très-courts, qui vont à peine aux genoux; elles se ceignent les reins d'une peau très-ample d'étoffe d'écorce d'arbre, nouée sur le devant. Dans quelques villages, les plus coquettes se distinguent par un bonnet d'une forme particulière; il a des rebords assez larges, et se termine par une très-longue pointe qui vient retomber par-dessus le front entre les deux yeux, jusques sur le nez. Des deux côtés, sur les oreilles, pend une espèce de bandelette de la même étoffe.

On ne sauroit donner plus de détails sur les mœurs et le costume d'une peuplade avec la-

quelle les Européens n'ont pas encore négocié, et qui, par conséquent, ne les a pas assez intéressés pour en faire un examen circonstancié. Les éléphans, dont ce pays abonde, fourniront peut être bientôt un motif assez important pour fréquenter davantage les habitans de la terre de Natal.

Fin des mœurs et coutumes des Caffres, ou des habitans de la terre de Natal.

MŒURS

ET COUTUMES

DES HOTTENTOTS.

Si l'Hottentot est l'homme de la nature, il n'est pas l'homme de la belle nature, ou il a bien dégénéré ; il ne ressemble plus du tout aux Troglodytes qu'on lui donne pour ancêtres, du moins à ceux que Montesquieu s'est plu à crayonner. La langue d'une nation sert, dit-on, à la peindre. Le gloussement des Hottentots annonce plutôt des cocqs d'Inde que des hommes. Les nombres de leur arithmétique montent jusqu'à la dixaine, parce qu'apparemment ils ont cinq doigts à la main. On a dit que les sauvages avoient un amour inné de la liberté. Cela n'est pas toujours vrai. Le Hottentot (si on lui passe sa paresse) a au contraire toutes les qualités qu'on exige dans l'état de domesticité. Semblable aux bêtes de somme, le sentiment intime de son abnégation le rend patient, exact, fidèle et même sobre. Il se feroit un scrupule de toucher à l'eau-de-vie ou au tabac qu'on lui a confiés. Mais la crainte

BOSTON PUBLIC LIBRARY

...rato del ... Maggia sculp.

Hottentot.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Hottentote.

du bâton est le seul principe de sa tempérance. Nos animaux domestiques les plus gourmands sont réservés à la manière des Hottentots. Ces mœurs serviles ne doivent pas surprendre.

De tous les animaux qui végètent sur la surface du globe, le Hottentot est le plus sale. Son abord est repoussant. On a peine à distinguer la figure humaine, sous les traits informes et dégradés d'une tête hors de proportion. De grosses lèvres saillantes, un nez aplati à dessein, une chevelure ou plutôt une laine noirâtre, aussi dégoûtante que celle de nos troupeaux mal soignés; ces peuples n'ont de supportable que les yeux et les dents. Leur nudité, loin d'exciter les desirs, blesseroit l'œil le plus aguerri, si l'odorat permettoit de les fixer quelque temps et de près. Et les femmes ? qu'on juge de ce qu'elles doivent être, d'après la coutume qu'elles ont de présenter, par-dessus l'épaule, le sein à leurs enfans qu'elles portent sur leur dos, sans les déranger : si l'on ne sait pas encore à quoi s'en tenir sur ce tablier de chair que la nature, dit-on, a accordé aux Hottentotes pour cacher ce qui doit l'être, c'est peut-être parce qu'il ne s'est pas encore trouvé de voyageur assez intrépide pour se résoudre à s'assurer par le tact de l'existence de cette singularité. Une couche de suie, amalgamée avec de la

graisse par de fréquentes lustrations d'urine ; voilà le fard dont les deux sexes à l'envi se couvrent tout le corps. Cette espèce de friction a aussi pour motif de se procurer de la fraîcheur et de la souplesse, sous un climat ardent et si propre à énerver ; tel qu'est celui de l'Afrique, et spécialement du cap de Bonne-Espérance.

Les Hottentots, d'après leur manière d'exister, étrangers à toute civilisation, et fiers même de leur nullité politique, ne peuvent former un corps de nation. Ils sont divisés en effet en plusieurs peuplades, qui quelquefois cependant viennent à bout de se réunir sous un même chef pour l'intérêt commun. Parmi elles on distingue la grande et la petite *Namaqua*, qui peuvent mettre sur pied près de 20000 hommes. Ce sont les moins stupides et les plus courageux d'entre les Hottentots. Leurs compatriotes les craignent et les considèrent. Les *Attaquas* méritent encore d'être cités. Pauvres, mais contens, ils sont doux en temps de paix, et braves quand il faut combattre. Les *Hessaquas*, au contraire, sont riches, mais peu aguerris. Ils se mettent volontiers au service des Européens. Ils convertissent leurs gages en troupeaux, et s'en retournent sagement chez eux quand ils ont amassé de quoi se passer de leurs maîtres. Les *Sonquas* prennent un parti différent ; le canton qu'ils

qu'ils habitent ne suffisant pas pour les nourrir, ils vont s'engager comme soldats chez leurs compatriotes plus aisés. Pour en agir ainsi, ils ont plus de motifs que n'en a l'habitant des montagnes Helvétiques.

Chaque horde a son chef; mais les *honneurs* attachés à cette dignité en sont les seuls *honoraires*. Aussi les abus d'autorité sont-ils rares. D'ailleurs, ce chef n'est que le premier exécuteur des volontés de sa nation. Elle ne peut rien sans lui, ni lui sans elle.

Dans chaque village, il y a une espèce de cour de justice composée de tous les individus de l'endroit. C'est bien ici le cas de dire qu'on est jugé par ses pairs. Le lieu du tribunal, qui s'assemble toujours en plein champ, est en même temps le lieu du supplice; et les juges font l'office de bourreaux. Le crime puni n'a point de suite, et ne rejaillit pas sur la famille du coupable exécuté.

Ils ont les armes ordinaires des sauvages, l'arc et le bâton ferré; mais de plus, ils se font aider dans leurs guerres par des bœufs qu'ils ont dressé avec soin, et qu'ils lâchent à propos dans une mêlée. Ces animaux faits à ce manége, se précipitent dans les rangs et éventrent tous ceux qui se rencontrent sur leur passage.

Il est une coutume parmi deux de ces peuples,

assez bizarre pour être citée. Le général d'armée des *Chamtouers* et des *Heykoms* fait toutes les fonctions de son grade, en jouant d'une espèce de flageolet. C'est au son de cet instrument que les soldats exécutent toutes leurs évolutions ; et tant qu'ils l'entendent, ou plutôt tant qu'ils le voient jouer de cet instrument, ils ne cessent de combattre, eussent-ils le dessous.

Si les Hottentots parlent quelquefois d'un Dieu, ils se le représentent, comme on devoit s'y attendre, sous leur propre costume ; mais ils ne lui adressent aucune prière. « Notre grand » capitaine (disent-ils) n'est susceptible que du » bien. Le supplier de nous préserver du mal, » ce seroit le supposer capable de nous en faire ; » ce seroit l'injurier. » Témoins de leurs danses nocturnes, quelques voyageurs ont cru qu'ils adoroient la lune ; mais dans une région où la chaleur du jour est un poids accablant, la nuit est le seul temps favorable aux divertissemens.

On a trouvé établi chez eux une sorte de culte bien plus raisonnable. Ils rendent des devoirs marqués à la mémoire de leurs héros, et leur consacrent des monumens bien plus durables et bien autrement imposans que nos tombeaux et nos statues. Le bois, la montagne, le fleuve que fréquentoit un personnage illustre parmi les Hottentots, ou près duquel il a terminé ses

jours, devient sacré pour ses compatriotes. Toutes les fois qu'ils passent auprès, ils s'y arrêtent avec respect et dans le silence le plus expressif. Cet hommage vaut bien nos mausolées. Si quelqu'Européen les surprend dans cette attitude religieuse, ils se hâtent de la justifier par le récit des belles actions qui ont mérité au héros un honorable souvenir.

Mais aussi, ils réservent toutes leurs pratiques superstitieuses pour fléchir une Divinité malfaisante qu'ils appellent *Touquôa*, et à l'existence de laquelle ils croient aussi fermement qu'on a cru pendant long-temps aux mauvais génies et au démon dans des contrées, célèbres d'ailleurs par leurs lumières.

Ils ont quantité de fêtes plus ou moins gaies, plus ou moins absurdes. Le moindre événement en est l'occasion. Il faut bien que des sauvages qui n'ont rien à faire, ou qui ne veulent rien faire, s'amusent à quelque chose. Chez beaucoup de nations, le désœuvrement a donné naissance aux cérémonies tant nationales que religieuses. Le maître de ces cérémonies, espèce de prêtre, n'a point de gages. On lui fait quelques présens, et il a la première part des victimes.

Ce qui doit surprendre, c'est qu'il n'est pas de

peuple plus attaché à sa religion, à ses usages et à sa patrie, que le Hottentot. Les Hottentots ont résisté constamment aux efforts des missionnaires accompagnés des meilleurs traitemens temporels. L'eau-de-vie et le tabac les intéressent d'abord ; mais on ne sauroit les retenir long-temps. Ils ne paroissent persuadés des mystères saints que quand ils sont ivres ou à jeun. Peut-être a-t-on mal débuté auprès d'eux. Peut-être ont ils été frappés du peu de rapport qu'ils ont trouvé entre la conduite et le langage des Européens. L'exemple est plus à la portée du peuple, sur-tout d'un peuple sauvage, que la théorie la plus lumineuse. La pratique des vertus chrétiennes eût sans doute plus fait sur l'esprit des Hottentots, que l'examen des dogmes religieux. Mais, il faut en convenir, des étrangers principalement occupés de spéculations lucratives, étoient peu propres à donner du crédit à la morale évangélique prêchée par les missionnaires.

La conduite que les Hottentots tiennent dans leurs mariages est très-judicieuse, et pourroit servir de leçon à ceux qui bornent à l'instinct les facultés intellectuelles de ce peuple. Ce ne sont pas les préjugés de la naissance, ou l'attrait des richesses qui déterminent le choix d'un mari ou d'une femme ; le cœur seul unit les personnes.

La dernière fille d'un village en épouse le chef. Le tout est de se plaire réciproquement. La cérémonie nuptiale suit de près la demande. Elle consiste en une libation d'urine que le prêtre fait tour-à-tour sur le corps des deux conjoints, en présence de tous les individus de l'endroit, accroupis en cercle. L'adultère est puni de mort; la polygamie et le divorce sont autorisés. Aux veuves qui se remarient, on coupe une phalange d'un doigt de la main. Cette mutilation ne les empêche pas de convoler jusqu'aux quatrièmes noces. Deux nouveaux mariés habitent aussi-tôt une cabane dans laquelle tout doit être neuf. Un Hottentot cesse d'être amoureux de sa femme du moment qu'il en est devenu le possesseur. Tout le poids du ménage retombe sur elle. Elle se charge de tous les détails de l'intérieur. L'homme veille seulement sur les troupeaux. Rien de plus paresseux et de plus froid qu'un mari Hottentot. Il déserte souvent la couche nuptiale, et s'abstient des devoirs conjugaux sur le plus léger prétexte. Quand il s'en acquitte, c'est d'une manière si imcomplette ! la nuit la plus courte lui paroît toujours si longue ! il abandonne le champ de l'hymen au milieu de la moisson. Sa moitié solitaire l'appelle en vain ; les travaux du matin arrivent, sans lui laisser l'espérance d'un juste salaire. D'ailleurs, elle n'en est pas dédommagée par les accessoires. Un

mari Hottentot ne connoît pas le charme attaché aux doux baisers, aux tendres caresses, à ces riens qui sont tout pour le cœur délicat et sensible. Les agrémens de la vie privée sont également inconnus aux nations sauvages et à celles qui sont trop policées.

Des racines mal préparées, et de la chair de bœuf et autre à moitié cuite, composent leur comestible ordinaire. Mais que dire de leur mets favori? Les Hottentots se repaissent avec convoitise de cet insecte incommode et trop connu, qui vit et se multiplie principalement dans la chevelure de l'homme. Quand on leur reproche un goût aussi dépravé, ils répondent : « Pourquoi ferions-nous difficulté de nous nourrir » de ces petits animaux, qui se nourrissent les » premiers du plus pur de notre sang » ? Leur boisson habituelle est l'eau mêlée avec du lait. Mais ils préfèrent à tout le vin, l'eau de vie et l'arack.

Les Hottentots ont une coutume dont les Romains se sont jadis rendus coupables, et qui est pratiquée encore aujourd'hui, dit-on, chez les Chinois. Un père peut rejetter, exposer, ou faire périr lui-même la plûpart des filles dont son épouse accouche. Les Hottentots aplatissent le nez de leurs enfans, au moment de leur naissance, et les privent dans la suite du

testicule gauche. Par cette dernière opération, ils s'imaginent les empêcher d'engendrer deux nouveaux-nés à-la-fois. Les filles ne voudroient pas d'un homme qui se seroit refusé à ce retranchement de parties, tant elles craignent un accouchement double : elles ont soin de le faire examiner préalablement.

Les douleurs de l'enfantement, et celle de voir périr la moitié de sa progéniture, ne sont pas les seules peines qu'éprouvent les femmes qui se marient. Il leur en est réservé une autre, qui doit leur être encore plus sensible. Il est d'usage, chez les Hottentots, de célébrer une fête et une cérémonie, à l'époque où les jeunes garçons quittent la société des femmes pour être admis au rang des hommes. De ce moment, le fils peut et doit mépriser sa mère, et lui faire même sentir les effets de l'ingratitude la plus marquée. Les vieillards éprouvent un traitement non moins barbare. Quand ils ne peuvent absolument être bons à rien, on les éloigne du village, et on les séquestre de la société dans une cabane écartée, qui leur sert de tombeau. De ce moment, on ne pense plus à eux : là, ils achèvent de vivre, abandonnés à eux-mêmes, et sevrés des dernières consolations et des derniers devoirs. Assurément il est plus d'une circonstance, où le gardien fidèle, intelligent et

sobre, qui veille sur le bétail et sur les cabanes des Hottentots, mérite d'être mis sur la même ligne que ses maîtres, peut-être même d'avoir le pas sur eux. Un Hottentot qui bat sa mère, qui abandonne son père, qui expose ses enfans ou les mutile, qui reçoit sur son corps l'urine de ses prêtres, et qui se repaît de sa propre vermine, etc., ne doit pas être placé dans l'échelle des êtres, avant le chien qui le garde et la vache qui le nourrit. C'est le cas de préférer l'instinct des animaux aux facultés intellectuelles de l'homme.

Les Hottentots ne tirent pas moins de service du bœuf que du chien. A la guerre, il combat pour ses maîtres ; en temps de paix, il leur sert de bête de somme et de monture. On lui perce la lèvre supérieure entre les narines ; dans cette incision, on enfile un bâton d'un pouce et demi d'épaisseur, d'un pied et demi de longueur, et qui a un croc au bout supérieur, pour empêcher qu'il ne passe au travers de la plaie. Au moyen de ce bâton, on lui fait faire tout ce qu'on veut. Les femmes et les personnes âgées, ou infirmes, s'en servent, et le chargent, en outre, de tout le mobilier de la hutte. On leur fait transporter aussi les vieillards à leur dernier domicile. Mais on emporte sur les bras le cadavre de ceux qui meurent chez eux dans le

village, et on l'enterre dans une fosse préparée dans un lieu solitaire.

Dans les grandes chaleurs, les Hottentots vont nue tête, les rayons du soleil ne pouvant pénétrer la croûte épaisse que forment leurs cheveux, remplis de suie et de graisse ; mais elle ne les garantit pas de la pluie et du froid. Alors on porte un bonnet de peau d'agneau ou de chat, lequel, juste et serré, est garni de deux attaches, dont l'une plus grande, après avoir fait le tour du cou, se lie avec l'autre plus courte. Tout le devant du corps, jusqu'à la ceinture, est à découvert. A leur cou pend un petit sac qui renferme le couteau, la pipe et le tabac, et en outre, un morceau de bois, brûlé aux deux bouts, et gros comme le petit doigt. C'est une amulette. Cette petite poche est quelquefois un vieux gand acheté à quelque Européen. Une peau de mouton ou de bête sauvage, attachée autour du cou, couvre les épaules et le dos jusqu'aux cuisses. Ce manteau, nommé *Krosse*, sert de couverture la nuit, et de linceul à la mort. On porte au bras gauche trois grands anneaux d'ivoire, qui servent à parer les coups dans un combat. Une autre peau, de forme quarrée, s'adapte autour des reins, espèce d'étui pour les parties nobles. Cette ceinture est plus ou moins ornée.

Les femmes ont la tête couverte en tout temps. Sur leurs épaules, elles portent aussi un manteau fait avec la dépouille de quelque animal ; une espèce de gibecière pend à leur cou, ou retombe du côté droit, quand elles ont un enfant à allaiter du côté gauche : la peau renferme le tout. Leur poitrine, tout-à-fait nue, ne provoque point les indiscrétions. Les femmes du bel air garnissent leur manteau d'une espèce de frange, dont elles sont aussi vaines, que les Européennes, d'une mode nouvelle. Pour cacher le reste, elles se servent d'une peau de mouton dégarnie et bordée tout autour d'une courroie. Les filles, jusqu'à douze ans, portent autour de leurs jambes des joncs, en forme d'anneaux, auxquels, dans la suite, elles substituent des bandes de peau de mouton, de la longueur du doigt. Cet ornement ne leur a pas été conseillé par la vanité seulement ; il sert à garantir leurs jambes, quand elles vont ramasser des racines dans la campagne. Le bonnet des femmes est orné d'aigrettes et de petits colifichets de laiton ou de verre. Elles ont des pendans d'oreille et des brasselets de cuivre : quelquefois aussi elles font usage de la nacre de perle. Elles aiment beaucoup les ceintures et les colliers, qu'elles multiplient souvent jusqu'au nombre de six. Les jours de fête, les Hottentots, hommes et femmes, se poudrent la tête et tout le corps.

Les Hottentotes se peignent le visage ; leur fard est une espèce de craie rouge. Elles s'en frottent les paupières, le nez, les joues et le menton. Du reste, les modes varient selon les différens cantons.

Fin des mœurs et coutumes des Hottentots.

MŒURS

ET COUTUMES

DES HABITANS

DES ISLES SANDWICH.

C'est ainsi que le capitaine Cook désigne un groupe d'îles qu'il découvrit dans les mers du Sud, et sur lesquelles il termina, par une catastrophe déplorable, ses glorieuses expéditions. Ce navigateur prudent et intrépide, qui a étendu le domaine de la géographie maritime de près d'un quart, n'a peut-être, dans tout le cours de ses voyages, négligé qu'une fois les lois de la modération, et ce moment de vivacité lui coûta la vie. Il reçut la mort des mains de ceux qui, la veille encore, lui rendoient les honneurs divins ; mais il faut avouer que ses bienfaiteurs méritoient de sa part plus d'indulgence qu'il ne leur en accorda dans cette fatale circonstance. Cook savoit bien qu'il traitoit avec des enfans de la nature, étrangers aux convenances sociales. Mais *son caractère*, *disposé à l'empor-*

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Homme Sandewich.

Femme Sandewich.

Danseur des Isles Sandwich.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Pirogue Sandwich.

tement et à la colère, lui attira peut-être le coup funeste qui nous a ravi ce grand homme, maîtrisé d'ailleurs par les circonstances.

Ovhyhée, la plus considérable des îles connues de l'Archipel Sandvich, présente des sites tout-à-fait disparates; mais les parties montagneuses et couvertes de verdure, ne sont pas, à beaucoup près, aussi fréquentées que les districts sauvages et défigurés par des traces de volcans; les naturels, manquant de troupeaux, affluent aux endroits commodes pour la pêche.

L'île Movée est très-pittoresque à voir. Les collines, qui s'élèvent en forme de pics, sont couvertes de cocotiers et d'arbres à pain; on pourroit y trouver un bon mouillage.

Morotoi produit des ignames, donne de l'eau douce, et offre plusieurs baies bien abritées.

Ranai abonde en racines, et sur-tout en tarrou, et est fort peuplée.

Si Wohahoo n'est point la plus grande des îles Sandvich, elle en est, sans contredit, la plus belle, la plus digne d'être habitée.

Atooi est sur-tout recommandable par l'industrie des Insulaires, qui cultivent avec beaucoup plus de soins que par-tout ailleurs. Les citrouilles y pullulent, et sont d'un volume consi-

dérable. L'écorce façonnée sert de batterie de cuisine.

En général, le climat de cet Archipel est tempéré.

On n'y rencontre que quatre sortes de quadrupèdes : des chiens, des cochons, des rats et de petits lézards ; on fait une grande consommation des seconds : outre l'usage de la table, le cochon fait presque toujours les honneurs du culte religieux. Il n'est si petite cérémonie, où l'on n'en immole plusieurs. Mais le défaut de gibier, et par conséquent de chasse, n'a point fourni de motifs pour étudier les mœurs sociales du chien, et pour en tirer tous les services dont est susceptible cet animal, qui semble né pour l'homme civilisé. On le laisse végéter sans gloire avec les porcs, qui se trouvent en quantité sur ces îles, et il en subit le traitement. On le mange, quand il est gras.

Il y a peu d'espèces d'oiseaux, mais beaucoup d'individus. On y voit la poule d'eau, des pluviers, des chouettes et quelques corbeaux.

Tout porte à croire que les insulaires de Sandvich sont de la famille de ceux de la nouvelle Zélande, d'Othai-ti, etc. L'identité du langage, la ressemblance des traits, l'analogie des coutumes, ne font qu'une seule nation de toutes

ces peuplades isolées, et semées sur toute l'étendue de la mer australe. Mais il nous faudra entreprendre plus d'un voyage et plus d'un établissement dans ces contrées récemment découvertes, avant de pouvoir saisir la chaîne non interrompue de toutes ces émigrations si éloignées les unes des autres.

L'organisation physique et morale des insulaires de Sandvich, inférieure à celle des autres habitans de la mer du Sud, est encore assez douée de qualités aimables, pour qu'ils n'aient pas à s'en plaindre. Leur taille, au-dessous de la moyenne, est bien prise. Beaucoup d'entre eux contractent la vilaine habitude de loucher. Proportion gardée, la population est de moitié moindre que celle de nos contrées d'Europe.

Ils paroissent d'un commerce aussi paisible entre eux qu'avec les étrangers. Les premiers devoirs de la nature sont observés par eux d'une manière édifiante. La tendresse maternelle ne s'apprend pas, elle est antérieure à toutes les institutions économiques. L'intérieur des cabanes, aux îles Sandvich, offre à chaque heure du jour les tableaux de famille les plus touchans. Cette conduite des femmes de ce pays est d'autant plus louable, qu'elles ne sont point soutenues, dédommagées dans leurs occupations domestiques, par des égards, des attentions,

et cette espèce de culte qu'un sexe, chez nous, semble décerner à l'autre. Une fille, une épouse n'a pas le droit de manger à la table de son père ou de son mari. Les meilleurs alimens ne sont point pour elles; elles n'en ont que le rebut ou les restes.

Les navigateurs qui touchèrent aux îles Sandvich, vantent beaucoup l'accueil fraternel qu'ils reçurent des habitans. La crainte n'étoit pas le principe qui les faisoit agir ainsi. Les bons offices que les naturels prodiguèrent aux étrangers, étoient dus tout entiers à leur bon caractère. L'idée même de notre supériorité n'influa que jusqu'à un certain point sur la bonne réception qu'on nous fit. La bonté de leur cœur les rendoit au moins nos égaux du côté des sentimens généreux; et leur industrie suffisante pour le petit nombre de leurs besoins, les maintint dans une noble indépendance, qu'ils surent défendre avec courage, quand l'occasion s'en présenta.

La superstition leur conseille encore les sacrifices humains pour le succès de leurs armes; mais ils ont renoncé à l'horrible usage de se repaître de la chair palpitante de leur ennemi vaincu. Ils se contentent d'en porter les ossemens comme en triomphe, ou de les faire entrer dans la fabrication de quelques instrumens domestiques.

Ils

Ils laissent croître leur barbe ; le roi seul la coupe, et les grands n'en portent que sur la lèvre supérieure. Ils se rasent chaque côté de la tête jusqu'aux oreilles, laissant une ligne large de la moitié de la main, qui se prolonge du haut du front jusqu'au cou. Quand les cheveux sont épais et bouclés, cette ligne ressemble à la crête des anciens casques. Ces insulaires se parent d'une quantité considérable de faux cheveux, qui flottent sur leurs épaules en longs anneaux. Quelques-uns en forment une seule touffe arrondie, qu'ils nouent sur le sommet de la tête, et qui est à-peu-près de la grosseur de la tête elle-même. D'autres en font cinq ou six touffes séparées. D'autres enfin se pavanent avec une multitude de queues fort longues, et chacune de l'épaisseur du doigt. Leur pommade est une argile grise, mêlée de coquilles réduites en poudre, qu'ils conservent en boules, et qu'ils mâchent, jusqu'à ce qu'elle devienne une pâte molle, quand ils veulent s'en servir. Ce cosmétique entretient le luxe de leur chevelure, et la rend quelquefois d'un jaune pâle.

Les hommes et les femmes portent des colliers, qui ne sont autre chose que des cordelettes de petits coquillages tachetés. A Atooi, les deux sexes se parent, en se couvrant le haut de la poitrine avec des faisceaux d'une petite corde

noire, pareille à nos cordons de chapeaux. Il y a souvent plus de cent cordes dans ces paquets; au milieu, ils placent un morceau de bois ou de pierre, long de deux pouces, et un hameçon large et poli, dont la pointe est tournée en avant. Quelques-uns suspendent à leur cou, des guirlandes de fleurs sèches de mauve de l'Inde. Ils ont un ornement particulier, qui a la forme du pied d'une coupe, d'environ deux pouces de long, et d'un demi-pouce de large: il est de bois, de pierre, ou d'ivoire, et très-bien poli; ils le suspendent à leur cou avec de jolis fils de cheveux tressés, composés quelquefois de plus de cent mèches. Il y en a qui suspendent en place sur leur poitrine, une petite figure humaine en os, par fois en ossement humain.

Les deux sexes font usage du chasse-mouche; espèce d'éventail, dont les plus communs sont de fibres de noix de cocos, flottans et attachés à un manche uni et poli. Ils y employent aussi les plumes de la queue du coq et de l'oiseau du tropique. Mais les plus précieux sont ceux qui ont un manche tiré de l'os du bras ou de la jambe d'un ennemi tué dans les batailles. Ces insulaires les conservent avec beaucoup de soin, et ils se les transmettent de père en fils, comme des trophées d'un prix inestimable. Comme on

voit, ces insulaires demi-barbares, ont quelqu'idée de la gloire militaire. Les Grecs et les Romains, sur leurs chars de triomphe, étoient moins expressifs qu'eux.

Ils ont l'habitude de se piqueter (*tatouer*) le corps, ainsi que les autres insulaires de la mer du Sud. Mais on ne trouve des visages piquetés qu'à la nouvelle Zélande et aux Sandvich : les Zélandois tracent sur leur visage des volutes spirales, agréables à l'œil ; les autres, des lignes droites qui se coupent à angles droits. Les mains et les bras des femmes sont aussi *tatoués*, d'après un joli dessin. Mais un usage singulier, dont il n'est pas aisé de deviner le motif, c'est qu'elles se *tatouent* encore les pointes de la langue. Les dernières classes du peuple ont une marque piquetée, qui annonce leur vassalité à l'égard des divers chefs dont elles dépendent. C'est ainsi que chez nous, les moutons et les valets portent sur leur front et sur leurs habits le chiffre et la livrée du fermier et du maître auxquels ils appartiennent.

Une seule pièce d'une étoffe épaisse, d'environ dix à douze pouces de large, qu'ils passent entre les cuisses, qu'ils nouent autour des reins, et qu'ils appellent *maro*, forme, pour le général, l'habit des hommes. C'est le vêtement journalier des insulaires de tous les rangs. La

grandeur de leurs nattes, dont quelques unes sont très-belles, varie; elles ont communément cinq pieds de long sur quatre de large. Ils les jettent sur leurs épaules, et ils les ramènent en avant; mais ils s'en servent peu, si ce n'est en temps de guerre. Epaisses et lourdes, elles sont capables d'amortir le coup d'une pierre ou d'une arme émoussée. Ils ont les pieds nus, excepté lorsqu'ils doivent marcher sur des pierres brûlées. Ils portent alors une espèce de sandales de fibres de noix de cocos tressées.

Outre cet habillement, il y en a un particulier aux chefs, dont ils se revêtent les jours d'appareil. Il est composé d'un manteau de plumes et d'un casque si magnifiques, qu'on n'en trouve peut-être pas de plus brillans chez aucun peuple du monde. Ils seroient réputés élégans, même dans les pays où l'on s'occupe le plus de la parure. Les premiers ont à-peu-près la grandeur et la forme des manteaux courts que portent les hommes en Espagne, et les femmes en Angleterre; ils descendent jusqu'au milieu du dos, et ils sont attachés sur le devant d'une manière peu serrée. Le fond est un réseau, sur lequel on a placé de très-belles plumes rouges et jaunes, si près les unes des autres, que la surface ressemble au velours le plus épais, le plus moëlleux et le plus lustré. Les dessins en sont

très-différens ; quelques-uns offrent des espaces triangulaires rouges et jaunes ; d'autres une espèce de croissant : plusieurs entièrement rouges, ont une large bordure jaune ; et à une certaine distance, on les eût pris pour un manteau d'écarlâte, galonné en or. Les couleurs éclatantes des plumes dans ceux qui sont encore neufs, n'ajoutent pas peu à leur beauté. Les naturels y mettent un grand prix. Dans leur commerce d'échange, ils ne voulurent d'abord en troquer que contre un fusil. Les manteaux de la première qualité sont rares. La longueur est proportionnée au rang de celui qui les porte : quelques-uns vont jusqu'aux reins, et d'autres traînent par terre. Car l'étiquette est gravement observée chez les sauvages, on ne badine pas sur le cérémonial. Les chefs subalternes ont un manteau court, qui ressemble aux premiers ; il est tissu de longues plumes de la queue du coq, de l'oiseau du tropique et de la frégate. Il est garni aussi d'une large bordure de petites plumes rouges et jaunes, et d'un collet de la même matière. Il y en a dont les plumes sont toutes blanches, avec des bordures bigarrées de diverses couleurs.

Le bonnet ou casque est orné sur le milieu, d'une crête quelquefois de la largeur de la main : il serre la tête de près, et il a des trous pour lais-

ser passer les oreilles. C'est un châssis de baguettes d'osier, couvert d'un réseau, dans lequel on a tissu des plumes de même que sur les manteaux ; mais le tissu en est plus serré, et les couleurs s'y trouvent moins variées. La plus grande partie est rouge, et il présente sur les côtés quelques rayures noires, jaunes ou vertes, qui suivent la courbure de la crête. Il est vraisemblable que le bonnet et le manteau forment un ajustement complet. La coëffe d'osier de ce casque est assez forte pour amortir le coup d'un instrument de guerre quelconque ; et sans doute qu'on le destine à cet usage.

Ce costume militaire ressemble tellement au manteau et au casque portés autrefois par les Espagnols, et s'écarte si fort de la forme générale des vêtemens en usage chez toutes les peuplades de la tribu répandue sur les terres de la mer du Sud, qu'il n'est pas hors de toute vraisemblance qu'un vaisseau Flibustier ou Espagnol ait fait jadis naufrage aux environs des isles Sandvich. C'est ainsi (pour le dire en passant) que la description détaillée du costume d'une nation, peut conduire aux résultats les plus importans, les plus inattendus, et éclaircir plusieurs points obscurs de son histoire.

Le vêtement commun des femmes ressemble beaucoup à celui des hommes. Elles envelop-

pent leurs reins d'une pièce d'étoffe qui tombe jusqu'au milieu des cuisses ; quelquefois pendant les fraîches soirées, elles jettent sur leurs épaules de telles étoffes, selon l'usage des O-Tahitiennes. Le *pau* est un autre habit qu'on voit souvent aux jeunes filles ; c'est une pièce de l'étoffe la plus légère et la plus fine, qui fait plusieurs tours sur les reins, et qui tombe jusqu'à la jambe ; de manière que cela ressemble exactement à un jupon très-court. Leurs cheveux sont coupés par derrière et ébouriffés sur le devant de la tête, comme ceux des O-Tahitiens et des insulaires de la nouvelle Zélande. Elles diffèrent, à cet égard, des femmes des isles des Amis, qui laissent croître leur chevelure dans toute sa longueur. Quelques unes arrangent leurs cheveux d'une manière singulière ; relevés par derrière, ramenés sur le front, et ensuite repliés sur eux-mêmes, ils forment une espèce de petit bonnet ou calotte.

Outre les colliers de coquillages, les femmes en ont d'autres, dont la matière est une baie rouge, dure et luisante. Elles ont d'ailleurs des couronnes de fleurs sèches de la mauve d'Inde, et un autre joli ornement, appellé *éraie*, qu'elles placent communément autour de leur cou, et qui est quelquefois attaché comme une guirlande à leurs cheveux ; il y en a qui en portent

deux à la fois, le premier au cou, et le second sur la tête. C'est une espèce de *palatine*, de l'épaisseur d'un doigt, composée de petites plumes, tressées de si près les unes des autres, qu'elles offrent une surface aussi douce que celle du plus beau velours : en général, le fond est rouge, semé alternativement de cercles jaunes et noirs. Leurs bracelets sont très-variés. Ceux des femmes d'Atooi sont composés d'écailles et de morceaux d'un bois noir, incrusté d'ivoire, et garnis d'une corde qui les serre sur le poignet. D'autres sont de dents de cochon, disposées parallèlement, dont la partie concave est en devant, et dont les pointes sont coupées; ceux-ci s'attachent de la même manière que les premiers. Quelques-uns ne sont autre chose que de larges défenses de sanglier. Quelques femmes de la même isle, en guise de bagues, portent aux doigts de petites figures de bois ou d'ivoire, joliment faites, et représentant une tortue. La tortue est peut-être chez ces peuples l'emblême des vertus domestiques, comme, chez nous, le chien l'est de la fidélité conjugale. On remarque de plus un ornement de coquillages disposés sur un fort réseau en plusieurs lignes. Ces coquillages se frappent les uns contre les autres, quand on les remue; les hommes et les femmes qui veulent danser, les attachent autour du bras, de la cheville du pied ou au-dessous de genou. Ils

remplacent quelquefois ces coquillages par des dents de chien, et par une baie dure et rouge, qui ressemble à celle du houx. Les hommes ornent leurs cheveux de plumes d'oiseaux, qui environnent de petits bâtons, bien polis, de deux pieds de longueur, garnis communément d'*oora*, à l'extrémité inférieure ; ils y placent encore la queue d'un chien blanc, montée sur une baguette. On voit souvent aussi leur tête couverte d'une espèce d'ornement, d'un pouce ou deux d'épaisseur, chargé de plumes rouges ou jaunes, variées d'une manière curieuse, et attachées par derrière. Un grand nombre d'insulaires porte sur le bras, au-dessus du coude, un ouvrage en coquilles, monté sur un réseau.

Les naturels des isles de Sandvich n'ont point les oreilles percées, et ne songent jamais à y passer des ornemens, contre l'usage universel des autres insulaires de la mer Australe. Les enfans sont absolument nus. Les habits de deuil consistent en étoffes noires. Les femmes portent en outre, sur leurs épaules nues, de larges feuilles vertes, découpées d'une manière curieuse.

Ils ont une espèce de masque tirée d'une grosse gourde, qui a des ouvertures pour les yeux et pour le nez. Le dessus est chargé de petites baguettes vertes qui, de loin, ressemblent à de jolies plumes ondoyantes ; et des bandes étroites

d'étoffe, qu'on prendroit pour de la barbe, pendent de la partie inférieure. Les insulaires s'en couvrent le visage dans leurs jeux et pantomimes dramatiques. Les danseurs s'accompagnent eux-mêmes avec un instrument assez grossier ; c'est une espèce de cône renversé, un peu creusé depuis sa base jusqu'à un pied de hauteur, et composé de plantes communes et fortes, qui ressemblent au jonc : la partie supérieure et les bords sont ornés de belles plumes rouges ; une écorce de citrouille, plus grosse que le poing, est attachée à la pointe ou à la partie inférieure ; on y met quelque chose qui fait du bruit ; mais le son n'en est pas plus mélodieux que celui qu'un enfant tire de son grelot. Les danseurs le tiennent par la pointe, et ils le secouent, ou plutôt ils le font mouvoir avec vivacité d'un endroit à l'autre, de différens côtés, en avant et en arrière ; et ils se frappent en même temps la poitrine avec l'autre main.

Dans leurs cérémonies religieuses, plusieurs d'entr'eux semblent faire l'office de hérauts, et précèdent le prince, ou la personne qu'ils veulent honorer, en portant des baguettes garnies de poils de chien à l'une des extrémités. C'est ainsi qu'ils reçurent le capitaine Cook, en se prosternant devant lui, la face contre terre.

D'après tous ces détails curieux sans doute,

on voit que ce n'est pas l'industrie, l'imagination et le goût qui manquent à ces insulaires. A quelle perfection n'arriveroient-ils pas, s'ils avoient des outils et d'autres matières ! Tous leurs ouvrages de mécanique ont de la grace, et supposent beaucoup d'adresse. Leur principale manufacture est celle de leurs étoffes, qu'ils tirent du *morus papyrifera*. Dans l'application des couleurs sur ce tissu, les insulaires d'Atooi développent une supériorité et une fécondité de génie qui étonneroient nos plus habiles ouvriers. Ils ont aussi le secret d'une certaine toile cirée ou vernissée. Leurs nattes sont de feuilles de *pandanus*, et offrent aussi les dessins les plus agréables, nuancés avec art, des plus vives couleurs ; et cependant ils n'ont pour pinceau, qu'une baguette de bambou. Les femmes sont chargées de toutes ces fabriques, et elles y mettent toute la délicatesse, apanage ordinaire de leur sexe. Elles s'obstinèrent longtemps à croire que nos feuilles de papier couvertes d'écritures, n'étoient que des pièces d'étoffes peintes à notre manière. Un fait qui surprendra de leur part, c'est qu'ayant témoigné la curiosité la plus avide à la vue de divers ouvrages qu'elles n'osoient toucher, elles firent à peine attention aux petits miroirs qu'on mit sous leurs yeux. D'après leur esprit inventif, on fut étonné de ce qu'elles n'avoient pas encore

imaginé d'instrumens propres à peigner leurs cheveux.

Leurs maisons, ou plutôt leurs cabanes, n'ont point coûté beaucoup d'efforts de génie ; mais elles sont commodes et propres. Nos édifices, chefs-d'œuvres d'architecture pour la décoration extérieure, ne réunissent pas toujours ces deux qualités, si nécessaires à la vie privée. Ils ne se sont point avisés de s'entasser les uns près les autres sur un seul point du sol, et de se mettre à l'abri d'une triste muraille. Ils ont trouvé plus à propos de se distribuer par petites bourgades, de cent maisons au moins, et de deux cents au plus, groupées dans un désordre pittoresque, et communiquant de l'une à l'autre par de petits sentiers irréguliers ; ce qui rompt l'uniformité des alignemens, dont on n'est pas encore tout-à-fait revenu dans d'autres contrées. Ils éclairent pendant la nuit, l'intérieur de leurs maisons, en brûlant des noix huileuses, enfilées à une baguette ; et c'est ce qui leur tient lieu de chandelles.

Aux isles Sandvich, la boisson de l'*ava* exceptée, tout ce qui concerne la table, est d'une propreté, d'une simplicité et d'une salubrité que nous aurions peine à croire, sans la confiance due à nos garants. Les femmes et le peuple sont condamnés à ne se nourrir habituellement

que de légumes. On ne put accoutumer aucun insulaire à l'usage du vin et des liqueurs fortes, si estimées de la plûpart des autres sauvages. Un travail aisé, divers exercices de corps et la danse remplissent les intervalles des repas au sommeil. On observera que les deux sexes excellent dans l'art de nager.

Toute cette peuplade répandue sur le territoire de l'archipel Sandvich, paroît former trois classes : les grands ou chefs, les propriétaires ou les riches, et les serviteurs ou esclaves. La première classe exerce une autorité absolue sur les deux autres ; et la différence des costumes ne peint déjà que trop à l'œil, cette hiérarchie politique, qu'on retrouve avec des teintes plus ou moins prononcées dans toutes les parties habitées du globe.

Les premiers, ou chefs de chaque district, se nomment *Erees*. On appelle *Towtows*, les gens du peuple, ou la trop nombreuse tribu de ceux qui, ne possédant rien, servent pour vivre. La prostration est le salut d'étiquette des inférieurs envers leurs supérieurs. On se fait assez souvent justice soi-même ; et la loi du plus fort est la mesure des châtimens. Cependant la subordination, assez bien établie sur des conventions traditionnelles, jointe au caractère peu remuant des insulaires, rend assez rares chez eux ces

crises causées par les excès opposés du despotisme et de l'anarchie.

Ces insulaires ont un culte bien marqué, et d'autant mieux observé, qu'ils entretiennent, avec le plus grand soin, une espèce de séminaire de prêtres; collège sacré, recommandable par des mœurs régulières, par le plus parfait désintéressement, et aussi par beaucoup de modération; ce qui fait qu'ils sont fort considérés de la nation : on se précipite ventre à terre à leur rencontre, comme à celle du souverain. Ils ont été d'une grande ressource aux navigateurs qui ont relâché à l'archipel Sandvich, et qu'ils édifièrent. On n'a pas cru convenable de leur interdire le mariage; et ils peuvent transmettre leur dignité à leurs enfans. La religion admet des idoles et des sacrifices d'hommes. La mort d'un *Eree* coûte la vie à plusieurs *Towtows*. Les chefs se font suivre au tombeau par leurs esclaves. On dérobe pourtant aux victimes la connoissance et le moment du trépas, en expédiant d'un coup de massue, et sans les prévenir, ceux d'entre le peuple qu'on a choisis pour accompagner le prince défunt. Les temples sont des espèces de cimetières ou grandes places découvertes, fermées par une muraille sèche de pierres entassées; on les appelle *morâïs*. Des simulacres grossiers, à face humaine, président dans ce

lieu. On les couvre de lambeaux d'étoffe ; à leurs pieds, on dépose les offrandes de plumes, de fruits ou de cochons et de chiens rôtis. C'est en leur présence qu'on dépèce le corps des ennemis vaincus, et palpitans encore, sous le scalpel des vainqueurs, qui en emportent chacun un morceau. Les crânes sont conservés au *moraï*. On leur adresse des cantiques au son du tambour. Les cérémonies religieuses sont longues et multipliées. On s'en acquitte avec beaucoup de ferveur. On ne commence point de repas, sans entonner une prière, qu'on répète en chœur. Les corbeaux passent pour des oiseaux sacrés. On n'ose y toucher, ainsi qu'aux choses sur lesquelles les prêtres ou les chefs ont jetté un interdit (*taboo*). Parmi leurs idoles, il s'en trouve dont la configuration se rapproche des Priapes de la vénérable antiquité. Cette découverte, dans des îles de la mer du Sud, confirme, sans réplique, l'universalité de ce culte, dont l'origine (comme nous l'avons dit ailleurs) n'est due peut-être qu'à un excès de reconnoissance pour les bienfaits de la nature.

Ils appellent l'Etre Suprême le grand *Eatooa*, et ils confondent l'ame humaine avec le souffle de l'homme.

Ils enterrent leurs morts, ainsi que leurs victimes sacrifiées, dans leurs *moraïs*; en sorte que

leurs temples ne sont que des charniers, plus ou moins dégoûtans, et dans lesquels on ne pourroit pas s'arrêter, s'ils étoient couverts. Le cérémonial funèbre est chargé de détails, en raison du rang de ceux qu'on inhume.

Choix de quelques mots de leur idiome.

Oui	*Ai.*
Non	*Aorre*, ou *Aoe.*
La tête	*Epoo.*
L'œil	*Matta.*
Larmes de joie	*Erawha.*
Le bout du sein	*Heoo.*
Un frère	*Tovanna.*
Une femme	*Waheine*, ou *Maheine.*
Venez ici	*Tommomy.*
Moi	*Matou.*
Bon	*My*, *Ty.*
Un cochon	*Booa.*
Noms de deux hommes du pays.	*Otae*, *Touroo-na.*
Un homme	*Tanata.*
La mort	*Matte.*
Un prêtre	*Tahouna.*
Une île	*Motoo.*
Père	*Modooa*, *Tane.*

Mère.

Mère.	*Modooa, Wa-*
. . . . .	*heine.*
Le soleil	*Hai, Raa*
La lune.	*Marama.*
Une chanson	*Heoreeorée.*
Donne-moi	*Homy.*
Un pou.	*Ootoo.*

Fin des mœurs et coutumes des habitans des îles de Sandwich.

MOEURS

ET COUTUMES

DE L'HABITANT

DES ISLES DES AMIS.

Les îles des Amis forment un archipel considérable dans la mer du Sud. Parmi elles, on distingue Hapaee, Eooa, Anna-Mooka, Vavaoo, Hamoa, Tongataboo, Féejée. Les naturels de cette dernière sont anthropophages, et d'autant plus inexcusables, que ce n'est pas par disette d'autres nourritures; car le sol est très-fécond. Mais telle est la gradation des excès de l'homme: une peuplade, qui commence par immoler à ses dieux des animaux paisibles et bienfaisans, doit finir ordinairement par manger la chair de son ennemi vaincu. Les insulaires de Féejée se fendent l'oreille; le lobe en est si allongé, qu'il descend presque sur l'épaule. Leur teint est d'une couleur plus foncée que celui des autres habitans de cet archipel austral. Farouches et cruels, on est surpris de leur trouver autant de

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Homme de l'Isle des Amis.

vivacité et de pénétration dans l'esprit. Leurs ouvrages de mécanique supposent beaucoup d'adresse. Ils ont des massues très bien sculptées, des étoffes en compartimens, d'un dessin exact, des nattes dont les couleurs sont nuancées avec goût.

Les insulaires de cet archipel sont en général peu communicatifs. Insoucians par caractère, ils ne s'empressent pas de satisfaire aux questions du voyageur curieux et bien intentionné à leur égard. On ne pourroit les apprécier qu'après un séjour habituel parmi eux. Et ils vaudroient bien la peine qu'on les observât autrement qu'en passant. Leur extérieur prévient d'abord en leur faveur. On rencontre parmi ces peuplades isolées une assez grande quantité d'individus régulièrement bien faits, et doués de beaux traits. Les femmes et les hommes des hautes classes ont la peau plus douce et d'une nuance moins foncée que celle du bas peuple. Cette remarque a lieu par-tout, et prouve que, si la nature n'étoit pas contrariée par les devoirs pénibles que la société impose au grand nombre, l'organisation de l'espèce humaine ne seroit pas aussi sensiblement altérée.

Les femmes ont les formes du corps plus délicates que les traits du visage.

Ils sont très-sains, peut-être parce qu'ils sont très-actifs. De fréquens exercices et peu de contrainte, donnent à leurs membres la plus grande souplesse, et les préservent de toute difformité. Leur abord attire l'homme le plus en garde contre des inconnus. Leur maintien aisé, calme et franc, devient roide et sérieux, quand ils sont en présence de leurs chefs. En tout pays, c'est le propre de l'étiquette de faire fuir les grâces, et de mettre en leur place les airs gauches. La bonne-foi qui accompagne les divers échanges qu'ils font avec les navigateurs, s'accorde mal avec l'accusation de vol dont on les charge. Peut-être ne devroit-on leur reprocher qu'un excès de curiosité, bien pardonnable à des gens simples. Fait-on un crime aux enfans qui mettent la main sur tout ce qui frappe leurs yeux ?

Leur chevelure est épaisse et noire ; mais la plûpart des hommes et quelques-unes des femmes la peignent en brun ou en pourpre, et par fois de couleur orangée. Ils la portent courte ou longue. La mode, en ce point, varie autant parmi eux que chez nous. Mais ce dont nous ne nous sommes pas encore avisés, c'est que les uns portent leurs cheveux coupés à l'un des côtés de la tête, tandis que la portion du côté opposé, a toute sa longueur. Les autres les ont coupés

près, et peut-être rasés dans un endroit. Ceux-ci ont la tête rasée, excepté une seule touffe qu'ils laissent ordinairement près de l'oreille; ceux-là les laissent prendre toute leur croissance, sans y toucher. Les femmes, en général, portent leurs cheveux courts. Les hommes se coupent la barbe, et les deux sexes s'épilent sous les aisselles.

Les hommes se font des piquetures de diverses couleurs sur le ventre; les femmes ne se *tatouent* que l'intérieur des mains. Le roi seul s'en exempte, ainsi que des incisions douloureuses et sanglantes qui servent à marquer le deuil. La propreté, disent ces insulaires, leur a conseillé la circoncision, ou plutôt la *supercision* qu'ils pratiquent sans y manquer.

Les deux sexes ont, à peu de chose près, le même habillement, composé d'une pièce d'étoffe ou natte, large de deux verges, et de deux et demie de longueur, et toujours assez long pour faire un tour et demi sur les reins, où il est arrêté par une ceinture ou une corde. Double sur le devant, il tombe comme un jupon, jusqu'au milieu de la jambe. La partie qui est au-dessus des reins, offre plusieurs plis; en sorte que si on la développe dans toute son étendue, il y a assez d'étoffe pour envelopper et couvrir les épaules, qui restent presque toujours nues. Les

insulaires, d'un rang distingué, portent seuls de grandes pièces d'étoffes et de belles nattes. Le bas peuple s'habille de pièces plus petites, et très-souvent il ne porte qu'une pagne de feuilles de plantes, ou le *maro*, qui est un morceau d'étoffe étroit, ou une natte ressemblant à une ceinture. Ils passent ce maro entre leurs cuisses, et ils en couvrent leurs reins. Il paroît destiné principalement aux hommes. Leurs habits de fêtes ont la même forme, mais sont plus ou moins riches. Les chefs se coëffent avec des chapeaux de plumes rouges. Ces bonnets sont faits de plumes de la queue des oiseaux du tropique, tissues avec des plumes rouges de perroquet; ils n'ont point de coëffes; on les attache sur le front comme un diadême; leur forme est celle d'un demi-cercle, dont le rayon a dix-huit ou vingt pouces. Le reste des insulaires porte quelquefois de petits bonnets, composés de différentes matières, pour se garantir le visage du soleil.

La parure la plus ordinaire est le *kahalla*, ou collier de fleurs odoriférentes. Ils connoissent les bagues, bracelets et anneaux, qu'ils fabriquent avec de l'écaille de tortue. Les lobes de leurs oreilles sont percés en deux endroits; ils y placent des morceaux cylindriques d'ivoire, longs de trois pouces, qu'ils introduisent par

l'un des trous, et qu'ils font sortir par l'autre ; ou de petits roseaux de la même grandeur, remplis d'une poudre jaune. Cette poudre sert de rouge aux femmes, qui s'en frottent tout le visage. Aux fêtes publiques, les danseuses portent sur elles des guirlandes de roses de la Chine, et d'autres fleurs cramoisies, ou de feuilles d'arbres découpées sur les bords, avec beaucoup de délicatesse. Les mêmes acteurs dansent et chantent à la fois, avec une précision, une agilité, une souplesse et des graces étonnantes. Ils aiment à donner des fêtes, pendant la nuit, aux flambeaux. Le lieu de la scène est ordinairement sous des arbres, au bord de la mer.

La principale occupation des femmes, est la fabrication des étoffes et des nattes. Les hommes s'adonnent à l'agriculture et à la pêche. Mais l'archipel des Amis est d'une fécondité si facile, que les habitans n'ont guère que la peine de cueillir le fruit et les autres productions spontanées dont il abonde.

Ces insulaires n'ont, pour ainsi dire, qu'à s'asseoir pour manger. Les bananiers, les cocotiers, les arbres à pain n'exigent pour prendre racine, aucune préparation. On fait un trou dans le champ ; et l'arbrisseau une fois planté, le sol fait le reste.

La construction de leurs maisons ne donne

pas une haute idée de leur industrie ; ils semblent l'avoir réservée toute pour la construction de leurs pirogues ; et en cela, ils n'ont consulté que leurs besoins. La température de leur climat est si douce et si pure, qu'ils peuvent se passer d'abri, la plus grande partie du temps. Sans outils, ils se fabriquent des armes, des instrumens de musique, des ustensiles de ménage travaillés avec soin, et quelquefois avec goût. On leur désireroit plus de propreté dans leur comestible. Les femmes mangent avec les hommes ; mais il est parmi eux, comme ailleurs, certains individus qui se sont attribué le privilège de faire table à part, et de manger tout seuls, en présence de leurs semblables, debout devant eux. L'heure des repas n'est point fixée ; ils sont dans l'usage d'en faire pendant la nuit. Ils se couchent et se lèvent avec le soleil. Leurs amusemens ou occupations journalières, consistent à se visiter réciproquement, à converser entr'eux, à exécuter des danses ou de petits concerts. Tous les jours sont des fêtes. L'intérieur des ménages est paisible ; on y connoît à peine l'infidélité. Le libertinage ne sort pas du rang des prostituées de profession. Les femmes sont toutes sages ou toutes débauchées, selon le parti qu'elles embrassent. Ainsi qu'ailleurs, les filles publiques sont, pour la plûpart, de la classe infime de la nation, c'est-à-dire, de celle condamnée aux

charges pénibles de la société, et qui, par conséquent, doit chercher à s'en dédommager, comme elle peut.

Des gens qui mènent une vie aussi aisée, doivent regarder la mort comme le plus grand des maux. Aussi ces insulaires n'ont-ils pas d'expressions assez fortes pour peindre leur deuil, au trépas de leurs parens ou de leurs amis. Dans ce cas, ils sortent de leur caractère ; ils exercent sur eux toutes sortes de cruautés. Quand ils ont encore quelque espoir de réchapper, ils se résolvent aux sacrifices les plus douloureux, pour obtenir guérison. Ils se mutilent les doigts ; le peuple se coupe les articulations de la main ou des pieds, pour faire cesser la maladie de ses chefs.

L'avenir les inquiète peu. Tout entiers au présent, les jouissances temporelles sont seules à leur portée, et ils ne demandent rien au-delà à leur Dieu suprême. Ils l'appellent *Kallasootonga*, et en font une femme. Cette idée religieuse est assez naturelle, et devoit se présenter d'elle-même à l'esprit anti-métaphysique d'une peuplade, qui place sa félicité dans l'acte de la génération. Une femme féconde leur a paru un objet très-propre à servir d'emblême à la puissance génératrice de l'univers. Quantité de Dieux subalternes sont subordonnés à la grande Divi-

nité. Les insulaires de Hapaéé appellent *Alo-Alo*, leur Dieu suprême, qu'ils font mâle. Assez généralement parmi eux, il est de foi que les Dieux ne s'occupent des hommes que jusqu'à l'instant de leur trépas. Le Dieu de la mort se nomme *Gooleho*. Ils croient à une espèce de vie à venir ; mais les principaux seuls en jouissent. Le peuple est mangé tout entier par *Loata*, oiseau des cimetières ; c'est le corbeau de nos contrées. Ils définissent l'ame, *la vie* ou *le principe vivant*. Mais comment, avec cette simplicité de théorie, peuvent-ils pratiquer les sacrifices d'hommes? Pourquoi ne pas se contenter d'offrir les prémices de leurs fruits, au soleil, qui les mûrit? Quelle atrocité, que de changer leurs autels et leurs temples en étaux de bouchers, chargés de chair humaine, et en cimetières remplis d'ossemens humains! Quel hideux contraste avec les tableaux rians que la nature prodigue autour d'eux! Qui a pu donner lieu à ce renversement des premières loix de l'humanité! Quelque chef vindicatif, pour satisfaire un ressentiment particulier, aura peut-être introduit l'horrible coutume de consulter les Dieux dans les entrailles palpitantes de son ennemi, désigné pour victime comme par hasard.

La science du gouvernement ne paroît pas bien avancée dans ces isles. Le roi, pour con-

server son rang au-dessus du reste des grands, n'a pas trouvé d'autres moyens que de fermer politiquement les yeux sur le despotisme que les chefs de la nation exercent sur le peuple, dans leurs districts respectifs. Ainsi, la nation, au lieu d'un maître, en a autant qu'il y a de chefs particuliers. On rencontre ailleurs encore ce vice de système social. Mais aux isles des Amis, les effets en sont aussi modérés qu'ils peuvent l'être. Ici, le prince est absolu pour faire le bien. Mais la nation et les chefs ont droit de mort sur la personne du roi, s'il devient *méchant homme*, selon l'expression du pays. Tongataboo est la résidence ordinaire du monarque, et des premiers de tout l'Archipel; on la qualifie de Terre des chefs. Les autres isles sont désignées sous le nom de Terres des serviteurs. Le peuple donne à ses souverains le titre de Seigneurs du soleil et du firmament. Ces insulaires, d'un caractère doux et pacifique, n'ont pas besoin d'être contraints pour observer la subordination. Chez nous, on parle au roi, debout. Là, on s'assied, par respect, en sa présence et à sa rencontre. L'étiquette étant chose de convention, on doit s'attendre, de sa part, aux usages les plus contradictoires et les plus bisarres. La manière de faire sa cour au prince, tient de l'adoration; on pose la tête sous la plante de ses pieds. Il n'y a point de loix écrites; elles sont toutes

verbales : et on ne s'apperçoit pas combien les incertitudes d'une tradition orale, entraînent d'inconvéniens.

L'idiôme des isles des Amis a la plus grande affinité avec celui des isles de la Société et de la nouvelle Zélande. Ces deux premiers archipels ont encore beaucoup de choses communes, quant aux usages publics et aux habitudes privées ; mais leurs mœurs, qui, déjà s'altéroient, faute de lumières, lors de l'arrivée des vaisseaux Européens, ne se sont point amendées depuis cette époque.

Fin des mœurs et coutumes de l'habitant des isles des Amis.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Insulaire de la Nouvelle Zéelande.

MOEURS

ET COUTUMES

DES INSULAIRES

DE

LA NOUVELLE ZÉLANDE.

LA nouvelle Zélande est l'isle la plus étendue de la mer du Sud. Le sol en est très-inégal, mais la végétation s'y trouve dans sa plus grande énergie. On n'y rencontre nulle part d'aussi belles forêts. Ces avantages sont dus à la douce température dont on y jouit. On y voit plusieurs espèces de plantes et d'oiseaux particuliers à ce pays. Les insectes et les quadrupèdes y sont de la plus grande rareté ; il n'en est pas de même des poissons.

Les insulaires ressemblent assez aux Européens, à la couleur près, dont les nuances varient depuis le noir foncé jusqu'à la teinte olivâtre. Ils ont une chevelure noire, droite et forte, qu'ils portent communément coupée sur le der-

rière de la tête, et relevée en touffe sur le crâne. Le costume des deux sexes est à-peu-près le même. Les hommes et les femmes se couvrent d'une pièce d'étoffe longue de cinq pieds, large de quatre. On la fabrique avec un lin soyeux, plus beau et aussi fort que celui d'Angleterre. C'est la plus importante et la plus compliquée de leurs manufactures, quoiqu'elle ne consiste que dans une multitude de nœuds. Pour embellir ce vêtement, ils y mettent des morceaux de peau de chien, ou ils en façonnent le tissu en compartimens. Deux coins de la pièce d'étoffe passent sur les épaules, et s'attachent sur la poitrine, avec le reste qui couvre le corps : une ceinture de nattes tient l'habit assujetti autour du ventre. L'étoffe est quelquefois chamarrée avec de grandes plumes d'oiseaux, qui paroissent tissues avec le lin. Un grand nombre portent sur ce premier habillement des nattes qui descendent des épaules aux talons ; mais le manteau le plus ordinaire est un chapelet de cette plante. La corde du chapelet se place autour du cou, et les franges des joncs tombent de tous côtés jusqu'au milieu des cuisses : lorsqu'ils ont ce manteau et qu'ils se tiennent assis dans leurs pirogues ou sur la grève, on les prendroit pour de grosses pierres grises, si leurs têtes n'étoient noires. Ils attachent leurs cheveux avec des plumes ou des peignes d'os et

de bois garnis de perles ou de fibres de plantes entrelacées. Hommes et femmes, ils suspendent à leurs oreilles fendues plutôt que percées, de petits morceaux d'étoffe, ou des grains de verre, depuis qu'ils connoissent les Européens. Quelques-uns ont un trou dans la partie inférieure du cartilage du nez, dans lequel ils passent une baguette. Ils laissent croître leur barbe.

Les femmes ont autour du cou des dents de requins, ou de longs grains qui parurent aux voyageurs des os de la cuisse d'un petit oiseau, taillée sur ce modèle. Plusieurs d'entr'elles portent des tabliers triangulaires, ornés de plumes de perroquet, ou de morceaux de nacre de perle, et garnis d'une triple rangée de cordelettes pour les attacher.

Ces insulaires ont imaginé aussi des chapeaux ou bonnets de plumes d'oiseaux, qui ne leur servent que de parure; car ils ne sont point dans l'usage de s'en couvrir la tête. Ils connoissent déjà le superflu, et n'ont pas encore le nécessaire.

Etrangers à l'agriculture, et ne vivant presque que de poisson rissolé au feu, la pêche est leur unique occupation; ils y vont dans des pirogues plus commodes et mieux faites qu'on ne croiroit: à l'une des extrémités, on voit souvent une tête

sculptée et peinte assez bien, pour leur soupçonner quelque disposition aux arts. En fait de travail manuel, ils se montrent adroits et inventifs. Avec deux ou trois outils de mauvaises pierres, ils fabriquent quantité d'ustensiles et d'ouvrages, qui prouvent autant leur industrie que leur patience. Ils ne se piquent pas de propreté ; et leurs mœurs sont aussi dégoûtantes et aussi rudes que leurs personnes.

Ils vivent sans maître, et n'en sont ni meilleurs ni plus heureux. Il n'y a que la raison cultivée qui puisse faire sentir tout le prix de la liberté, et apprendre à profiter des avantages qu'elle donne. Les fruits de la liberté sont amers, mal-sains et difficiles à digérer, quand on les mange cruds. Les nouveaux Zélandois ne sont pas dignes de se conduire eux-mêmes. La férocité de leur caractère semble annoncer une peuplade aussi éloignée de la nature que de la sociabilité. Ils paroissent comme le produit de quelques poignées d'hommes viciés, rejettés du continent, et relégués de manière à ne pouvoir nuire qu'à eux-mêmes : insolens et vindicatifs, féroces et lâches, défians et voleurs, la bonne foi et la paix habitent rarement au milieu d'eux. Toujours sous les armes, ils ne marchent jamais sans agiter dans leurs mains la pique ou la massue. Ce dernier instrument est une espèce de hallebarde

hallebarde longue de six pieds. L'une des extrémités est aplatie, et a les bords tranchans. L'autre se termine en pointes et offre une tête sculptée, faisant les mêmes grimaces effrayantes qu'on remarque sur la physionomie des insulaires partant pour une expédition. C'est alors que le chef, qui est toujours le plus déterminé de la horde, entonne le chant de guerre, que ses compagnons répètent, accompagnés du geste et de la voix des enfans et des femmes.

CHANT DE GUERRE

Chez les nouveaux Zélandois.

Kahaia ? (Où est-il?) *Kahaia ?* où est-il, l'ennemi ? Allons à lui. Assez et trop long-temps notre estomac murmure de ne se repaître que de la chair du poisson qui ne nous a point fait de mal. La chair d'un ennemi a bien plus de parfum. Amis ! n'entendez-vous pas claquer vos dents d'impatience ? elles attendent la chair des vaincus. Ma langue altérée sèche dans ma bouche ; il lui faut du sang des traîtres. Armons-nous du *patoo*. C'est le *patoo* qui doit nous ouvrir le chemin jusqu'au cœur de nos ennemis. Femmes ! enfans ? dans peu vous nous reverrez. Nous vous associerons à nos festins, dont le vaincu fera tous les frais. Attendez-nous. Partons !... *Kahaia ? Kahaia ?*

Anthropophages en guerre, les Zélandois sont humains en temps de paix. A la mort d'un ami ou d'un parent, ils versent des larmes qu'ils rougissent de leur sang, Car ils manifestent ordinairement leur deuil par de larges blessures pour honorer celui qu'ils viennent de perdre. Leur sensibilité est même si vive, qu'après une absence de quelques jours, deux amis, dans leurs transports, se tailladen le visage et s'y font des plaies dont les cicatrices attestent pendant longtemps leur attachement réciproque. Assez souvent aussi ils taillent des pierres vertes en forme de petite figure humaine, qu'ils garnissent d'yeux de nacre de perle, et ils portent ce bijou à leur cou, pour se souvenir de ceux qui leur sont chers. La galanterie françoise n'a encore rien imaginé de plus expressif. Auroit-on cru retrouver dans la nouvelle Zélande des pendans aux portraits, de nos colliers en médaillons, de nos bracelets et de nos tabatières?

Une peuplade peut avoir des prêtres et vivre sans religion. C'est ce que prouvent, entr'autres nations, les Zélandois, qui n'ont ni temple, ni autels, ni assemblées publiques. Ils savent bien se réunir pour détonner des chansons de guerre, mais jamais pour chanter des hymnes pieux. Quelques charlatans vont de cabane en cabane prier pour ceux qui leur font des pré-

sens. Ils croient vaguement à des dieux, et admettent une sorte de vie à venir. C'est ce dernier article de foi qui les rend cannibales. On ne sait comment ils en sont venus à se persuader que l'enfer est le séjour des vaincus, dont le cadavre a eu pour sépulture l'estomac du vainqueur. On les desireroit plutôt tout à-fait athées et matérialistes; car sans doute c'est un moindre blasphême de nier une providence, que de commettre tant d'horreurs en son nom.

Les Zélandois chantent sur des airs qui ont une sorte de mélodie, les traditions de leurs ayeux, leurs batailles, et même des sujets assez indifférens. Passionnés pour cet amusement, ils y emploient la plus grande partie de leur temps. Ils passent aussi plusieurs heures de la journée à jouer de la flûte.

Chanson Zélandoise

« D'où viennent-elles, ces grandes pirogues qui nous ont visitées ? Je n'en sais rien et ne m'en soucie. Je ne desire autre chose au monde que la victoire et ma flûte : la victoire, pour manger mon ennemi; ma flûte, pour chanter ma victoire.

Non! non! je n'irai point au pays de ces grandes

pirogues qui nous ont visités. Elles nous en ont apporté un venin qui gâte le plaisir : ces étrangers ne mangent pas le corps de leurs ennemis ; mais ils empoisonnent le cœur de leurs amis. »

Fin de la notice historique sur les Zélandois.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Homme de Taïti

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Femme de l'Isle de Taiti.

MŒURS
ET COUTUMES
DES HABITANS
DE L'ISLE TAITI.

ON peut affirmer que Taïti ou Otahiti, est le seul endroit de la terre que la nature et le bonheur ont adopté, de préférence, pour leur dernier asyle. Le sol de l'isle n'a peut-être pas peu contribué aux mœurs des habitans. La température en est si saine, qu'on n'y connoissoit point de maladies avant l'apparition des Européens.

De la taille la plus haute et la mieux proportionnée, le Taïtien seroit aussi blanc que ceux qui l'ont visité, s'il étoit plus souvent vêtu. Mais il est presque toujours nu, à l'exception d'une ceinture passée autour de ses reins : les principaux d'entre le peuple s'enveloppent, sans trop se serrer, d'une double pièce d'étoffe. L'une a quatre ou cinq verges de longueur et de largeur. Ils la laissent tomber jusqu'aux genoux : c'est une espèce de jupon court, qu'ils nomment

parou. L'autre, qui a un trou au milieu pour y passer la tête, prend depuis les épaules jusqu'à mi-jambe, devant et derrière ; ensorte que les bras, toujours nus, ont la liberté de leurs mouvemens. Cette draperie s'appelle *tebuta*. Les hommes se la passent autour de leurs cuisses, en forme de culotte ; et alors elle prend le nom de *maro*. Ce n'est point la qualité, c'est la quantité des étoffes qui distingue les conditions. Les femmes n'ont point d'autre costume, qui a beaucoup de grâce et qui leur sied bien ; mais, entre leurs mains, cette unique draperie tourne au profit de la coquetterie. La matière des étoffes singulières qui composent leurs vêtemens, est l'écorce d'un arbuste, qu'ils cultivent autour de leurs maisons, et ressemble au gros papier de la Chine. Elle n'est point tissue. Sa fabrique suppose beaucoup d'industrie. Elles sont plus ou moins épaisses. Dans les tems de pluie, ils portent un habillement fait de nattes. La mode, pour saluer, est de se dépouiller jusqu'à la ceinture ; les femmes poussent quelquefois plus loin la civilité. Les marques de deuil sont de porter sur la tête une coëffure de plumes, d'une couleur triste, et de se couvrir le visage d'un voile.

Les Taïtiennes ne s'exposent jamais au soleil, qu'elles ne se soient munies d'un léger chapeau de cannes, ouvrage de leurs mains, qu'elles ont

soin de parer de fleurs et de plumes. Elles portent aussi, comme les hommes, des bonnets de nattes et des turbans. Les amateurs de la belle nature apprendront sans doute, avec plaisir, que les femmes de Taïti ont les traits du visage très-délicats, et qu'en aucun pays du monde on ne trouve les contours du corps plus réguliers, plus parfaits et mieux conservés. Les Taïtiennes font usage d'un fard bleu, qu'elles placent sur leurs fesses. Ce qui surprendra plus encore, c'est que cette mode étrange est commune aux deux sexes, qui en tirent vanité. Hommes et femmes se percent aussi les oreilles, pour y suspendre des perles, des coquillages et des fleurs, mais d'un seul côté. Ces insulaires se laissent croître la partie inférieure de la barbe, et ils ont les moustaches et le haut des joues rasés. La plûpart laissent leurs cheveux, ordinairement noirs, dans toute leur longueur, et les portent attachés sur le sommet de la tête. Ils ont l'habitude de se les oindre, ainsi que la barbe, avec de l'huile de cocos. Ils ne coupent jamais leurs ongles, excepté celui du doigt du milieu de la main droite. Les loix de la propreté la plus recherchée sont scrupuleusement observées. Ils se baignent trois ou quatre fois le jour, et jamais ils ne mangent sans se laver avant et après. Ils ont pour armes l'arc et la fronde. Autant ils sont tranquilles et paisibles chez eux, autant ils deviennent redou-

tables en présence de l'ennemi. Ils ne font grace qu'aux femmes. Doué de la santé et de la beauté, vivant sous un ciel toujours clément, habitant une terre féconde par elle-même en végétaux salubres, le bon Taïtien, étranger aux arts, dont il peut se passer..... à la politique, dont il n'a que faire, ne sait qu'aimer, et n'éprouve qu'un seul besoin, celui du plaisir. Il semble n'exister que pour cela; il semble que la nature l'ait débarrassé de tous les autres soins de la vie, exprès pour qu'il se livre tout entier à l'amour : et jamais les vues de la nature n'ont été si bien remplies. Fidèle à sa vocation, l'insulaire de Taïti fait l'amour aussi habituellement que les autres hommes respirent. Il rapporte tout à cette passion, l'unique qu'il éprouve. Toutes ses pensées, toutes ses paroles, toutes ses actions, n'ont pour principe et pour but que l'amour. C'est la seule de ses occupations. L'amour est la grande affaire de sa vie.

Les différentes nations, à l'arrivée d'un étranger, se hâtent de lui faire visiter leurs monumens, de lui expliquer leurs constitutions, de l'instruire de leurs usages civils et autres; elles étalent complaisamment leurs trésors à ses yeux. Quand un navigateur touche le rivage de Taïti, l'insulaire entonne aussi-tôt un hymne d'amour, montre ses lits de gazon, et détache

lui-même le voile de la beauté, dont il fait les honneurs ; ses plaisirs ne sont complets que quand il les partage. Cependant la vue des bijoux de verre ou de métal, qu'apportèrent les Européens, causa une révolution subite dans les mœurs : l'amour y devint mercantile ; et les plus belles femmes ne s'y troquèrent plus que contre les clous les plus longs.

Le bon Taïtien, comptant l'amour parmi les plus douces nécessités de la vie, croiroit manquer aux devoirs sacrés de l'hospitalité, s'il ne partageoit point sa natte et ses femmes avec celui qui partage sa cabane et sa table. Une possession exclusive lui sembleroit un attentat contre le droit des gens. A Taïti, tout est à tous ; le démon de la propriété n'y dicte point son code infernal. Là, on jouit indistinctement des bienfaits de la nature ; mais à ceux qui savent le mieux en jouir, sont réservées les distinctions et les couronnes. La pluralité des femmes est reçue dans toute l'isle ; et cela ne pouvoit guère être autrement, là où les mariages se font sans contrat et sans bénédiction nuptiale ; on consulte ses forces et son goût, et l'on se lie d'autant plus volontiers, que le nœud n'est pas indissoluble. Aussi l'état de fille ne diffère presque point de celui de femme. Plaire est l'unique besogne des unes et des autres.

L'acte de la génération, à Taïti, est un acte de religion. Quand les Anglais invitèrent à leur bord les principaux de l'île, pour assister au service divin qu'on célébra sur le vaisseau, les Taïtiens ne voulurent point être en reste, et, à leur tour, offrirent à leurs hôtes de leur donner une idée de leur culte. Un couple beau, mais très-jeune, en présence des étrangers et d'une foule des naturels du pays, présidés par leur reine, au bruit cadencé de plusieurs instrumens, sacrifièrent à l'amour, comme on s'acquitte parmi nous d'une cérémonie pieuse; pensant honorer suffisamment le créateur, que de l'imiter dans ce qu'il a fait de plus exquis. Le cœur de deux amans heureux leur semble une offrande plus digne du ciel, que les entrailles fumantes de deux victimes égorgées; suivant eux, ce seroit reconnoître mal le bienfait de la vie, que d'étaler sur des autels sanglans l'appareil de la mort.

La superstition ne laisse pas toujours leur bonheur sans mélange. Il est des exceptions cruelles admises dans les événemens fâcheux. Les guerres qu'ils ont à soutenir avec les insulaires leurs voisins, altèrent la simplicité innocente de leurs mœurs. Dans le danger, ils ont recours à des prêtres, espèces de médecins empiriques; et après le combat, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, ils rapportent dans leurs foyers

l'idée funeste de l'inégalité des conditions. La disproportion des rangs se trouve déjà marquée à Taïti. Les grands ont des livrées pour leurs serviteurs ; ceux-ci portent plus ou moins haut la pièce d'étoffe dont ils se ceignent. Un autre usage qu'on est fâché de rencontrer à Taïti, c'est que les hommes n'y prennent point leurs repas dans la compagnie des femmes. Ils se mettent à table deux fois le jour, à midi et le soir. Les enfans et les jeunes filles ne mangent d'aucune viande. L'eau est l'unique boisson pour tous les états. Le vin, le tabac, les épiceries leur répugnent : ils ne s'accommodent que des alimens les plus doux. Le caractère paisible des Taïtiens se peint dans toutes leurs habitudes, et jusques dans leurs jeux. La danse et la musique sont les amusemens qu'ils préfèrent à tous les autres. Ils connoissent cependant l'exercice de la lutte, et s'y livrent quelquefois, à la manière des anciens ; mais ils y mettent beaucoup moins de prétention.

Les jeunes filles ont une danse qui leur est spécialement consacrée, et qu'on désigne sous le nom de *Timorodée*. Elle consiste à exécuter la pantomime exacte de tout ce qu'elles doivent pratiquer étant femmes. On remarquera que le symbole est interdit du moment qu'elles jouissent de la réalité. Cette danse nous paroîtroit las-

ADDITION

AUX MŒURS ET COUTUMES

DES INSULAIRES

D'O-TAHITI.

Les derniers voyages du célèbre et malheureux Cook nous ont apporté de nouvelles lumières sur l'isle d'O-Tahiti; mais les descriptions ultérieures des habitans contrastent quelquefois avec le portrait qu'on nous en avoit tracé d'abord. L'arrivée des Européens a fait révolution dans l'*Archipel de la Société;* les mœursy ont reçu une atteinte presqu'aussi funeste que la santé. En voulant les servir, nous avons multiplié leurs besoins; et nous sommes obligés de convenir que ces insulaires vivoient plus heureux avant de nous connoître. Qu'avoit on à désirer sur un sol, où six arbres à pain peuvent suffire sans culture à l'entretien de toute une famille ? Au moment où l'on a découvert cette peuplade, elle fut trouvée tenant assez bien le milieu entre les excès de la vie sauvage et les abus de la civilisation. Il ne lui manquoit que d'observer par ju-

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Otaïti portant des présens au Roi.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Danseuse de l'Isle O-tahiti.

gement ce en quoi elle ne paroissoit suivre que l'instinct. Mais ce trait de lumière, pour n'être point nuisible, exigeoit un concours de circonstances difficiles à rassembler et à saisir. Ce n'est pas pendant des relâches plus ou moins longues d'un équipage de vaisseau parmi eux, ce n'est pas par des échanges de commerce dont nous tirons le principal avantage, qu'on parviendra à étudier la nature humaine dans un pays où elle se montre à nu, et à la rectifier. On pourroit tenter parmi eux l'établissement d'une petite association choisie d'hommes instruits et bien intentionnés, lesquels se résolvant à perdre de vue leur patrie, deviendroient les législateurs des isles de la Société, plus par la persévérance de leurs bons exemples, que par la force des armes ou du discours. A l'époque où nous visitâmes ces insulaires, ils avoient déjà, d'eux-mêmes, rendu plus rares les sacrifices humains. De quel degré de perfectibilité n'est pas susceptible une peuplade pacifique, et pour laquelle la nature a fait tant d'avances?

La prononciation de leur langue doit être très-douce, à cause de la répétition fréquente de la même voyelle dans la plûpart des mots; par exemple : *Watooteere* (Dieu d'O-Tahiti, auquel les insulaires ont substitué *Oraa*, Dieu

de *Bolabola*) ; *Toobooai*, Dieu de l'isle Mataia, etc.

Ils font ordinairement six repas par jour. Ils mangent à deux, cinq et onze heures du matin ; à deux, cinq et huit heures du soir, ils mangent encore. Les femmes et les enfans tiennent table à part. Comme ailleurs, la classe inférieure des habitans, celle qui travaille le plus, se nourrit beaucoup plus mal que l'autre.

Les jeunes gens de qualité forment entr'eux, sous le nom d'*Erroes*, des espèces de *clubs* ambulans, dont le seul plaisir des sens bruts est l'ame. Ils y admettent les plus jolies femmes qu'ils rencontrent sans peine dans la visite qu'ils font des différens cantons de chaque isle où ils voyagent. Ces femmes sont en commun ; on ne leur permet pas d'être mères ; et l'on étouffe le peu d'enfans qui naissent de ces liaisons vagues. Toutes ces horreurs se passent en public, et demeurent impunies.

Ils ont beaucoup de prêtres et par conséquent beaucoup de dieux ; et ils en changent à volonté, selon la mode. Une isle mécontente de son dieu adopte celui de sa voisine ; volages en fait de religion comme en amour, ils n'en sont que plus dévots à la divinité en vogue. Le rit qu'ils observent

servent a cela de bon, qu'il est gai du moins. Leurs hymnes ressemblent à des chansons.

Le roi jouit presque des honneurs divins. Son nom est sacré. A sa rencontre, le peuple, des deux sexes, met bas ses vêtemens jusqu'à la ceinture. Dans les environs du lieu où il fait sa résidence actuelle, on dresse un poteau qu'on garnit d'une pièce d'étoffe, ou qu'on couvre d'un diadême de plumes; et ce poteau couronné exige les mêmes salutations que la personne du monarque. Un roi qui seroit pénétré des devoirs de son état, auroit ici une belle occasion de les bien exercer; mais aussi, un despote peut faire à-peu-près tout ce qu'il veut; et quand on peut tout ce qu'on veut, il est rare qu'on ne veuille que ce qu'on doit. Par une loi constitutionnelle et trop singulière pour n'être pas rapportée, le roi cesse de l'être du moment qu'il est père. Il n'est plus que le tuteur de son enfant et le régent du royaume.

On appelle *Toutous* ceux de la classe des valets ou esclaves.

Nous transcrivons ici le passage du troisième voyage de Cook. « Nous achevions de dîner, lorsqu'O-Too (roi d'O-Tahiti) arriva. Il me demanda si mon ventre étoit plein? Je lui répondis que oui, et il me dit: dans ce cas, venez avec

moi. Je le suivis chez son père, où je trouvai différentes personnes qui habilloient deux jeunes filles d'une quantité prodigieuse de belles étoffes arrangées d'une façon singulière. Une extrémité des pièces, qui étoient en grand nombre, se trouvoit relevée par-dessus la tête des jeunes filles, tandis que le reste environnoit le corps, à commencer de dessous les aisselles; l'autre extrémité tomboit en plis jusqu'à terre, et ressembloit à un jupon de femme porté sur un large panier : plusieurs pièces enveloppoient le bord extérieur de ce panier, et grossissoient l'attirail. Les étoffes occupoient l'espace de cinq ou six verges de circuit, et ces pauvres filles étoient accablées sous un si énorme poids; elles avoient, en outre, deux *taamas* (deux pièces de corps) qui leur servoient de parure, et qui donnoient un air pittoresque à leur accoutrement. On les conduisit, dans cet équipage, à bord de mon vaisseau; la pirogue, qui les amena, étoit chargée de plusieurs cochons, et d'une quantité assez considérable de fruits, dont le père d'O-Too vouloit me faire présent, ainsi que des étoffes. On donne le nom d'*atta* aux personnes de l'un et de l'autre sexe, habillées de cette manière; mais je crois que cette mode bizarre a seulement lieu, quand ils veulent offrir à quelqu'un des présens considé-

rables d'étoffes; du moins je ne l'ai jamais vu que dans cette occasion : c'étoit la première fois qu'on nous présentoit ainsi des étoffes ; mais nous en reçumes encore d'autres, étalées également sur le corps des naturels qui nous les apportèrent. »

Le costume funèbre est encore plus bizarre. Composé des productions les plus rares de l'isle et de la mer, il est travaillé avec un soin et une adresse extrêmes, et doit être parmi eux d'un prix considérable. Cette parure de deuil consiste en une planche légère d'une forme demi-circulaire, d'environ deux pieds de long sur quatre à cinq pouces de large. Cette planche est garnie de cinq coquilles de nacre de perles choisies, attachées à des cordons de bourre de cocos, passés dans les bords des coquilles, et dans plusieurs trous dont le bois est percé : une autre coquille de la même espèce, mais plus grande, festonnée de plumes de pigeons gris-bleu, est placée à chaque extrémité de cette planche, dont le bord concave est tourné en haut. Au milieu de la partie concave, il y a deux coquilles qui forment ensemble un cercle d'environ six pouces de diamètre, et au sommet de ces coquilles, il y a un très-grand morceau de nacre de perles oblong, s'élargissant un peu vers l'ex-

trémité supérieure, et de neuf à dix pouces de hauteur. De longues plumes blanches de la queue des oiseaux du tropique, forment autour un cercle rayonnant. Du bord convexe de la planche, pend un tissu de petits morceaux de nacre de perles qui, par l'étendue et la forme, ressemble à un tablier; on y compte dix ou quinze rangs de pièces d'environ un pouce et demi de long sur un dixième de pouce de largeur : chacune est trouée aux deux extrémités, afin de pouvoir se poser sur d'autres rangs. Les rangées sont parfaitement droites, et parallèles entre elles; les supérieures coupées et extrêmement courtes, à cause du demi-cercle de la planche; les inférieures sont aussi communément plus étroites, et aux extrémités de chacune est suspendu un cordon orné de coquillages, et quelquefois de grains de verre d'Europe. Du haut de la planche flotte un gland ou une queue ronde de plumes vertes et jaunes sur chaque côté du tablier, ce qui est la partie la plus brillante du vêtement. Toute cette parure tient à une grosse corde attachée autour de la tête du pleureur. L'ajustement tombe perpendiculairement devant lui. Le tablier cache sa poitrine et son estomac; la planche couvre son cou et ses épaules, et les deux premières coquilles masquent le visage. Une de ces coquilles est percée d'un petit trou;

à travers lequel celui qui le porte regarde pour se conduire. La coquille supérieure et les longues plumes dont elle est entourée, s'étendent à au moins deux pieds au-delà de la hauteur naturelle de l'homme ; le reste de l'habit n'est pas moins remarquable. Le pleureur met d'abord le vêtement ordinaire du pays, c'est-à-dire, une natte, ou une pièce d'étoffe trouée au milieu ; il place dessus une seconde pièce de la même espèce, mais dont la partie de devant qui retombe presque jusqu'aux pieds, est garnie de boutons de coques de noix de coco. Une corde d'étoffe brune et blanche attache ce vêtement autour de la ceinture. Un large manteau de réseau entouré de grandes plumes bleuâtres couvre tout le dos, et un turban d'étoffes brunes et jaunes, retenues par de petites cordes brunes et blanches, est placé sur la tête. Un ample chaperon de rayures d'étoffes parallèles et alternativement brunes, jaunes et blanches, descend du turban sur le cou et sur les épaules, afin qu'on ne voie de la figure humaine que le moins possible. Ordinairement le plus proche parent du mort porte cet habillement bizarre. Il tient dans une main deux grandes coquilles perlières, avec lesquelles il produit un son continu, et dans l'autre un bâton armé de dents de *goulu*, dont il frappe tous les naturels qui s'approchent par

hasard de lui. On n'a jamais pu découvrir quelle a été l'origine de cette singulière coutume; mais il semble qu'elle est destinée à inspirer de l'horreur. Par l'analogie qu'a ce vêtement extraordinaire avec la forme effrayante que les femmes attribuent aux esprits et aux fantômes, on est tenté de croire qu'il y a quelque superstition cachée sous cet usage funéraire.

Mais un costume de la plus élégante simplicité est celui des O-Tahitiennes, q ı nd elles se proposent de danser. Leur coëffure qui ressemble beaucoup pour la forme au mortier de nos premiers magistrats, est composée de plusieurs bandes de nattes posées et cousues l'une par-dessus l'autre, et parsemées de fleurs. Deux grosses houppes de plumes de diverses couleurs indiquent, plutôt qu'elles ne cachent, les contours des deux hémisphères de leur sein. Un corset flexible et sans manches, paroît servir moins à les habiller qu'à marquer la souplesse de leur taille. La jupe est une draperie très-ample qui retombe jusques sur les pieds en faisant beaucoup de plis, et qui traîne derrière elle avec noblesse. Deux morceaux d'étoffes plissées et roides, attachés au bas du dos vers les hanches, forment comme deux aîles qui doivent produire beaucoup d'effet lors de la danse;

ainsi que plusieurs queues de plumes, rondes, et suspendues à la ceinture tout autour sur le jupon.

Fin de l'addition aux mœurs et coutumes des insulaires d'O-Tahiti.

NOTICE

HISTORIQUE

DES INSULAIRES

DE WATEEOO.

WATEEOO est l'une des isles découvertes par le capitaine Cook, dans la mer du Sud. Les habitans, aussi ignorans que nous sur leur propre origine, surnomment leur patrie, la Terre des Dieux, et se croient immédiatement sortis des mains de l'Etre suprême. Cette prétention, qui donne de l'élévation à leur esprit, leur a fait imaginer une sorte d'étiquette qu'ils observent entr'eux, et font observer aux étrangers qui les visitent. L'audience qu'on accorda aux Européens, avoit quelque chose d'imposant. On leur fit parcourir une avenue de palmiers ; puis passant entre deux hayes de guerriers alignés et armés d'une massue, ils furent admis en la présence du chef. Celui-ci, assis à terre, les attendoit gravement, en agitant dans sa main un éventail triangulaire, composé d'une feuille de

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Homme de Vatéoo

cocotier, garnie d'un manche de bois noir et poli. Ce chef n'avoit d'autres marques distinctives de sa dignité, que de grosses touffes de plumes rouges qui lui garnissoient les oreilles, et qui pointoient en avant.

Le costume de ces insulaires est simple et uniforme. Ils portent leur chevelure dans toute leur longueur, et ordinairement nouée sur le sommet de la tête. Une pièce d'étoffe ou une natte, placée autour des reins, compose en général leur vêtement. Quelques-uns cependant portent de jolies nattes entremêlées de noir et de blanc, ce qui forme une sorte de jaquette sans manches; d'autres ont des chapeaux de figure conique, fabriqués avec de la bourre de coco, adroitement tissue de petits grains de coquillage. Les oreilles sont percées et ornées de morceaux de la partie membraneuse d'une plante ou d'une fleur odorifère. La classe des nobles, ainsi que les chefs, se parent avec deux petites balles, tirées d'un os d'animal, suspendues à leur cou, par une multitude de cordelettes. Les plumes rouges ne sont d'usage que pendant le cérémonial de la cour. Les danseuses, qui exécutent une sorte de ballet, lors des présentations, déposent aussi les plumes rouges dont elles ont droit de se parer, après leur exercice. Les insulaires nobles semblent aussi se distinguer du

reste de la nation, en se *tatouant* les côtés et le dos, d'une manière peu commune ; leurs femmes en font autant sur leurs jambes. Celles d'un âge avancé, portent les cheveux courts.

Leurs massues ont six pieds de longueur. Elles sont d'un bois dur et noir, bien poli dans toutes ses parties, en forme de lance à l'une des extrémités, mais beaucoup plus large. La tête se trouvoit découpée proprement en languettes. Les piques, du même bois, ainsi que la pointe, ont ordinairement douze pieds de long ; il y en a de plus courtes, que les naturels lancent comme des dards.

Les gens du commun portent des ceintures d'étoffes lustrées, ou une belle natte qui, passant entre les cuisses, couvrent les parties voisines. Ils ont des colliers d'un large *gramen*, enduits d'une peinture rouge, et enfilés avec des bayes de morelle. Leurs oreilles sont percées et non fendues. Ils sont piqués sur les jambes, depuis le genou jusqu'au talon ; en sorte qu'ils paroissent avoir des bottes. Ils ne coupent pas leur barbe, et leurs pieds sont garnis d'une espèce de sandales.

En général cette peuplade, intéressante par elle-même, est d'un beau sang et d'un caractère bon. Elle a le regard vif, les traits réguliers,

et la taille la mieux proportionnée. Les femmes, d'un teint encore plus clair que les hommes, ont les formes du corps d'une délicatesse extrême. Il faut les voir, les cheveux flottans en boucles sur leur cou, vêtues d'une simple pagne, attachée à leur ceinture, et qui ne dépasse point le genou ; il faut les voir et les entendre danser en s'accompagnant de la voix, et mesurant leurs pas sur le chant, avec une précision peu commune ; leur maintien dégagé, sans être libre, a toutes les graces de l'innocence, qu'elles connoissent encore..

Fin de la notice historique sur les insulaires de Wateeoo.

MOEURS

ET COUTUMES

DES HABITANS

DE LA TERRE DE FEU.

LA terre de Feu est un petit Archipel, voisin du pays des Patagons. Ces isles situées sous un ciel rude, ne sont point tout à-fait dépourvues d'agrémens. Mais les sauvages qui l'habitent, n'en savent tirer aucun parti. Bornés à la vie animale, et contens du peu qu'a fait pour eux la nature, ils ne sentent pas la nécessité d'ajouter à sa parcimonie. Se trouvant bien comme ils sont, ils n'ont point l'idée du mieux. Il y a peut-être des siècles qu'ils existent tels que nos navigateurs modernes les ont trouvés, sans avancer d'un pas vers la perfectibilité dont on croit l'homme si susceptible. Si l'intention de la nature est de ne laisser aucune partie du globe sans habitans, il étoit nécessaire pour cela, de mettre entre les hommes la même variété qu'entre les climats. Et en effet, tous autres individus

Homme de la Terre de Feu.

PUBLIC LIBRARY

BOSTON PUBLIC LIBRARY

femme de la Terre de Feu.

que les insulaires de la terre de Feu, s'accommoderoient difficilement d'un séjour aussi sauvage.

La population n'est pas nombreuse ; elle consiste en quelques villages, composés chacun d'une douzaine de ménages renfermés dans des huttes enfoncées dans terre, lesquelles vues de loin, ont la forme de nos ruches ; mais les abeilles mettent beaucoup plus d'art à se loger. Au milieu est un foyer. Un lit de foin règne tout autour. Un panier de jonc grossièrement travaillé, un sac mal cousu, une vessie d'animal pour contenir de l'eau, des lignes et des hameçons, un bâton barbelé pour détacher les coquillages, un arc assez bien fait pour l'ordinaire, et des flèches très-bien polies, voilà tout le mobilier de ces tannières.

Si ces Américains sont heureux, il faut avouer que le bonheur ne coûte pas cher à l'homme, et que nous avons tort de nous plaindre. Ces bonnes gens dénués de tout, à bord de plusieurs vaisseaux, n'y trouvèrent cependant rien de leur goût, ni d'agréable à leurs yeux. Rien ne mérita leur attention ; rien n'excita leurs desirs. Ils mangèrent notre pain sans beaucoup d'appétit, et ils préférèrent leur eau de neige au vin et à l'eau-de-vie qu'on leur fit goûter.

L'ignorance leur tient lieu de philosophie. A la vue des chefs-d'œuvre de notre industrie, ils ne marquèrent point cette convoitise des Espagnols pour l'or du Mexique.

On chercheroit en vain parmi eux quelques traces de pacte religieux ou social : ils n'en ont pas besoin ; l'enfant obéit à ses parens qui le guident ; la femme sert l'homme qui est son appui. Une heureuse stupidité les a empêchés, jusqu'à présent, d'imaginer des Dieux et de se donner des maîtres. Cette félicité brute n'est pas tout-à-fait sans mêlange ; ils souffrent parmi eux quelques jongleurs qui leur parlent quelquefois de génies malfaisans ; ils n'ont pas encore d'autels, et ils sont déjà superstitieux. Ces espèces de prêtres sont en même-temps médecins ; et ce double charlatanisme est le seul fléau de leurs compatriotes crédules et confians. Ils auroient besoin de missionnaires sages et éclairés.

En 1579, ces insulaires, assez tranquilles jusqu'à cette époque, virent arborer la croix sur leur rivage. Le capitaine Samiente la fit planter au nom du roi d'Espagne, et l'accompagna d'une inscription, portant ordre de reconnoître Philippe II pour souverain. Une bulle du pape Alexandre VI en étoit le titre de propriété. Mais l'état de misère de nos Américains,

et la pauvreté du sol, mirent leur liberté à l'abri d'une invasion si injurieuse au droit naturel.

Les habitans de la terre de Feu accueillent assez bien les étrangers; mais ils en écartent leurs femmes. Seroient-ils jaloux? La jalousie n'est point un vice de la société; c'est un sentiment tout naturel, et bien pardonnable à nos sauvages. Privés de leurs compagnes, ils seroient plus à plaindre que nous. Ils se reposent sur elles de tout le fardeau du ménage. Ce sont elles qui vont chercher la provision de coquillages et de bois pour les cuire; ce sont encore elles qui ont soin des pirogues; pendant que les hommes, nonchalamment accroupis devant leurs tisons allumés, passent le tems à chanter ou à rire. Car il ne faut pas les juger d'après leur extérieur grave et sérieux. Ils ne sont rien moins que taciturnes; et la présence des Européens, qui les visitèrent, n'en imposa pas à leur caractère enjoué. Les femmes, malgré leur envie de plaire, n'offrent rien qui puisse flatter les yeux et en adoucir les regards. N'ayant rien à montrer de satisfaisant, elles ont la mal-adresse de ne cacher presque rien.

Ces Américains sont gros et mal faits, et d'une couleur qui approche de la rouille de fer, mêlée avec de l'huile. Leur taille n'excède point cinq

pieds dix pouces. Les femmes sont plus petites. Toute leur parure consiste dans une peau de guanague, et plus souvent de loup ou de veau marin, jettée sur leurs épaules, dans le même état où elle a été retirée de dessus l'animal, et trop petite pour les couvrir en entier. Un morceau de la même peau leur enveloppe les pieds et se ferme comme une bourse au-dessus de la cheville. Un petit tablier tient lieu aux femmes de la feuille de figuier. Les hommes portent leur manteau ouvert; les femmes le lient autour de la ceinture avec une courroie, mais assez négligemment; en sorte qu'elles sont habituellement à-peu-près nues. Elles se peignent, ainsi que les hommes, et chacune à sa guise, le visage, les membres, et le reste du corps, en lignes horizontales blanches, rouges et noires. Cette toilette se fait avec plus ou moins de recherches, selon les circonstances. A quelques lieues de la terre de Feu, sont des peuplades peintes toutes en noir et d'autres toutes en rouge. Les hommes et les femmes portent des colliers et des bracelets de grains, faits avec de petites coquilles et des os. Les femmes ornent même le bas de leurs jambes d'un ou de plusieurs rangs de ces grains. Les hommes n'en font usage qu'au poignet : mais ils ont autour de la tête une espèce de réseau composé de fil brun.

brun. Ils sont passionnés pour la couleur rouge. Ce costume court et tout ouvert, suffit à peine pour les défendre du froid pendant l'été de ce pays.

Fin des mœurs et coutumes des habitans de la terre de Feu.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES INSULAIRES

DE MANGÉEA.

MANGÉEA est une isle découverte par le capitaine Cook, dans la mer du Sud. Elle est de médiocre grandeur, d'un aspect agréable, et peut s'appercevoir à dix lieues de distance. Elle est fort habitée, et pourvoit aboudamment aux besoins peu multipliés de la peuplade qui en foule le sol.

Ce petit morceau de terre isolé, mériteroit l'attention de quelques Européens bien intentionnés. Les Mangéens paroissent satisfaits de leur destinée : tels qu'on les a découverts, ils ont pour eux l'expérience de ce dont nous n'avons que la théorie ; sans effort et sans contrainte, ils se trouvent à ce degré de contentement, auquel nous avons bien de la peine à parvenir par toute sorte de moyens plus ingénieux les uns que les autres.

Homme de mangéla.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Les habitans de Mangéea tiennent beaucoup des insulaires d'O Tahiti, pour l'organisation extérieure et pour la manière de vivre habituelle. Ils ont le penchant le plus vif pour le plaisir proprement dit. Leurs sens sont leurs plus chères divinités. Ils connoissent presque tous les rafinemens de l'amour anti-Platonique. Ils s'adonnent à la danse, moins pour s'exercer et pour développer les graces du corps, que pour avoir occasion de déployer les gestes les plus expressifs, et dévoiler tous les secrets de la volupté.

Leur peau est douce, et leurs muscles sont très-peu prononcés. Leur teint est basané; leur taille moyenne, et bien proportionnée, mais robuste et disposée à l'embonpoint. Ils parlent un dialecte de l'idiome O-Tahitien. Mais leur prononciation, comme celle des Zélandois, est plus gutturale. Voici quelques-uns des mots de leur langue.

Eatooa . . . . . Dieu.
Heetaia, *Matooa* . . Soleil.
Ereckeé..... . . . . Chef, roi.
Manna . . . . . Grand.
Aa. . . . . Oui.
Aaure.. . . . . Non.
Taata . . . . . Homme.
Waheine . . . . . Femme.
Maheine. . . . . Fille.

Ooma. . . . . Baiser.
Naoo. . . . . Ami.
Matta . . . . . Bon.
Taia, Aoatée. . . . Etoffe, ou arbre dont on la tire.

Armés de longues piques et de massues, qu'ils brandissent d'une manière menaçante, à la vue de quelques étrangers ; ces insulaires, pour la plûpart, sont habituellement nus, si l'on excepte une ceinture, qui passe entre leurs cuisses, et qui couvre assez négligemment ce que les hommes civilisés cachent avec tant de soin. Quelques-uns jettent sur leurs épaules, un manteau d'étoffes de différentes couleurs, et qui offrent des rayures longitudinales et transversales ou quarrées. La tête de presque tous est enveloppée d'une sorte de coëffe blanche, qui ressemble à un turban, et quelquefois à un chapeau élevé et de forme conique. Leur chevelure noire, longue et droite, est nouée au sommet de la tête, avec un morceau d'étoffe. Ils tirent cette étoffe du *morus papyrifera*, de la même manière que les autres insulaires de la mer du Sud. L'étoffe de leur ceinture est lustrée ; mais celle qui flotte sur leur tête, est blanche. Ils portent des sandales d'une espèce de gramen entrelacé, pour garantir leurs pieds des pointes de rochers de corail. Leur barbe est longue ; l'intérieur de leurs bras, depuis l'épaule jusqu'au coude, et

diverses autres parties du corps sont piquetés ou tatoués, selon l'usage des naturels de presque toutes les isles de l'océan pacifique. Le lobe de leurs oreilles se trouve presque chez tous les individus, percé, ou plutôt fendu ; et l'ouverture en est si grande, que quelques-uns s'en servent pour y placer un couteau ou quelques grains de verre. On remarqua parmi eux un insulaire, sur le cou duquel pendoient deux nacres de perles polies, et une tresse de cheveux, dont le tissu étoit peu serré.

Les insulaires de Mangéea ne sont pas anthropophages, comme ceux de la nouvelle Zélande. Ils paroissent obéir à un roi, et marquent beaucoup de déférence à la famille régnante. Ils n'ont chez eux ni cochons ni chiens ; les bananes, le fruit à pain et le taro composent leur comestible ordinaire.

Lorsqu'ils saluent un étranger, ils touchent son nez avec le leur, à-peu-près comme à la nouvelle Zélande ; mais ils prennent, en outre, les mains de l'homme, à qui ils veulent faire cette politesse, et ils la frottent assez rudement sur leur nez et sur leur bouche.

Fin de la notice historique sur les insulaires de Mangéea.

MŒURS

ET COUTUMES

DES INDIENS,

HABITANT LES DÉSERTS DU CHILI.

LE royaume de Chili occupe une étendue de plus de cinq cent lieues maritimes, dans l'Amérique méridionale, depuis le détroit de Magellan jusqu'aux frontières du Pérou. Un Incas de ce dernier empire, en avoit fait la conquête, quand les Espagnols vinrent à leur tour, en 1550, soumettre et les vainqueurs et les vaincus. Mais le caractère belliqueux de ceux ci étonna les Européens, qui s'attendoient à moins de résistance, et les alarme encore aujourd'hui.

Sant-Iago, fondée en 1541, est la capitale de tout le Chili. Les Espagnols forment la moitié de ses habitans, et s'y distinguent par le luxe de leur costume. Les hommes portent des *ponchos* au lieu de cape. Ces ponchos ressemblent à une couverture de lit, de deux à trois aunes

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Espagnol du Chily.

de long sur deux de large. On ne leur fait d'autre façon qu'une ouverture au milieu, pour passer la tête. Quand on s'habille, on met la tête dans ce trou, et on se trouve vêtu en un clin d'œil. Le poncho pend des deux côtés par devant et par derrière. On le porte à pied et à cheval : les pauvres gens et ceux de la campagne, appellés dans le pays *Guases*, ne le quittent que pour se coucher. Le poncho ne les empêche pas de travailler. Ils ne font que le retrousser par les deux côtés sur le dos ; moyennant quoi, ils ont les bras libres, ainsi que le reste du corps. Ce vêtement est à la mode pour toutes sortes de personnes, sans distinction de sexe ni de rang.

On ne soupçonneroit pas qu'un habillement si simple pût faire discerner le sexe et le rang des individus ; c'est pourtant ce qui arrive : selon l'ouvrage qui en fait l'accessoire, il est plus ou moins cher. Il y en a de tout prix, depuis cinq piastres jusqu'à 150 et 200. Cette différence vient du plus ou moins de finesse de l'étoffe et des bordures dont il est relevé. Le fond du poncho est bleu ; mais les bordures sont rouges ou blanches ; quelquefois le fond est blanc et les bordures bleues, mêlées de rouge. Au reste, l'étoffe est de laine, fabriquée par les Indiens, ou du moins par leurs femmes.

Ces hommes, les plus courageux de toute cette partie du Nouveau Monde, s'occupent bien plus essentiellement. Les rois d'Espagne n'ont pas été plus heureux que les Incas du Pérou, à l'égard de cette peuplade indomptable et inaccessible dans les déserts où elle se réfugie, après avoir porté la désolation parmi les bourgades Européennes. Les successeurs du fier Pizarre se sont vus plus d'une fois obligés de mendier la paix à ces barbares, à peine vêtus et pauvres, mais indépendans, et foulant d'un pied dédaigneux les mines d'or dont leur pays abonde. Pour s'assurer mieux de leur liberté, ils ne souffrent pas même de *Caciques* pour chefs. Tout ce qui ressemble à un maître, les révolte. Conseillés par la nature, ils ne reconnoissent que l'autorité du plus ancien de chaque famille. Selon eux, on ne doit obéir qu'à son père, on ne peut commander qu'à ses enfans. Toute autre subordination leur semble désavouée par le bon sens et contraire à l'ordre des choses.

Leurs propres enfans leur servent d'objet d'échange dans le commerce établi entr'eux et les Espagnols, en temps de paix.

Jadis les *Guases*, chargés spécialement de ces marchés, les faisoient précéder par un présent de quelques flacons de vin. Les Indiens

friands de toute liqueur spiritueuse, perdoient un peu de leur sang-froid; et alors, on tiroit un assez bon parti d'eux. Mais aussi, les rusés négociateurs et leurs compatriotes devenoient quelquefois les victimes de leur propre manège. Echauffés par le vin, les sauvages se rappelloient leurs anciens ressentimens, oublioient la trève, et se permettoient les hostilités les plus graves. Il n'en falloit pas davantage pour allumer une guerre générale; la flèche trempée dans le sang Espagnol, couroit de village en village avec une rapidité qui ne donnoit pas le temps à l'ennemi de se mettre en garde.

On n'a pas d'exemple qu'une résolution secrette ait été divulguée avant le temps. Les femmes le disputent aux hommes pour la discrétion; et les traîtres à la patrie, si communs chez les nations policées, sont encore à trouver parmi eux. La peuplade convoquée élit un général; ou plutôt, tous les yeux tombent d'eux-mêmes et en même temps sur celui d'entr'eux qui s'est le plus distingué dans la dernière expédition. Il est proclamé aussi tôt, et l'armée se met en campagne. Ils n'épargnent dans leurs courses rapides, que les femmes blanches qu'ils emmènent chez eux pour vivre avec elles. On dit que plusieurs de ces captives se résignent sans beaucoup de peine à la loi du plus fort.

La guerre et quelque peu de commerce, voilà à-peu-près toutes leurs occupations. Ils consument leurs loisirs à se visiter, à se divertir, ou à parlementer avec leurs voisins. Quelques-uns, en temps de paix, passent chez les Espagnols, et s'y louent pour un an ou pour six mois. On les emploie à différens travaux. Le temps expiré, ils convertissent leur salaire en quelques petits objets de quincaillerie, qu'ils rapportent chez eux ; ce qui leur donne un certain relief.

Quant à la religion, c'est le moindre de leurs soucis. Le présent seul les occupe. Ils ne sont pas plus jaloux de savoir d'où ils viennent que d'apprendre où ils iront. Les causes finales n'excitent pas plus leur curiosité que leurs origines. Ils existent ; cela leur suffit. Le comment ni le pourquoi ne s'est jamais présenté à leur cerveau. Ils souffrent parmi eux des missionnaires, parce que ceux-ci, pour les allécher, leur font de petits cadeaux. Quelques-uns se laissent baptiser. Mais au premier cri de guerre, ils abandonnent ou détruisent ces petits établissemens commencés non sans peine, et vont rejoindre leurs compatriotes dans le désert d'Atacamo. On effacera difficilement de leur esprit, la prévention contre tout ce qui leur est proposé de la part des Espagnols. La conversion au christia-

nisme leur semble le premier degré de la servitude dont on se propose de leur faire subir le joug. C'est aussi ce qui les a détournés jusqu'à ce jour, de vivre réunis en petites sociétés sédentaires, qu'ils regardent comme autant de pièges tendus pour les dompter.

Tous ces peuples, tant hommes que femmes, portent des ponchos et des manteaux d'étoffes de laine ; mais cet habillement est fort court, et n'a que bien précisément la longueur qu'il faut pour couvrir ce qu'on est convenu de cacher. C'est bien pis chez les Indiens plus reculés des établissemens Espagnols, qui habitent au sud de *Valdiva* ; et chez les *Chonos*, autre nation Indienne de la Terre-Ferme, voisine du Chiloé ; tous ces gens-là ne portent aucune espèce de vêtement. Les Indiens d'Arauco, de Tucapel et les autres qui habitent le long du *Biobio*, sont accoutumés d'aller à cheval. Leurs armes sont des lances fort longues, dont ils se servent avec adresse. Ils font usage aussi d'une sorte de javelot.

Voici quelques termes de l'idiome qui a cours dans les déserts du Chili.

Cholitos. . . *Jeunes filles ou jeunes garçons; que leur père troque pour de la quincaillerie.*

Raspaduras. *Gâteaux de sucre.*
Toqui . . . . *Général d'armée.*
Chicha . . . *Espèce de cidre fait avec des pommes.*
Rescatar. . . *Traité, trafic, échange.*
Ponchos . . . *Manteaux.*

Fin des mœurs et coutumes des Indiens qui habitent les Déserts du Chili.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Femme de Lima.

DESCRIPTION

DU COSTUME

DES HABITANS DE LIMA,

CAPITALE DU PÉROU.

Les vêtemens que les hommes portent à Lima, ne sont pas fort différens de ceux en usage dans toute l'Espagne, et la différence n'est pas non plus fort grande entre les diverses conditions. Toutes les étoffes sont communes. Qui peut les acheter, a le droit de les porter. Il n'est pas étonnant de voir un mulâtre qui exerce un métier, vêtu d'une étoffe riche, pendant qu'une personne de la première distinction, n'en trouve pas de plus belle pour se distinguer. Tous donnent dans le plus grand luxe. C'est ce qui fait que les étoffes apportées par les galions et les vaisseaux de regître sont bientôt débitées, quoique bien au-dessus du prix qu'elles ont en Europe. On se pique même d'avoir les plus belles, et on les porte avec ostentation, sans même en prendre le soin que semble exiger leur cherté. Mais

à cet égard, les femmes l'emportent de beaucoup sur les hommes, à Lima, comme ailleurs.

Elles apportent beaucoup d'attention et de goût dans le choix des dentelles dont elles chargent leurs ajustemens. C'est une émulation générale non-seulement parmi les dames de qualité, mais encore parmi toutes les autres femmes excepté pourtant les négresses, qui sont celles du plus bas étage. Les dentelles sont cousues à la toile si près l'une de l'autre, qu'on ne voit qu'une partie du fond. Au reste, il faut que ces dentelles soient des plus fines

Le costume de Lima diffère de beaucoup de celui des capitales de l'Europe : et il n'y a que l'usage consacré dans le pays, qui puisse le rendre supportable. Au premier abord il choque les Espagnols qui le trouvent peu décent. Cet habillement se réduit à la chaussure, la chemise, une jupe de toile que nous appellons en Europe, jupe blanche ou jupe de dessous ; ensuite une jupe ouverte, et un pourpoint blanc en été, et d'étoffe en hiver. Quelques-unes, en petit nombre, ajoutent à cela une espèce de mante autour du corps, qui d'ordinaire n'est point serré. Ce jupon attaché sur les hanches, ne descend pas jusqu'au milieu des mollets; de là jusqu'à un peu au-dessus de la cheville, pend la dentelle fine, à travers de laquelle on voit le

bout des jarretières, bordé d'or ou d'argent, et quelquefois enrichi de perles. Le jupon est de velours ou d'une riche étoffe : on le garnit encore de dentelles, de franges ou de rubans. Les manches de la chemise ont une aune et demie de long et deux de large. Elles sont garnies d'un bout à l'autre de dentelles unies et attachées diversement ensemble.

Par-dessus la chemise, elles mettent le pourpoint, dont les manches fort amples, forment une figure circulaire. Elles sont de dentelles, avec des bandes de batiste ou de linon très-fin entre deux. La chemise est arrêtée sur les épaules par des rubans qu'elles ont pour cet effet à leur corset. Ensuite, elles retroussent les manches rondes du pourpoint sur les épaules, et font de même de celles de la chemise, qui restent sur celles là ; et les ayant arrêtées-là, ces quatre rangs de manches forment comme quatre aîles qui descendent jusqu'à la ceinture.

Celles qui portent la mante s'en ceignent le corps, sans cesser pour cela de porter le pourpoint ordinaire. En été elles s'affublent d'un voile ou pagne assez semblable à la chemise et au corps du pourpoint ; il est de batiste ou de linon très-fin, garni de dentelles ; les unes en l'air, c'est-à-dire, attachées par un côté seulement, et les autres rangées alternativement avec

les bandes de toile : en hiver, dans leurs maisons, elles s'enveloppent d'un morceau de *bayète* ou de *flanelle*, sans façon ; mais quand elles sortent dans tous leurs atours, cette pièce est garnie, ainsi que le jupon. Quelques-unes le bordent de franges, d'autres de passemens de velours noir, à-peu-près d'un tiers de large ; dessus le jupon elles mettent un tablier pareil aux manches du pourpoint, qui ne passe pas le bord de celui-ci. D'après cela, on peut juger combien doit coûter un habillement, où l'on emploie plus de matière pour les garnitures, que pour le fond ; et il ne paroîtra pas étrange que la chemise d'une nouvelle mariée revienne quelquefois à plus de mille écus.

Une des choses dont les femmes de Lima se piquent le plus, c'est d'avoir le pied petit : la façon des souliers est toute plate. Il n'y a presque pas de semelle, ou plutôt il n'y en a point du tout. Une pièce de maroquin sert d'empeigne et de semelle en même-temps. Ils ont la pointe aussi large et aussi ronde que le talon, de sorte qu'ils ont la figure du chiffre 8 allongé. Cette forme de chaussure n'est pas commode ; mais le pied reste plus régulier. Elles les serrent avec des boucles de diamans ou d'autres pierres, selon les facultés de chacune ; mais plutôt pour l'ornement que par nécessité : car ces souliers sont

sont faits de façon qu'ils n'ont pas besoin de boucles pour rester fermes au pied, étant tout-à-fait plats, et les boucles n'empêchant pas qu'on ne puisse les ôter aisément. Ce n'est pas leur coutume de les orner de perles ; et il est difficile d'en deviner la raison, vu qu'elles en mettent à tous leurs ajustemens, et qu'elles regardent les perles comme chose fort ordinaire.

Elles portent ordinairement des bas de soie et fort déliés, pour que la jambe paroisse d'autant mieux faite. Quelquefois ces bas sont de couleur, avec des coins brodés.

Elles relèvent leurs cheveux généralement noirs, épais et longs, et les attachent à la partie postérieure de la tête, en six tresses, qui en occupent toute la largeur, et dans lesquelles elles passent une aiguille d'or un peu courbe. La partie des tresses qui n'est point attachée à la tête, retombe sur les épaules, figurant un cercle applati. Au devant et au derrière de la tête, elles mettent des aigrettes de diamans. Des cheveux de devant, elles font de petites boucles qui descendent de la partie supérieure des tempes jusqu'au milieu des oreilles ; et sur chaque tempe, elles placent une mouche de ruban noir, ce qui ne leur sied pas mal.

Outre les bagues d'or, les anneaux de diamans, les bracelets de perle, elles portent au-dessous du sein, un affiquet rond et fort grand, attaché à un ruban qui leur ceint le corps; il est enrichi de pierreries.

Tous ces divers atours peuvent monter à la valeur de trente à quarante mille écus.

Leur costume journalier consiste en un voile de taffetas noir, une longue jupe, ou bien une jupe ronde et une cape. Ces deux habillemens sont brodés d'or, d'argent ou de soie, sur un fond de toile qui ne répond guère à ces ornemens.

Elles aiment beaucoup les odeurs, et portent toujours de l'ambre sur elles. Elles en mettent derrière les oreilles, dans leurs robes et les accessoires.

Il y a à Lima une mode si enracinée et si générale, qu'elle est commune à toutes les femmes sans distinction : c'est qu'elles ont sans cesse à la bouche un petit rouleau de tabac de quatre pouces de long sur neuf lignes de diamètre, enveloppé dans du fil de lin fort blanc, qu'elles défont à mesure qu'elles usent le tabac. Ce rouleau de tabac, qui a quelquefois jusqu'à quatre pouces et demi de circonférence, se tient par un bout entre les lèvres; après l'avoir un peu

mâché, on s'en frotte les dents pour les maintenir belles et propres. Qu'une femme bien parée doit avoir bon air, avec ce bout de tabac à la bouche !

Cet article est extrait des voyages de don Antoine de Ulloa.

Fin de la description du costume des habitans de Lima, capitale du Pérou.

MOEURS

ET COUTUMES

DES INDIENS DE QUITO,

PROVINCE DU PÉROU.

LA province de Quito, limitrophe de Santa-fé de Bogota, et qui confine à l'Orient, au fleuve des Amazones, étoit une conquête des Incas du Pérou. L'Empire souffroit les maux de l'anarchie, lorsque François Pizarre parut dans cette contrée. Il chargea l'un de ses lieutenans de s'emparer de ce royaume; et les Espagnols s'y virent établis, dans la capitale rebâtie par eux, l'an 1534. Cette province a deux cents lieues du nord au sud; et sa longueur, d'orient en occident, est de six cents lieues. Mais ce vaste espace n'est plus également peuplé; et les habitans n'en sont pas tous connus de leurs nouveaux maîtres.

Les auteurs espagnols, qui écrivent sur ces Indiens, ont de la peine à concilier l'état brillant où l'on trouva le Pérou, quant aux arts et même

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Femme de Quito.

Homme de Quito.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Femme de Quito.

à la politique, et le caractère d'imbécillité de la nation conquise. La conduite de Pizarre et de ses successeurs, pourroit donner la solution de cette difficulté.

Un peuple, né pacifique et de mœurs simples, qui, depuis plusieurs siècles, regardoit ses rois comme ses dieux, et dont le soleil étoit la principale divinité, voit un jour sortir du sein de la mer, une foule d'individus, armés du tonnerre. Affamés d'or, ivres de sang, ces étrangers audacieux commencent par mettre la main sur la personne du souverain, et le font descendre du trône pour en piller les immenses richesses. La nation est traitée en conséquence : le fer et la flamme brillent de toutes parts; les chaînes et les fouets retentissent en tous les lieux. Le plus dur esclavage est la loi qu'on impose, et le joug pèse sur toutes les têtes indistinctement. Tout cela est l'ouvrage de quelques jours.

Tous ceux qui s'en virent les victimes, durent regarder cette révolution comme un coup du ciel, comme un châtiment auquel il falloit se résigner, sans se permettre le murmure. D'ailleurs, le bon, le sage Huayna-Capac, le 12e. Incas régnant, avoit annoncé l'accomplissement d'une prédiction de Viracocha, et avoit ordonné à sa mort, pour ne point attirer de

plus grands malheurs en méprisant cet oracle, d'obéir aveuglément à l'étranger vainqueur.

Muet d'étonnement et de crainte, on tendit les mains. Une stupeur profonde frappa tous les esprits. L'ame douce de ces peuples, flétrie par cet événement, se comprima en elle-même, et sembla ne plus présider aux fonctions du corps. Ces Indiens devinrent, pour ainsi dire, des machines, à l'épreuve même de la violence dont on usa envers eux. Les rudes services qu'on en exigea, les durs travaux auxquels on les condamna, ils s'acquittèrent de tout, avec l'indifférence d'un mannequin qu'on fait mouvoir. Ils n'eurent plus que des intervalles de sensibilité et des lueurs de raison ; et ce triste état étoit encore ce qui pouvoit leur arriver de plus heureux, sous la verge d'un vainqueur insolent et dédaigneux, avide et cruel.

Cependant plusieurs chefs, parmi les habitans du royaume de Quito, doutant qu'ils fussent nés pour la servitude, n'ayant jusqu'alors accordé que de l'obéissance, prirent les armes, et arrêtèrent un instant le vainqueur dans sa marche triomphale. Mais le succès ne répondit pas à la justice de la cause. L'impulsion étoit donnée..... Ils furent vaincus, et allèrent rejoindre quelques-uns de leurs compatriotes, réfugiés dans les deux *Cordilières des Andes*.

C'est dans ces lieux escarpés qu'il faudroit voyager et séjourner, pour prendre connoissance du véritable caractère de la nation Péruvienne de la province de Quito. Mais les missionnaires n'ont pas encore pénétré jusques-là, et n'en sont guère tentés; ils n'y trouveroient pas des Néophytes *doux* et faciles.

Don Antoine de Ulloa, voyageur espagnol, prétend que les Indiens de Quito « n'ont pas » toujours la prérogative de l'instinct naturel; » et, d'un autre côté, selon lui, il n'y a pas de » gens qui aient plus de compréhension ni de » malice plus réfléchie ».

Ce portrait n'est-il pas un peu chargé et contradictoire ? On leur reproche de ne pas penser à l'avenir. La perspective d'un autre monde, où on les menace de rencontrer ceux qui les tourmentent en celui-ci, ne doit pas avoir beaucoup d'attraits pour eux.

S'ils ne se montrent pas empressés à fêter les jours sanctifiés, ce n'est point en les fustigeant, qu'on leur fera aimer les exercices pieux. Ils s'en acquitteroient plus volontiers, si toutes les solemnités ressembloient à la Fête-Dieu, dans la ville de Quito. Le curé de chaque paroisse choisit un certain nombre d'entr'eux pour accompagner de leurs danses la procession du Saint-Sacrement. Un mois avant le jour

chomé, on les prépare par des répétitions sans nombre, au son du tambourin et de la flûte. On ne rencontre, dans tous les environs, que des Indiens grotesquement habillés, et s'exerçant à pirouetter; car c'est à quoi se réduisent ces danses. Pour y figurer, ils s'affublent d'un pourpoint fait en manière de tonnelet, avec une camisole et un jupon plus ou moins riche : sur leurs bas, ils mettent des bottines et brodequins piqués, garnis d'un bon nombre de grelots fort gros; ils se couvrent la tête et le visage d'un grand masque fait de rubans de diverses couleurs. Croiroit-on que ces coriphées sont là pour figurer les anges? Au reste, s'ils n'en ont pas les graces, ils mettent tant de bonne foi à jouer ce rôle, ils le remplissent avec tant de zèle, que loin d'être choqué du ridicule de cette caricature, on admire combien il est aisé de mener les hommes dans les meilleures voies, en étudiant leurs goûts innocens, et en s'y prêtant. . . . . Les missionnaires du Paraguai avoient suivi cette méthode, et s'en étoient bien trouvés.....

L'Indien de Quito sort de ce monde avec la même indifférence qu'il y reste. Il semble que s'il avoit le choix de la vie ou de la mort, il s'en remettroit au hasard pour décider. Une fois expiré, il ne dansera plus à la Fête-Dieu; il ne

s'enivrera plus avec la *chicha;* mais aussi, il ne servira plus l'étranger, et ne tendra plus le dos au fouet d'un maître.

C'est en buvant qu'ils se consolent du trépas de leurs parens et amis, ainsi que d'autres peines attachées à leur existence précaire. La seule ressource des infortunés est de perdre la raison. La raison n'est bonne à cultiver que par les gens heureux. De quoi peut-elle servir à ceux qui souffrent, et qui n'ont d'autre palliatif à leurs maux, que l'oubli de ces maux. Rien donc de plus gai que le deuil des Indiens. Ils sont sensibles pourtant, et des larmes abondantes coulent facilement de leurs yeux; mais elles tarissent de même. La première mesure de *chicha* vidée en l'honneur du défunt, change l'expression de leur douleur; placés sur le seuil de leurs habitations, ils appellent le passant, et l'invitent à partager leurs chagrins dans la même cruche. Plus on a vidé de brocs, mieux on a honoré le mort. C'étoit un homme de bien que tel ou tel (se disent-ils); car jamais on n'a tant bu qu'à son enterrement.

Au reste, l'ivresse est le seul excès qu'ils se permettent. Le jeu et la bonne-chère ne les tentent pas. Ils mourroient de faim plutôt que de manger la poule élevée sous leurs toits. Ils sont très-attachés à leurs animaux domestiques,

sur-tout à leurs chiens, qui, en effet, sont d'une fidélité à toute épreuve. Nous citerons à ce sujet une remarque curieuse faite par Ulloa.

Les chiens élevés par les Espagnols ou par des Métifs, ont une haine si furieuse contre les Indiens, que si quelqu'un de cette nation entre dans une maison où il ne soit pas particulièrement connu, ils s'élancent dessus à l'instant et le déchirent, à moins qu'il n'y ait quelqu'un pour les contenir. D'un autre côté, les chiens élevés par les Indiens, ont la même haine contre les Espagnols et les Métifs, qu'ils sentent d'aussi loin que les Indiens eux-mêmes sont apperçus par l'odorat de ceux élevés par les Espagnols.

Le mariage chez les Indiens de Quito devroit être un nœud plus difficile à rompre que partout ailleurs, puisqu'ils sont dans l'usage d'en éprouver préalablement la force, par la cohabitation des deux conjoints pendant plusieurs mois. Peu de liens résistent à cette épreuve. Mais la fiancée ne s'en trouve que mieux dans le cas de rencontrer un autre parti; car dans ce pays, on n'accorde de mérite à une femme, qu'en proportion des heureux qu'elle a faits. Il résulte de-là peu de délicatesse dans les liaisons du cœur, et aussi, peu de tracasseries dans l'intérieur des ménages. Le despotisme marital y

est absolument inconnu. On se prend, on se quitte, ou l'on se cède à l'amiable. La femme délaissée va se jetter dans les bras de l'époux trompé, et personne n'a de reproche à faire ou à craindre. La population souffre un peu de ces unions vagues; mais il y aura toujours assez d'esclaves.

Les Indiens ont la peau rougeâtre et d'une couleur assez semblable à celle du cuivre. Quoiqu'à demi-nus, ils sont contens, comme le roi le plus somptueux dans ses habillemens : et non-seulement ils n'envient jamais les habits meilleurs que le hasard offre à leurs yeux ; mais même ils n'ambitionnent pas d'allonger un peu celui qu'ils portent, quelque court qu'il soit. Ce sont les femmes qui filent et qui font les chemisettes et les caleçons, unique vêtement des maris. Dans leurs fabriques de tapis, de rideaux, de couvertures de lit et autres semblables étoffes, toute leur industrie consiste à prendre chaque fil l'un après l'autre, à les compter chaque fois et à y faire passer la trame : de sorte que pour fabriquer une pièce de quelqu'une de ces étoffes, ils emploient jusqu'à deux ans ou même davantage.

Les habitans de Quito s'habillent peu différemment de la manière d'Espagne ; les hommes moins encore que les femmes. Ceux-là portent

sous la cape, une casaque sans plis, qui leur descend jusqu'aux genoux, les manches sans paremens, ouvertes par les côtés ; sur toutes les coutures du corps et des manches, il y a des boutonnières et deux rangs de boutons pour ornement. A cela près, les gens de qualité sont vêtus magnifiquement d'étoffes d'or ou d'argent, de drap fin, et de tout ce qu'il y a de plus beau en étoffes de laine et de soie.

L'habillement des Métifs est tout bleu, et de drap du pays ; et quoique les Espagnols de bas étage tâchent de se distinguer de ces gens-là, soit par la couleur, soit par la qualité du drap, il y a en général peu de différence, à cet égard, entre les uns et les autres.

S'il y a un habillement singulier à force d'être chétif et pauvre, c'est celui des Indiens ; car, premièrement, ils ont depuis la ceinture jusqu'au milieu de la jambe, une manière de chausse ou de caleçon de toile blanche de coton, fabriquée dans le pays, quelquefois aussi de toile d'Europe. La partie inférieure de ce caleçon, qui va le long de la jambe, est ouverte et garnie tout autour d'une dentelle proportionnée à la grossièreté de la toile. La plûpart ne portent point de chemise, et se couvrent le corps d'une chemisette de coton, tissue

pour cet usage. Cette chemisette a la forme d'un sac, au fond duquel il y a trois trous, l'un au milieu, les deux autres à chaque côté ; le premier sert à passer la tête, et les deux autres à passer les bras, qui restent nus ; le corps est couvert par la chemisette jusqu'aux genoux. Par-dessus, ils portent une espèce de manteau de serge, au milieu duquel est un trou pour passer la tête, sur laquelle ils mettent un chapeau fabriqué dans le pays : et voilà leur plus pompeux équipage, qu'ils ne quittent pas même pour dormir, étendus ou accrouptonnés sur une ou plusieurs peaux de mouton. Jamais ils ne changent de mode ; jamais ils n'ajoutent rien à leur habillement ordinaire ; jamais ils ne se couvrent les jambes et ne portent de souliers ; et cependant ils vont également dans les lieux froids et dans les lieux chauds.

Les Indiens un peu plus à leur aise, tels que les barbiers et ceux qui saignent, se distinguent un peu des autres, en ce que leurs caleçons sont de toile plus fine ; ils portent des chemises, mais sans manches. Autour du col de la chemisette est attachée une dentelle d'environ quatre doigts de large, laquelle forme une espèce de fraise, en se rabattant sur la chemisette noire, tant devant l'estomac que sur les épaules : ils portent des souliers à boucles

d'or ou d'argent, mais ils ne mettent point de bas sur leurs jambes. Ils ont la cape à l'Espagnole, que plusieurs font faire de fin drap et galonner d'or ou d'argent sur tous les bords.

L'habillement des dames consiste en une jupe, telle qu'on en porte à Quayaquil. Sur le corps elles mettent une chemise qui ne descend que jusqu'à la ceinture, quelquefois un pourpoint orné de dentelles et sans agrafe, avec une manteline de bayète qui leur ferme tout le haut du corps, et qui consiste en une aune et demie de cette étoffe, dans laquelle elles s'enveloppent sans autre façon, et telle qu'elle est coupée de la pièce. Elles emploient beaucoup de dentelles dans leur ajustement, et garnissent le tout d'étoffes riches et précieuses. Elles portent leurs cheveux entrelacés, dont elles forment une espèce de bourrelet, croisant les tresses l'une sur l'autre près du chignon; ensuite elles se ceignent deux fois la tête d'un ruban, qu'elles nouent près de la tempe, du côté où les deux bouts se rencontrent. Ce ruban est souvent garni de diamans et de fleurs, qui produisent un fort joli effet. Quelquefois, pour aller à l'église, elles prennent la mante et une jupe ronde; mais le plus souvent elles y vont en manteline.

Les femmes métives ne sont distinguées des

autres d'une caste plus riche et plus relevée, que par la qualité des étoffes.

Les naturelles du pays ou Indiennes ont deux sortes d'habillemens, qui ne demandent pas plus d'apprêt que ceux des hommes. Les jeunes sont vêtues d'une espèce de jupe fort courte et d'une manteline, le tout de bayète du pays. D'autres ont, pour toute parure, un sac de la même forme et de la même étoffe que les chemisettes des Indiens ; elles les arrêtent sur l'épaule avec une grosse épingle. Par-dessus le sac qui descend jusqu'aux jambes, elles se passent une ceinture autour du corps ; et au lieu de manteline, elles portent sur le cou un lambeau de la même étoffe et noir.

Les Caciquesses, c'est-à-dire, les femmes de Caciques, ou principaux Indiens revêtus de quelqu'autorité, tels que les Alcades, Mayors, Gouverneurs, mettent plus d'apprêt dans leur costume. Leur jupon de bayète est garni de rubans tout autour. Par-dessus, elles portent une robe noire qui leur descend depuis le chignon jusqu'en bas. Elle est ouverte par un côté, plissée du haut en bas, et ceinte avec un cordon au-dessus des hanches, de manière cependant qu'elle ne croise pas. Elles se couvrent la tête d'un linge blanc, plié en divers doubles, dont le bout pend par derrière. Elles s'en servent

pour ornement et aussi contre le soleil ; mais ce qui les distingue le plus, c'est qu'elles portent des souliers. Cet habillement, ainsi que celui des autres Indiens et Indiennes, est le même qu'ils avoient coutume de porter du temps de leurs Incas. Celui-là étoit particulier aux gens de distinction, et celui-ci étoit propre aux personnes du commun. Les Caciques ne sont pas habillés aujourd'hui autrement que les Métifs ; ils portent la cape, le chapeau et des souliers. C'est-là leurs seules marques distinctives. Le costume est tout ce qui leur reste de leur gloire passée.

Les Indiens ont la tête bien fournie de cheveux ; ils ne les coupent jamais ; ils aiment à les laisser flottans, sans jamais les assujettir, pas même pendant leur sommeil.

Les femmes enveloppent leurs cheveux dans un ruban, rejettant sur le front ceux qu'elles ont depuis le milieu de la tête en avant, et les coupant à la hauteur des sourcils depuis une oreille jusqu'à l'autre. Ils tiennent beaucoup à leurs cheveux ; et la plus grande peine afflictive qu'un maître puisse infliger à ses esclaves, est de les faire raser.

Pour se distinguer des Indiens, les Métifs se coupent tout-à-fait les cheveux : les femmes de la même race n'imitent pas cet exemple. Les Indiens n'ont point de barbe.

En

En général, les Indiens qui ne sont pas nés dans quelques villes ou grandes bourgades, ne parlent point d'autre langue que la leur propre, laquelle fut établie et répandue par les Incas dans toute l'étendue de leur vaste domination ; c'est delà que cette langue a pris le nom de *lengua del Inga*. Voici quelques mots de cet idiome, pour en donner une idée :

Extrait du vocabulaire Péruvien.

Quichua. . . . *Nom de cet idiome.*
Quipos. . . . *Nœuds de cordelettes qui tenoient lieu d'écriture.*
Inti. . . . . *Soleil.*
Incas. . . . . *Fils du Soleil.*
Pacha. . . . *Le Monde.*
Hanan-Pacha. . *Le Ciel.*
Cama. . . . *Ame.*
Runa. . . . *Homme.*
Mama. . . . *Mère.*
Chinas. . . . *Servante.*
Capisayo. . . *Manteau de serge.*
Faldellin. . . *Jupe.*
Jabon. . . . *Pourpoint.*
Basquigne. . . *Jupe ronde.*
Balaca. . . . *Ruban de tête.*
Anaco. . . . *Habit en forme de sac.*
Tupu. . . . *Grand poinçon d'argent, agrafe.*

Topo. . . . *Grosse épingle.*
Acso. . . . . *Robe noire.*
Colla. . . . . *Linge blanc, voile, coiffure.*
Fandangos. . *Danse lascive.*
Maté. . . . . *Boisson ou infusion de l'herbe du Paraguai.*
Calabacito. . *Espèce de théïère.*
Yanga. . . . *Sans mauvaise intention.*
Raspadoras . *Petits pains.*
Posa. . . . . *Cent.*
Amannarse . *Faire son apprentissage.*
Chacaras. . *Terrein défriché.*
Hacienda. . *Métairie.*

Fin des mœurs et coutumes des Indiens de Quito.

PUBLIC LIBRARY

Desraus del

Homme Caraïbe de Surinam.

3.

De Fate del.

PUBLIC LIBRARY

Femme Caraibe de Surinam.

MOEURS

ET COUTUMES

DES CARAIBES

DE SURINAM.

LA colonie hollandoise de Surinam, qui occupe les bords de la rivière de ce nom, fait partie de la Guiane, étendue de pays comprise entre les embouchures du fleuve des Amazones et de celui de l'Orinoque, sur les côtes de l'Amérique méridionale. L'heureux Vespuce, au nom de l'Espagne, y aborda le premier l'an 1499, et passa outre. Un siècle après les Anglois y tentèrent un établissement ; puis les François. Depuis 1676, ce continent, défriché d'abord par quelques habitans courageux de la Zélande, prospère et fleurit, graces aux peines et aux soins des États généraux de la Hollande, habile à fonder des colonies et à les conserver. Il en coûta cher aux fondateurs. Les premiers possesseurs du pays ne se laissèrent point dépouiller, sans défendre opiniâtrément leur droit

de propriété. Il fallut toute la patience, toute la prudence batave pour concilier tant d'intérêts opposés. Encore aujourd'hui ce n'est qu'avec les plus grands ménagemens qu'on peut se maintenir au milieu des naturels du pays, plus jaloux encore de leur indépendance que de tout le reste. Loin de souffrir des maîtres étrangers, ils n'en reconnoissent même point entr'eux, et ne composent que des communautés libres, où ils ne s'engagent qu'autant qu'ils le veulent bien. Ils vivent séparés en bourgades composées chacune d'un certain nombre de familles réunies sous l'œil d'un chef. Ce *Grandman* (c'est ainsi qu'ils l'appellent) est plutôt un capitaine sous les ordres duquel ils marchent à l'ennemi. L'expédition finie, il conserve son grade, mais il n'a plus d'occasion de l'exercer. Chaque père de famille préside à l'intérieur de sa maison, et ses enfans ne savent obéir qu'à lui. Cette forme de gouvernement, la plus naturelle de toutes, seroit aussi la plus douce, si les Caraïbes y tenoient par raison autant que par instinct. Mais l'ignorance barbare dans laquelle ils végètent, les empêche de tirer parti d'une situation si convenable à l'homme. Plus avancés que nous, les Caraïbes, s'ils n'ont pas su trouver le bonheur, ont gardé du moins leur liberté. Toujours errans dans les bois ou sur le rivage de la mer, leurs demeures sont ambulantes comme eux. La

construction de leurs maisons, qu'ils nomment *carbets*, ne demande pas beaucoup de matériaux, de temps, ni de main-d'œuvre. Qu'on se représente quelques chevrons posés sur des fourches enfoncées en terre, et revêtus de feuillages ou de roseaux serrés les uns contre les autres. Autour de leurs habitations, ils plantent quelque peu de manioc, de la cassave et du maïs, pour leur entretien journalier. Ils se nourrissent principalement de chasse et de pêche; ils sont si adroits, qu'à ce dernier exercice, ils se servent aussi souvent et plus fructueusement de la flèche que de la ligne. Leurs provisions faites, ils viennent se coucher mollement au fond de leurs hamacs tendus près du feu, pour peu qu'il fasse froid, et laissent à leurs femmes le soin du reste. Chargées de la cuisine, ce n'est pas là leur besogne la plus difficile. Elle consiste à boucaner ou à rôtir la chair du gibier et du poisson. Souvent aussi ils mangent leurs viandes tout simplement bouillies à l'eau, sans autre assaisonnement qu'un peu de sel et beaucoup de poivre ou de piment. Ils abandonnent sagement aux Européens l'usage des épiceries, dont le pays abonde. Ils boivent plus qu'ils ne mangent. Un de leurs grands plaisirs est de s'enivrer à plusieurs reprises, avec une liqueur factice composée du jus fermenté de leurs patates et autres fruits aigris à des-

sein. Cette boisson, fort agréable d'ailleurs, est assez forte pour porter des fumées au cerveau de ceux qui en prennent outre mesure. Elle s'apprête dans des pots de terre grasse, mélangée de cendre, que les femmes pétrissent et font cuire au four. Elles savent même donner à leur vaisselle un vernis très beau. Ces ustensiles de cuisine sont plus solides que nos batteries de cuivre. On trouve aussi chez eux des urnes d'une prodigieuse capacité ; l'eau de pluie dont on use habituellement, s'y purifie et s'y conserve à un degré de fraîcheur qui avoisine celui de la glace. Les femmes Caraïbes sont sur tout adroites à faire de petits ouvrages en roseaux, plus ou moins grossiers ; entr'autres choses, des *pagales*, espèce de manne ou coffre propre à serrer leurs hardes et leurs *branles* ou *hamacs*. On peut les fermer au cadenas : leurs corbeilles, de diverses formes et de toute grandeur, sont bien plus délicatement travaillées que ce qui sort des mains de nos plus habiles vanniers.

Les Caraïbes ont une religion conforme à leurs mœurs. Les objets de leur culte ne sont point métaphysiques. Le soleil, la lune, les étoiles, les animaux utiles ou nuisibles, tout ce qui frappe les sens, tout ce qui parle aux yeux du corps, obtient d'eux un hommage toujours motivé par la crainte ou l'espoir. Le christia-

nisme est loin encore d'être à leur portée. Jamais on n'a pu leur faire adopter une croyance qui contrarieroit leurs habitudes chéries, sans les en dédommager. L'évangile, pour être prêché avec fruit, ne doit pas être accompagné de violence, ni précédé de raisonnemens abstraits. On convertira l'univers entier avec de bons traitemens, et la simplicité des apôtres.

La déclaration d'amour d'un Caraïbe n'est pas raffinée, mais elle en vaut bien d'autres. La fille, aux pieds de laquelle il dépose le gibier et le poisson qu'il a pris dans la journée, devient presqu'aussi-tôt sa femme, si elle accepte sa chasse et sa pêche. Dès ce soir là même elle apprête le souper de son prétendant, le lui apporte même dans son carbet, et se retire. Le lendemain elle y revient pour fixer le jour des noces. Le matin de cette belle journée, le prétendu se présente devant sa future chez elle, et lui dit : c'est vous que je choisis pour ma femme ; et il l'emmène en même-temps. On épouse assez ordinairement sa cousine ou sa nièce. Mais ce double lien n'en donne pas plus de droits aux femmes. Une obéissance passive est leur lot. Les malheureuses ne sont que les esclaves de leurs maris. Ceux mêmes qui conservent encore de l'amour pour leurs moitiés après quelque temps de cohabitation, ne les dispensent pas pour cela

des devoirs respectueux envers leur personne. Les Caraïbes de Surinam craindroient de donner atteinte à leur liberté, la première de leurs idoles, s'ils traitoient d'égal à égal avec les femmes qu'ils croient inférieures aux hommes. Ils se méfient de l'ascendant du sexe le plus foible sur le cœur du sexe le plus fort, et sont intimement persuadés qu'un peuple est à demi-esclave, quand il est galant. La seule marque de considération qu'ils accordent à leurs compagnes, c'est de leur apporter, au retour de leurs expéditions, la chevelure de leurs ennemis vaincus, afin qu'elles s'en fassent une parure, qui devient pour eux leur trophée de gloire.

Le plus doux traitement auquel doivent s'attendre ces infortunées, est d'être répudiées au premier caprice de leurs maris; et c'est souvent une grace qu'ils leur accordent. Car ils ont le droit même de les tuer, sans qu'on ait celui de réclamer contre la cruauté de leurs procédés.

Une coutume bien bizarre et particulière aux Caraïbes, est celle-ci : quand une femme accouche, le moment d'après celui de la délivrance, elle se transporte à la rivière avec son enfant, et ils s'y lavent tous deux. Le père de l'enfant, sans perdre de temps, se couche aussi-tôt dans son hamac, et s'y repose pendant un mois ou six semaines, des fatigues qu'il est censé avoir

eues à la naissance de son fils. Il reçoit les visites que par-tout ailleurs on fait à l'accouchée ; on le complimente sur le nouvel être qu'il a mis de plus dans la nature : on lui dit qu'on prend beaucoup de part aux peines qu'il a dû souffrir à créer un homme. Pendant ce cérémonial qu'on aura peine à croire, la nouvelle accouchée fait le ménage comme de coutume ; et c'est ainsi qu'on abuse de la grande facilité que les femmes ont à faire leurs couches. L'enfant, alaité pendant huit ou dix mois, ne connoît ni langes, ni berceau ; au sortir des entrailles maternelles, posé nu à terre, il s'y roule et s'y traîne comme il peut. En voyage, il se cramponne de son mieux sur le dos de sa mère, sans être retenu par aucun lien. Avec le lait, on lui fait essayer de tout ce qu'on mange devant lui. Cette première éducation procure à ceux qui en sont l'objet, le tempérament le plus vigoureux, et le développement de leurs membres dans toute leur perfection. On ne voit pas de jeunes Caraïbes valétudinaires ou contrefaits. Dans un âge plus avancé, on inculque aux enfans une sorte d'idolâtrie pour leur père. Un despote d'Asie, dans son palais, n'est pas obéi plus ponctuellement et avec plus de révérence qu'un chef de maison Caraïbe. Et ces devoirs, tous de rigueur, sont observés avec autant de zèle que d'exactitude. La mère et les enfans ne mangent que quand la

table du père est servie. Celui-ci prend ses repas tout seul, accroupi à terre, dans le plus grand silence, et à l'heure de son appétit sur lequel tout le reste du ménage règle ses besoins.

Ce genre de vie mène jusqu'à la caducité, sans laisser le loisir d'être malade. Beaucoup de ces sauvages ont été surpris par la mort, avant de connoître les infirmités. Un vieillard décrépit monte dans son hamac pour n'en plus sortir, et attend sa fin, comme on voit venir le soir d'une longue journée, qu'on trouve encore trop courte. S'il y a eu quelques nuages, ils n'ont été que passagers. Les Caraïbes, étrangers à la médecine, prennent intérieurement quelques huiles, et possèdent un baume très-efficace pour les plaies, seul cas où la douleur ait prise sur eux. Entouré de sa famille attentive à ses moindres volontés, obéi et respecté jusqu'à son dernier moment, comme le génie protecteur de la maison, un Caraïbe, en expirant, est certain qu'il sera encore un objet de soins et de vénération après sa mort, comme il l'a été pendant sa vie. Et en effet, ses proches et ses voisins de la communauté, dont il étoit membre bénévole, suppléent par leurs larmes et leurs cris au peu d'appareil de ses obsèques. On lave le cadavre, on l'impreigne d'une certaine huile ; puis rapprochant les coudes des genoux, la tête sur les

deux mains, on l'ensevelit d'un sac de toile neuve, et on l'enterre dans le carbet où il a vécu, et qu'on lui cède tout-à-fait.

Ce n'est pas ici le lieu de parler du régime civil et politique de la colonie Hollandoise de Surinam. Nous ferons seulement remarquer que les planteurs établis sur cette côte, n'ayant pu soumettre à leur joug avide les naturels du pays, encore moins les assujettir aux travaux de leurs sucreries, sont obligés de faire venir à grands frais des esclaves de la Guinée : croiroit-on que d'autres encore que des planteurs ont pris à tâche de *calmer les scrupules* que des *philosophes modernes d'une morale resserrée* ont inspirés au sujet de l'odieuse *traite des Nègres*?

Presque tous les Caraïbes vont nus, sans autre chose pour se dérober aux yeux, qu'un petit morceau de toile passé entre les jambes. En temps de guerre, ils se font faire par leurs femmes plusieurs raies noires sur le corps, avec le suc ou le jus de *genippas*, lesquelles ne peuvent être emportées par quelque chose que ce soit; mais elles s'effacent d'elles-mêmes vers le huitième ou neuvième jour. Ils sont d'une couleur de canelle, tirant sur le rouge. Ils ont les cheveux noirs comme du jais, longs, épais, et qui ne se blanchissent que dans un âge fort avancé. Ils

ont les yeux noirs, bien fendus et très-perçans. Leurs dents sont parfaitement blanches et rangées ; ils les conservent jusqu'au temps de la décrépitude. La nature ne leur a donné que peu ou point de barbe ; et ils craignent tant d'en avoir, qu'à peine leur croît-il un poil, soit au visage ou ailleurs, qu'ils prennent un grand soin de l'arracher, par principe de propreté. Leurs femmes les frottent tous les jours avec du *rocou* détrempé avec de l'huile de *palma-christi ;* ce qui les fait ressembler à des écrevisses cuites. Ce baume, disent-ils, conserve la peau, l'empêche de se crevasser, et l'endurcit au point d'être insensible aux piqûres des *cousins*.

Les femmes Indiennes de Surinam sont à-peu-près de la taille des hommes. Les traits de leur visage sont bien proportionnés. Il ne leur manque que la couleur des Européennes pour leur disputer la pomme de Pâris. Elles sont moins délicates qu'elles ne le paroissent. Elles se peignent le corps, à l'exemple des hommes, et sont extrêmement propres. Elles cachent ce qu'il est de leur intérêt de ne pas laisser voir avec une *camisa*, morceau de toile de coton ouvragé, et brodé avec de petits grains de *rassade*, ou petites perles de verre, de diverses couleurs. Ce voile, garni par le bas d'une frange de rassade aussi, a environ trois pouces de hauteur, afin

de lui donner une certaine pesanteur qui empêche le vent de le soulever.

Chaque canton de cette peuplade Caraïbe se distingue par une manière particulière de se parer, ou plutôt de se défigurer ; car il n'y en a pas une qui ne leur donne un air de mascarade. Il y en a qui se font des bonnets et d'autres ajustemens avec les plus belles plumes des oiseaux du continent : les femmes sur-tout ont de gros colliers de rassade de différentes couleurs, et portent aux poignets et au-dessus des coudes, des bracelets de la même matière, à six ou sept rangs. Pour chaussures, elles ont à mi-jambes des brodequins de coton qui leur descendent jusqu'à la cheville du pied. C'est plutôt une torture qu'un ornement pour elles, et leurs enfans, qui en portent aussi. Car elles les serrent d'une force extraordinaire, afin d'avoir, disent-elles, la jambe bien faite. Les hommes portent une grande ceinture autour des reins, dans laquelle ils font tenir un grand couteau sans gaine. Leurs armes consistent en arcs, flèches et massues ou boutons. Le fusil ne leur est pas étranger. Quelquefois ils se servent de sarbacanes longues de neuf à dix pieds. Ils font usage trop souvent de flèches empoisonnées. Quand ils partent pour un combat, ils se parent de plumes rouges de perroquets, dont ils se font des cou-

ronnes et des ceintures. Pour leurs danses guerrières, ils n'ont point d'autres instrumens que des flûtes et des grelots, ou noyaux creusés d'un fruit du pays.

Ils ont une sorte d'arithmétique, dont les calculs sont marqués par des nœuds faits à une longue ficelle.

Fin des mœurs et coutumes des Caraïbes de Surinam.

PUBLIC LIBRARY

Chasseur Mexiquain.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES MEXICAINS.

Quelques centaines d'hommes armés de fusils, et soutenus du feu de cinq ou six pièces de canon, ont suffi pour conquérir le Mexique à l'Espagne. Cortez, pour ainsi dire, d'un coup de main, se rendit maître de la capitale de ce vaste Empire, et de la personne du souverain, défendues par des milliers de combattans : mais pendant plus de deux siècles et demi écoulés depuis cette brillante expédition, les vainqueurs superbes n'ont pu encore réduire quelques peuplades de Mexicains, réfugiées dans les montagnes de cette grande province de l'Amérique septentrionale. C'est-là que la liberté s'est cantonnée, et se défend encore aujourd'hui avec courage et même avec succès. On n'eût point daigné prendre garde à elle, et on la laisseroit paisible propriétaire des roches arides, au milieu desquelles elle s'est réfugiée, si l'on ne soupçonnoit pas des mines d'or et d'argent, cachées dans les entrailles de cette contrée sauvage.

C'est jusques là qu'il faut pénétrer à présent, pour prendre une idée du caractère de la nation Mexicaine, presqu'anéantie sous ses nouveaux maîtres. Ces Indiens, familiarisés avec les armes à feu, ne prennent plus les Européens pour des dieux-tonnans. Presqu'aussi prompts que le coup de nos instrumens homicides, ils savent en éviter l'atteinte meurtrière, et préviennent une seconde décharge, en ripostant avec leurs javelots, lancés d'une main toujours sûre; c'est ainsi que souvent leur fuite est un triomphe pour eux. Sauve-garde de leur indépendance, l'arc pourvoit aussi à leurs besoins; ils ne vivent que de chasse, et cet exercice journalier les tient sans cesse en haleine contre leurs ennemis.

Cependant, malgré leur bravoure et leur adresse, ils perdent toujours de leur terrein; la vie trop agitée qu'ils mènent, ne favorise pas assez la population; en sorte que leur nombre diminue tous les jours; tous les jours au contraire, leurs assaillans se renouvellent: de façon que, dans peu, les naturels du Mexique disparoîtront tout-à-fait de dessus la surface de leur pays natal.

La religion chrétienne, de son côté, contribue aussi à faire tomber en désuétude, plusieurs de leurs coutumes locales. On leur a envoyé

voyé des missionnaires pour les détacher des anciens usages, et pour les dresser aux nouveaux. L'opinion a plus de force encore que le fer et la flamme sur les hommes, sur-tout sur les hommes demi-sauvages. Les Mexicains des villes sont devenus presqu'Européens. Le luxe a achevé de les réduire. Les souverains de l'ancienne Mexico avoient senti toute l'importance de cette vérité politique, qu'on mène où l'on veut, une multitude grossière, quand on a le soin de lui faire cligner les yeux à l'aspect d'un faste éblouissant. Nos anciens romanciers épuisoient leur génie à décrire la magnificence des châteaux bâtis par les Fées. Les historiens Espagnols ne tarissent pas, quand ils nous donnent la description des palais de Montezuma. Toutes les parties de l'empire Mexicain y contribuoient de ce qu'elles avoient de plus précieux. Les Empereurs y avoient fait rassembler les animaux les plus redoutables à l'homme; et la chair de l'homme servoit de pâture aux tigres rugissans dans leur repaire, aux reptiles venimeux sifflans dans leurs viviers, et aux oiseaux de proie renfermés dans des cages richement décorées. Ces objets placés dans des salles construites magnifiquement, laissoient dans l'esprit des spectateurs, une empreinte de terreur avantageuse au despotisme. Un autre appartement étoit destiné à loger les individus de l'espèce humaine, con-

trefaits et disgraciés de la nature. De ce nombre se trouvoient quelques Mexicains nés de couleur blanche : difformité choquante chez une nation d'une teinte basanée.

Les Espagnols, en détruisant ce que ce spectacle et ceux du culte avoient de révoltant, leur ont substitué tout le faste asiatique, afin que le peuple ait toujours de quoi se distraire de la dépendance où il vit. La nouvelle Mexico est devenue l'une des villes les plus brillantes du monde, et a donné lieu à ce dicton : il faut aller à Mexico pour voir les rues, les chevaux, les femmes et les habits. En effet, l'entretien du costume est d'une dépense considérable ; et on peut apprécier les excès où il est porté aujourd'hui, d'après le degré où il étoit monté il y a déjà bon nombre d'années.

« Les hommes et les femmes, dit un voyageur, font des dépenses extraordinaires pour leurs habillemens, qui sont la plûpart d'étoffes de soie, ne se servant guère de draps, camelots et de semblables étoffes.

Les pierres précieuses et les perles y sont tellement en usage, et leur vanité est si grande en cela, que c'est une chose commune de voir des cordons et des roses de diamans aux chapeaux des gentilshommes, et des cordons de perles à ceux des artisans et gens de métier.

Il n'y a pas même jusqu'aux filles négresses, et esclaves basanées, qui ne portent des tours de cou et des bracelets de perles, avec des boucles d'oreilles, où il y a toujours quelque pierre précieuse de valeur.

L'ajustement de ces femmes, nègres et mulâtres, est si lascif, et leurs façons de faire si charmantes, qu'il y a plusieurs Espagnols, même d'entre les gens de qualité, qui méprisent leurs femmes à cause d'elles.

Elles portent d'ordinaire une jupe d'étoffe de soie ou de toile chamarrée de passemens d'or ou d'argent, avec un grand ruban de soie, de couleur vive, frangé d'or, dont les bouts descendent jusqu'au bas de leur jupe, devant et derrière.

Leurs chemisettes sont faites comme des corps de jupe avec des basques, sans manches, et lacées avec des lacets d'or et d'argent.

Celles qui sont en réputation portent aussi des ceintures d'or, enrichies de perles et de pierres précieuses.

Leurs manches sont de toile de Hollande ou de la Chine, fort larges, et ouvertes au bout, enrichies de broderies, les unes de soie de cou-

leur, et les autres de soie, d'or et d'argent, et pendantes presque jusqu'à terre.

Elles couvrent leurs cheveux avec une coëffe ouvragée, et en mettent une autre par-dessus en forme de réseau, qu'elles attachent avec un beau ruban de soie et d'or, qui croise sur le front; sur lequel ruban il y a toujours quelques lettres en broderie, qui expriment quelques vers ou une pensée d'amour.

Leur sein est couvert d'une toile fine, qui prend au-dessus de leur tour de cou en forme de mentonnière ; et quand elles sortent de la maison, elles portent une mante de toile de linon, autour de laquelle il y a un passement fort large, que quelques-unes font passer sur leur tête ; ensorte que leur largeur ne passe pas le milieu du corps, afin qu'on puisse voir leur ceinture et leurs rubans ; mais les deux bouts de devant touchent presqu'à terre.

Il y en a plusieurs qui ne portent leurs mantes que sur une épaule; et la passant sous le bras droit, rejettent l'autre bout sur l'épaule gauche, afin de pouvoir remuer le bras droit, et montrer leurs belles manches en marchant dans les rues ; mais il y en a d'autres qui, au lieu de ces mantes, se servent d'une riche jupe de soie et d'or, qu'elles jettent une partie sur l'épaule gauche, et portent l'autre avec la main droite,

ayant plutôt la mine de garçons débauchés que d'honnêtes filles.

Leurs souliers sont hauts, et ont plusieurs semelles garnies par dehors, d'un bord d'argent attaché avec de petits clous d'argent à tête large. »

Tous ces détails, sans doute, ont souffert quelques variantes avec le temps. Mais toujours est-il vrai de dire que ce sont les Mexicains qui payent encore aujourd'hui les frais de l'ajustement recherché et dispendieux des Espagnols établis en Amérique.

Les Indiens fabriquent des manteaux très-chauds avec du poil de lapin ou les feuilles d'un arbre, espèce de palmier. Ils fabriquent encore quelques ouvrages de plumes d'oiseaux, que la nature s'est plû à nuancer de ses plus riches couleurs. Mais ces petits ouvrages modernes sont bien inférieurs à ceux qu'ils offroient jadis à leurs anciens maîtres.

Dans ce temps, les funérailles de leurs souverains étoient plutôt une apothéose. Du corps réduit en cendres au milieu d'un grand appareil, les prêtres en composoient une pâte avec le sang des nombreuses victimes de l'un et de l'autre sexe, immolées autour du bûcher; et de cette pâte, une idole recevoit les honneurs divins de

toute la nation en deuil, et oisive pendant l'espace de cinq jours. On remarquera aussi que l'étiquette impérieuse faisoit une loi à tous les sujets du monarque défunt, de s'abstenir de feu dans leur maison, tant que le bûcher impérial jettoit de la flamme ou exhaloit de la fumée.

A l'exemple des Péruviens, les Mexicains consacroient dans leur temple, plusieurs prêtresses pour veiller à la conservation et à l'entretien du feu sanctifié par la présence de leurs divinités grossières et souillées chaque jour d'une ample libation de sang humain.

Le premier acte de souveraineté de Fernand Cortez, fut d'abolir ces pratiques atroces.

Le peu de Mexicains qui survécurent à la chûte de leurs idoles et de leurs empereurs, semblent ne s'être propagés jusqu'aujourd'hui, que pour attester l'existence de leur antique patrie. Quelques milliers d'individus suivent encore, comme à l'insçu de leurs nouveaux maîtres et du clergé catholique, quelques-unes de leurs coutumes et traditions nationales qui n'entraînent pas assez d'inconvéniens pour mériter une prohibition de rigueur. C'est sur-tout parmi les Indiens réfugiés de temps immémorial, au sein des montagnes, comme nous l'a-

vons dit au commencement de cet article, qu'on peut encore étudier les mœurs primitives de cette nation intéressante, dont on auroit pu tirer un grand parti.

Les Mexicains datoient leur origine du plus loin qu'ils pouvoient, et se disoient la *Nation-Mère* de tous les peuples de l'Amérique, et même du globe entier. Le conquérant Espagnol voulut mettre à profit cette vanité locale, pour gagner ceux des Mexicains qui s'obstinoient à rester fidèles au joug impérial. On s'efforça de leur persuader que les rois d'Espagne descendoient de leur premier souverain, *Guezal-Koal;* et que par conséquent ils avoient été maîtres du Mexique, plusieurs siècles avant la découverte de l'Amérique, et antérieurement à la grande révolution physique qui détacha cette partie du monde du continent. Les Espagnols rencontrèrent des incrédules. Ils avoient à combattre deux obstacles à l'épreuve du temps; l'orgueil national et l'attachement aveugle d'une nation à demi-policée, envers ses chefs héréditaires.

L'ancien code Mexicain ne faisoit pas mention du régicide. Dans ces contrées, la personne de l'empereur étoit regardée comme tel-

lement sacrée, qu'on ne s'avisa point de mettre au nombre des crimes possibles, un attentat contre les jours du prince. Et en effet, de mémoire d'homme, jamais Indien n'avoit osé porter la main sur son empereur. Ce peuple ne voit dans un prince bienfaisant ou cruel, qu'un dieu sévère ou indulgent, aux pieds duquel il est dans l'ordre de baisser la tête en tous les cas.

Leur justice criminelle contrastoit avec leur code religieux ; elle avoit le sang humain autant en horreur que celui-ci en paroissoit avide. Le vol n'étoit point puni de mort. Seulement le coupable étoit condamné à rester l'esclave de la famille volée, jusqu'à ce que ses services eussent réparé le dommage par un équivalent.

Chez nous le mot *oui*, sorti de la bouche de deux conjoints, les lie pour toujours l'un à l'autre; et trop souvent, hélas! ce monosyllabe n'a point son écho dans le cœur des contractans. Les Mexicains des montagnes exigent un aveu moins équivoque ; l'homme et la femme, en présence des deux familles attentives, sont obligés de se fixer réciproquement dans les yeux, et d'y lire le consentement du cœur. C'est-là qu'ils font le vœu de s'aimer. Si, dans ce moment décisif, l'un des deux conjoints n'a pu soutenir

avec fermeté, le regard fixé sur lui ; et si néanmoins ils ont passé outre, entraînés par d'autres considérations, ils peuvent demander, et ils ont droit d'obtenir dans la suite le divorce.

L'adultère, chez eux, n'est point une chose plaisante ; le coupable, en cas qu'il fût de la classe des nobles, étoit couronné de bouquets de plumes ; et sous ce costume, mené au gibet. On brûloit son corps, après l'exécution de la sentence.

Le langage des Indiens est élégant et abondant en termes propres.

On conjecture, avec quelque vraisemblance, que l'usage d'exprimer ses pensées par des hiéroglyphes, passa des Egyptiens, chez les Chinois ; et des Chinois, chez les Américains ; car, du temps que les Mexicains (ainsi que les Péruviens) n'avoient point de caractères alphabétiques, ils se servoient de différens chiffres, et de figures ou de marques particulières pour exprimer certaines choses.

La première fois que les Espagnols abordèrent au Mexique, Montezuma qui en étoit l'empereur, envoya, dit-on, au-devant d'eux, un certain nombre d'écrivains très experts qui, avec le secours de figures tracées par eux sur de gran-

des toiles de coton, marquoient exactement tout ce qu'ils avoient vu. Ces sortes de caractères répondoient aux anciens hiéroglyphes ; chaque figure signifioit un ou plusieurs mots.

Après l'invasion des Espagnols, les Mexicains ayant embrassé le catholicisme, ils en exprimoient par des figures, les principales oraisons. Pour rendre, par exemple, ces paroles : *je me confesse*, ils peignoient un Indien à genoux devant un moine. Pour se représenter un Dieu tout-puissant, ils dessinoient trois têtes couronnées. Le visage rayonnant d'une femme qui tient un enfant dans ses bras, figuroit la Vierge-Mère des chrétiens. Une tête couronnée, soutenue par deux clefs en sautoir, c'étoit St. Pierre.

Outre cela, ainsi que les Péruviens, les Mexicains avoient encore une autre ressource qui suppléoit à l'écriture ; ils se servoient anciennement de leurs *quipos*.

Dans le peu de mots connus de la langue Mexicaine, on apperçoit divers rapports de cet idiome avec d'autres.

Ne	*Moi.*
Te	*Toi.*
Yeu	*Lui.*
Tahtli	*Père.*

Nantli	*Mère.*
Teuch-Poch . . .	*Fille.*
Vitzli-Putzli . . .	*Divinité du Mexique.*
Ilhuicatl	*Le Ciel.*
Teut	*Dieu.*

Fin de la notice historique sur les Mexicains.

MOEURS

ET COUTUMES

DES INDIENS

DU NOUVEAU-MEXIQUE.

LA peuplade dont nous allons dire un mot, bien plus pauvre que les sujets de l'infortuné Montézumène, fut aussi bien moins malheureuse. Elle occupe une grande étendue de terrein dans la partie septentrionale du nouveau monde. Bornée à l'orient par la Louisiane; au midi, par la Nouvelle-Espagne; elle n'a pour limites à l'occident que la mer de Californie. Cette horde sauvage fut découverte en 1553, par Antoine Despeyo, venu de Cordoue pour étendre la domination de sa patrie et pour s'enrichir. Mais on regretta les pas qu'on fit jusqu'à ces Indiens, sans cesse ambulans, et portant avec eux et sur eux toutes leurs richesses. Que demander à des hommes qui se contentent d'herbages pour se nourrir, et d'écorces d'arbres pour s'habiller? Les habitans du Nouveau-Mexique durent donc à leur misère le repos et la liberté

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Indien du Mexique

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Indien du Méxique en voyage.

Femme du Mexique.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Indien du Mexique policé.

dont ils jouissent encore ; errans sur le vaste sol où ils sont nés, ils ignorent peut-être la destinée de leurs frères de Mexico, avec lesquels ils n'ont de commun que le nom. La nature, qui paroît les traiter en marâtre, les a préservés de bien des maux, en leur refusant des trésors. Ils connoissent à peine les Espagnols qui s'en disent les maîtres, et qui dédaignent une conquête stérile. Quelques missionnaires ont tenté de les éclairer. Mais ne possédant rien qui puisse étancher la soif inextinguible de l'or, leurs avares vainqueurs les ont presque tout-à-fait abandonnés à eux-mêmes. Leur salut est dans le mépris qu'on fait d'eux ; et de toutes les passions qui dégradent les Européens, ils n'ont contracté que le goût des liqueurs enivrantes.

Avant l'arrivée des Espagnols, ils n'avoient pour armes que l'arc et la flèche ; le bâton pointu durci au feu ; et pour ustensiles de cuisine, que les souches d'arbres creusées en forme de chaudières, où ils faisoient bouillir leurs viandes, au moyen de cailloux rougis au feu, jettés dedans : de petites broches de bois servoient à rôtir leurs pièces de gibier. Le bouillon gras est leur boisson.

La chair de poisson et celle de l'orignal font la base de leur comestible les jours de fête ; le reste du temps, ils se nourrissent de racines.

C'est avec ce genre de vie qu'ils en reculent le terme jusqu'à cent vingt ans, et quelquefois plus loin encore. Ils comptent leurs années par lunes. Cette manière de calculer le temps est la plus antique et la plus universellement répandue parmi les nations non civilisées; peut-être parce que cette forme de calendrier est la plus simple. Depuis quelque temps ils font usage de marmites, de couteaux, de haches; ils garnissent leur javelot avec du fer; et même quelques-uns d'entr'eux commencent à se familiariser avec nos armes à feu.

Les mariages se font à la manière antique, et tels qu'on les voit pratiqués dans les premiers livres de la bible; le prétendu est obligé de servir plus ou moins d'années le père de sa maîtresse, avant de la prendre pour femme. C'est une espèce de noviciat qui tourne dans la suite au profit du ménage. Ce temps d'épreuve sert aux futurs conjoints à s'étudier l'un l'autre, à concilier leurs humeurs, et à leur apprendre enfin s'ils se conviennent assez pour s'unir. On ne s'attendoit pas, sans doute, à trouver établi chez des sauvages un usage qu'on désire encore parmi les nations policées.

L'intérieur des cabanes offre toujours une image un peu grossière des mœurs patriarchales. L'épouse y est fidelle à son mari. Le

père s'enorgueillit du nombre de ses enfans, qu'il aime au point de retirer de sa bouche l'aliment qu'ils paroissent convoiter des yeux.

Croiroit-on que les Mexicains sauvages mettent beaucoup de prétention à leur généalogie, qui consiste dans une tradition orale, conservée au sein de la famille avec beaucoup de fidélité? Au repas de noces, l'ancien de la bande ne manque jamais de faire un récit pompeux des ancêtres du nouveau marié, et il remonte pour le moins à la douzième génération. Puis descendant de race en race, il termine son éloge par une exhortation au jeune homme d'égaler et de surpasser, s'il se peut, la gloire de ses prédécesseurs. Cette gloire consiste à montrer beacoup de courage et d'adresse dans les chasses fréquentes et périlleuses qu'ils sont obligés de faire pour vivre. Plus d'une grande maison en Europe n'a pas toujours des titres de noblesse aussi peu suspects.

A ces récits, ou plutôt à ces contes nationaux, succèdent des chansons guerrières faites en impromptu, car les sauvages sont improvisateurs, et dédommagent, par l'énergie, des règles qui manquent à leurs poèmes patriotiques. Les danses accompagnent le chanteur; ce sont des ballets irréguliers, sans doute, des pantomimes informes, mais qui ont au moins le mérite de

l'à-propos. A leurs funérailles, il se passe des scènes à-peu-près semblables : on fait l'oraison funèbre du mort ; on l'associe aux braves qui l'ont devancé dans la tombe ; et le triomphe de l'orateur est complet, quand il a pu prouver que le défunt, sur le cadavre duquel on chante et l'on pleure, n'a point dégénéré des vingt races dont il est descendu.

Il ne faut point chercher de culte réglé parmi eux. Quelques pratiques superstitieuses forment le corps de leurs dogmes sacrés ; mais du moins ils peuvent se vanter d'être du petit nombre des hommes qui n'ont pas trop multiplié les préjugés religieux. Aussi vivent-ils en assez bonne intelligence.

Les Indiens du Nouveau-Mexique, un peu policés, portent des vêtemens de peau d'orignal bien passée, blanche, passementée de passemens larges de deux doigts du haut en bas, tant pleins que vides ; d'autres ont trois rangs par le bas, les uns en long, les autres en travers, d'autres en chevrons rompus ou parsemés de figures d'animaux et de fleurs, d'après la fantaisie de l'ouvrière. Cet habillement a la forme d'une couverture ou d'un ample manteau, qu'on jette sur ses épaules, et qu'on lie par les deux bouts avec des cordons de cuir

sous

sous le menton. Du reste, rien de plus décent que leur costume, s'il n'est pas élégant. Ils n'ont de nu que les jambes.

La robe des femmes est de cette étoffe ; l'ouverture est pratiquée sur le côté. Elles l'attachent avec des nœuds en deux endroits distans l'un de l'autre, de façon que leur tête puisse passer par le milieu, et les bras aux deux côtés ; puis elles doublent les deux bouts l'un sur l'autre ; et par-dessus elles mettent une ceinture, qu'elles lient bien serrée, en sorte qu'elle ne puisse se défaire ; par ce moyen elles sont toutes cachées. Elles ont des manches de peaux attachées l'une à l'autre par derrière. Elles portent aussi des chaussettes de peau en étrier, qui n'ont point de pied. Les hommes en portent de même. Quand elles vont en voyage ou qu'elles cherchent à cabanner, elles portent leurs nouveaux-nés derrière leur dos, enveloppés dans des peaux qui se nouent sour leur menton, et qui leur laissent le libre exercice de leurs bras.

Les Indiens du Mexique, les plus pauvres et les plus sauvages, se font des vêtemens avec des écorces d'arbres cousues par le moyen de brins d'osier très-menus, passés dans de petits

ossemens percés en guise d'aiguilles. L'instinct droit de la nature les rend plus sages que les leçons de la philosophie.

Fin des mœurs et coutumes des Indiens du Nouveau-Mexique.

Desrais del. Maxelle sculp.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Habitant de la Californie.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Femme de la Californie.

MOEURS

ET COUTUMES

DES HABITANS

DE LA CALIFORNIE.

LA Californie, grande presqu'isle de l'Amérique septentrionale, au nord de la mer du sud, est moins connue par elle-même que par les voyages célèbres des Espagnols et des Anglois, et sur-tout par celui tout récent de l'abbé Chappe, qui y mourut en observant le passage de Vénus sur le disque du soleil.

Il ne manque à la Californie que des habitans industrieux et amis du travail. Insensibles aux véritables richesses, les Européens n'en ont fréquenté les côtes que pour y ramasser des perles, sans beaucoup se soucier de communiquer leurs lumières aux naturels du pays, et leur apprendre à tirer parti d'un sol favorable à la culture. L'extrême misère décourage : l'extrême abondance rend paresseux. Les Californiens s'en tiennent à ce que la nature a bien

voulu faire pour eux, sans s'ingérer d'y ajouter du leur. Ils vivent de ses dons, sans chercher à s'en rendre dignes en les améliorant. N'ayant jamais éprouvé de disette, ils ne savent ce que c'est que la prévoyance. Chaque jour leur apportant, sans y manquer, ce dont ils ont besoin pour la journée, ils ne sont jamais inquiets sur le sort du lendemain. Ils ne pensent pas plus à ce qu'ils feront qu'à ce qu'ils ont fait. Riches de ce qu'ils possèdent et de ce qui leur suffit, ils se mettent peu en peine d'acquérir du superflu. Une telle existence ne mène pas vîte à la perfectibilité. Celui-là donc seroit mal avisé qui iroit conseiller aux Californiens de se bâtir des villes et des greniers, des gymnases et des tribunaux, des temples et des spectacles. Jusqu'à ce que nous ayons trouvé le moyen de ne point abuser du flambeau des sciences et des arts, en nous le passant de main en main, laissons ce peuple multiplier en liberté à l'ombre du feuillage entrelacé qui lui sert de domicile pendant les chaleurs de l'été. Par une fausse pitié, gardons-nous de le faire rougir des trous qu'il se creuse en terre pour se mettre à l'abri des frimats de l'hiver. S'il est suffisamment heureux à sa manière, ce seroit lui vouloir un mauvais service que de tenter de le rendre heureux à notre façon. Il y perdroit peut-être. Il n'est pas encore bien décidé si les avantages atta-

chés à la vie civile en compensent tous les inconvéniens.

On ne sauroit nier du moins que les Californiens ne soient plus près que nous du véritable régime qui convenoit si bien à l'homme. Ce peuple, divisé par familles, n'a pour code que les loix domestiques que chaque père dicte respectivement à ses enfans dociles. Mais les voyageurs nous racontent que, dans la Californie, les familles se chaînaillent sans cesse et ne vivent point en bonne intelligence. On ajoute en même-temps que la Californie est très-peuplée. Quand on voit la population fleurir chez une nation, dénuée d'ailleurs des moyens de réunion, on doit prendre une bonne idée du caractère de ce peuple et de son état politique. Peut-être a-t-on jugé le Californien querelleur, parce qu'il a beaucoup de vivacité dans l'esprit et beaucoup de penchant à la raillerie. Mais c'est une suite de son genre de vie. Un peuple inactif est babillard et mordant. Après tout, un coup de langue fait moins de tort, sans doute, à l'espèce humaine, qu'un coup de canon. Les Californiens n'ont pas plus de culte réglé que de code écrit. Ils se coupent, dit-on, les cheveux en l'honneur de la lune, qu'ils adorent, en dansant à la lueur de son pâle flambeau. Mais on ne sauroit assurer rien de positif,

chaque famille se conduisant d'après ses propres réglemens. Il seroit curieux et profitable d'en observer plusieurs de près, celui ci entre autres : ce n'est pas à ses parens qu'on demande une fille en mariage, mais à elle-même. Son choix fait, elle présente à sa mère celui qu'elle a préféré. Le fils en fait autant de son côté vis-à-vis de son père; et la noce s'ensuit aussi-tôt. Il ne se célèbre point de mariage en hiver. Un ridicule jetté à propos est la seule arme dont ils se servent pour contenir deux époux brouillés. Ils en font usage aussi pour se tirer d'affaire, quand il sont aux prises avec un étranger qui les interroge. Un Espagnol demandoit à l'un d'eux : « Pourquoi vous ensevelir tout » vivans dans des fosses ? » Et vous (repartit le Californien) « et vous, pourquoi vous renfer- » mer pendant des mois entiers sur la mer dans » des prisons flottantes? Il vaut encore mieux » dormir chaudement dans des trous, que de » faire mille lieues et d'exposer mille fois sa » vie pour venir enfiler des perles ». Par allusion à la pêche des perles.

Les Californiens ne portent point d'habits. Ils s'enveloppent la tête d'une espèce de réseau de fil très-menu, fabriqué avec de longs herbages. Ils ont pour ornemens au cou et quelquefois aux mains, diverses figures de nacre de

perles assez bien travaillées, et entrelacées, avec beaucoup de propreté, de petits fruits ronds en façon de grains de chapelet. Ils n'ont pour armes que l'arc et le javelot ; ils les portent toujours à la main, soit pour chasser, soit pour se défendre.

Les femmes sont vêtues un peu plus modestement que les hommes. Elles se couvrent depuis la ceinture jusqu'aux genoux, d'un tablier tissu de plusieurs nattes très-fines jointes ensemble. Elles mettent sur leurs épaules des peaux de bêtes. Elles se coëffent aussi avec des réseaux déliés, et si propres, que les officiers Espagnols s'en servent pour attacher leurs cheveux. Les Californiens portent des colliers de nacre mêlés de noyaux de fruits et de coquillages qui leur pendent jusqu'à la ceinture. Leurs bracelets sont composés des mêmes matières.

Fin des mœurs et coutumes des habitans de la Californie.

MŒURS

ET COUTUMES

DES HABITANS

DE NOOTKA.

Les habitans de Nootka forment une petite peuplade établie sur la côte ouest de l'Amérique septentrionale, au 49e degré de latitude nord, et au 232e degré de longitude est. Le climat y est plus doux que celui de la côte orientale, au même degré. Ce pays a été découvert par le capitaine Cook, qui le nomma Entrée du roi George. Il y trouva un assez bon havre, et plusieurs petites isles au milieu de ce petit golfe, dont la mer en outre est hérissée de quantité de rochers. Le sol est surchargé aussi de collines en grand nombre, et couvertes de bois. On y voit couler quelques filets d'eau douce, résultat des pluies et des brumes. On y rencontre des ours, des loups, des renards, des daims, des chevreuils, des martres et des ratons. Les oiseaux sont rares, et les espèces qu'on y re-

BOSTON LIBRARY

Homme de Nootka.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Femme de Nootka.

marque, se réduisent à-peu-près aux corneilles, aux corbeaux, à la pie bleue, aux roitelets ordinaires, et à la grive. Les aigles bruns, tête et queue blanches, y sont communs. Il y a beaucoup plus de poisson, et les espèces en sont très-variées.

Les propriétaires de ce morceau du continent, sont sauvages, mais non barbares, d'une taille au-dessous de l'ordinaire, et assez mal proportionnée; ils s'arrachent la barbe le mieux qu'ils peuvent. La teinte de leur peau offre la nuance pâle des Européens du midi. Leur physionomie n'a pas d'expression; et les deux sexes ne sont pas toujours aisés à distinguer, d'après la seule inspection de leurs traits, aussi peu délicats chez les femmes que chez les hommes. D'ailleurs, ils ont le talent de se défigurer avec quantité de couleurs plus grossières et plus dégoûtantes les unes que les autres.

Leur costume ordinaire est un habit ou un manteau de lin, garni à l'extrémité supérieure, d'une bande étroite de fourrure; et à l'extrémité inférieure, de franges ou de glands : il passe sous le bras gauche, attaché sur le devant de l'épaule droite avec un cordon; un autre cordon l'assujettit par derrière; ainsi, les deux bras sont en liberté. Il couvre le côté gauche; et si on en excepte les parties flottantes des bor-

dures, il laisse le côté droit ouvert, à moins qu'une ceinture d'une natte grossière ou de poil ne la serre autour des reins ; ce qui arrive assez souvent. Par-dessus ce premier manteau, qui dépasse le genou, ils portent un autre petit manteau de la même substance, également garni de franges à la partie inférieure. Celui-ci ressemble à un plat rond, couvert; il offre dans le milieu, un trou grand assez pour y passer la tête ; et reposant sur les épaules, il cache les bras jusqu'aux coudes, et le corps jusqu'à la chûte des reins. Leur tête est couverte d'un chapeau en forme de cône tronqué, ou de pot à fleurs ; ce chapeau est d'une belle natte. Une houppe arrondie, et quelquefois en pointe, ou une touffe de glands de cuir, le décore fréquemment au sommet, et on l'attache sous le menton.

Outre ce vêtement commun aux deux sexes, les hommes portent souvent une peau d'ours, de loup, ou de loutre de mer, dont les poils sont en dehors ; ils l'attachent comme un manteau, près de la partie supérieure, et ils la placent quelquefois sur le devant de leur corps, et d'autres fois sur le derrière. Lorsque le ciel est pluvieux, ils jettent une natte grossière sur leurs épaules. Ils ont aussi des habits de poils, dont néanmoins ils se servent peu. En général, ils

laissent flotter leurs cheveux ; mais lorsqu'ils n'ont point de chapeau, plusieurs d'entr'eux les nouent en touffe au sommet de la tête. En général, tout leur vêtement est commode ; et il ne manqueroit pas d'élégance, s'ils le tenoient propre, et s'ils en chassoient la vermine.

Le lobe des oreilles de la plûpart d'entreux, est percé d'un assez grand trou, et de deux autres plus petits; ils y suspendent des morceaux d'os, des plumes montées sur une bande de cuir, de petits coquillages, des faisceaux de glands de poils ou des morceaux de cuivre, auxquels ils ne furent point tentés de préférer les grains de verre que les voyageurs Anglois leur offrirent.

La cloison du nez de plusieurs, offre un trou pour y passer une petite corde ; d'autres y placent des morceaux d'airain, qui ont presque la forme d'un fer-à-cheval, mais dont l'ouverture est si étroite, qu'elle presse doucement la cloison nasale de ses deux pointes ; ensorte que cet ornement, bizarre et incommode, tombe sur la lèvre supérieure. Ils employent à cet usage, les anneaux des boutons de cuivre qu'ils s'empressent d'acheter des Européens qui les visitent.

Leurs poignets sont garnis de bracelets ou de grains blancs, qu'ils tirent d'une espèce de

coquillage ; de petites lanières de cuir, ornées de glands, ou d'un large bracelet d'une pièce, d'une matière noire et luisante, de la nature de la corne. La cheville de leurs pieds est souvent couverte d'une multitude de petites bandes de cuir et de nerfs d'animaux, qui la grossissent beaucoup.

Tel est leur costume de tous les jours. Mais ils ont d'autres habits et des ornemens qu'ils semblent réserver pour les occasions extraordinaires, quand ils vont à la guerre ou en visite de cérémonie. Ce sont des peaux de loups ou d'ours, qui s'attachent sur le corps de la même manière que leur vêtement accoutumé ; elles sont garnies de bandes de fourrures ou de lambeaux d'étoffe, qu'ils fabriquent eux-mêmes avec du poil. La garniture offre divers dessins agréables ; ils les portent séparément ou par-dessus tout le reste. Lorsqu'ils les portent séparément, l'ajustement de leur tête le plus ordinaire, est composé d'osier ou d'écorce à demi-battue. Leur chevelure est ornée en même-temps de larges plumes, et en particulier de plumes d'aigle ; ou bien elle est entièrement couverte de petites plumes blanches : on ajoute à cette parure une couche de suif mêlé avec de la peinture, appliqué sur la peau, de manière qu'elle forme un grand nombre de figures régulières,

qui font ressembler leur visage à un ouvrage de sculpture. Quelquefois encore leur chevelure est divisée en petits paquets, attachés avec un fil, et séparés aux extrémités par des intervalles d'environ deux pouces. Plusieurs les lient par derrière, selon notre usage, et ils y placent de petits rameaux d'arbres.

Cet attirail grotesque le devient encore bien davantage, quand ils prennent ce qu'on peut appeller leur équipage monstrueux. Il consiste en une multitude infinie de masques et de bois sculptés, qu'ils posent sur le visage ou sur la partie supérieure de la tête ou du front, et qui représentent tantôt une tête d'homme avec des cheveux, de la barbe, des sourcils; tantôt des têtes d'oiseaux et d'animaux terrestres ou marins. Ces figures excèdent la grandeur naturelle, et sont peintes. Ils attachent sur la même partie de la tête, de gros morceaux de sculpture qui ressemblent à la proue d'une pirogue, et qui se projettent en saillie à une distance considérable. Ces pièces de mascarades ont peut-être quelque rapport à leurs cérémonies religieuses, ou bien leur servent à la chasse pour prendre le gibier, dont ils imitent les allures, d'autant plus fidèlement que ces sauvages, non contens de s'être déguisé la figure, donnent lieu à une illusion complette, en se couvrant le corps en-

tier de la peau des quadrupèdes dont ils ont déjà emprunté la tête. Pour le dire en passant, il est vraisemblable que la plûpart des anciens voyageurs ont été dupes de cette décoration extérieure; et les plus crédules ont dû prendre aisément le change; les Centaures, les Sycantropes, les Sphinx, les Faunes, les Satyres n'ont peut-être point eu d'autre origine.

Les habitans de Nootka ont aussi un habit spécialement destiné à la guerre. C'est un manteau de cuir, double et très-épais, qui semble être une peau d'élan ou de buffle tannée; ils l'attachent de la manière ordinaire; et il est d'une telle forme, qu'il peut couvrir la poitrine jusqu'au cou, et descendre en même-temps jusqu'aux talons. Il est quelquefois chargé de peintures en compartimens assez agréables. Assez fort pour résister aux traits, les piques elles-mêmes ne peuvent les percer. Ainsi, on doit le regarder comme une cotte de maille, ou comme une armure défensive très complette. Quand ils vont se battre, ils portent quelquefois une espèce de manteau de cuir, revêtu de sabots de daims, disposés horizontalement, et suspendus à des lanières de cuir, couvertes de plumes; et dès qu'ils se remuent, ils produisent un bruit fort, presqu'égal à celui d'une multitude de petites cloches. Cette partie de leur ajustement

a pour objet d'inspirer la terreur à leurs ennemis. Ils s'en parent aussi dans leurs jours d'appareil; dans leurs concerts de musique, celui qui les dirige est revêtu de ce manteau, et porte un masque.

Rendu à lui-même, et hors des occasions où il veut en imposer, l'habitant de Nootka n'a rien moins que l'air redoutable. Toute sa personne est d'un flegme qui approche de la stupidité. Les crânes ou les ossemens humains qu'on remarque parmi les objets d'échange, indiquent assez qu'il traite l'ennemi en toute rigueur. Mais le caractère habituel de ces demi-sauvages, ne tient pas de la férocité. Dans les rixes particulières, les intéressés seuls sont acteurs; leurs compatriotes restent spectateurs indifférens. La vengeance, quand ils s'y laissent emporter, les aveugle au point qu'ils ne sauroient mesurer le degré de forces respectives; malgré toute disproportion, ils combattent et attaquent ou se défendent avec le même courage; les armes à feu n'en ralentissent pas même l'ardeur.

La curiosité, ce sentiment actif du cœur de l'homme civilisé, est tout-à-fait émoussée en eux; sans doute, par un effet de leur ignorance totale. Le desir de s'instruire davantage, suppose un commencement d'instruction. Quand on ne connoît rien, on se passe de tout, sans

en sentir la privation. Les chef-d'œuvres de l'industrie européenne, la construction même des vaisseaux, ne purent mériter de leur part, un geste d'admiration ou d'étonnement. Ils ne s'occupent uniquement que de leurs besoins et des moyens d'y pourvoir.

Ils sont pourtant sensibles au charme de la musique, et ils en font dont la mélodie est d'un effet touchant. Leur chant est presque toujours grave et lent. Ils battent la mesure sur leurs cuisses. Ils n'ont pour instrumens, qu'un sifflet, long d'un pouce, et un grelot qui ordinairement a la forme d'un oiseau. Le ventre renferme les cailloux, et la queue sert de manche.

Leurs habitations sont des cabanes de bois contiguës les unes aux autres, et à peine distinctes. On s'en formera une assez juste idée, en se représentant une étable à vache, prolongée et assez mal close, construite avec des planches, qui n'étant pas fixées sur leurs supports, se rapprochent ou s'écartent à volonté, selon les circonstances, pour laisser sortir la fumée, ou pour se garantir de la pluie. Chaque famille occupe sa litière. Des bancs qui tiennent lieu de lits, et des caissons servant de garde-manger et de garde-robe, forment l'essentiel de leur mobilier, en y joignant toutefois de petits augets, des baquets oblongs et des jattes, le

le tout de bois. Des paniers d'osier et des sacs de nattes, servent au transport du comestible. Tout se fait dans ces huttes, la toilette, la cuisine, les repas et leurs suites. Tout y entre; rien n'en sort. Et probablement on déserte la maison, quand on ne peut plus y tenir.

Chacune de ces bauges est pourtant décorée de statues peintes, ébauches grossières, figures monstrueuses représentant les divinités du pays; sur quoi on remarquera que la sculpture et l'art de peindre ont vraisemblablement une invention commune et la même époque. Les premiers artistes, si l'on peut donner ce nom aux sauvages qui s'avisèrent de tailler un tronc d'arbre, et de le colorier, furent tout-à-la-fois statuaires et peintres, afin de donner quelques degrés de plus de ressemblance à leurs informes essais. Ces statues sont de toute grandeur. Les habitans de Nootka leur font des offrandes, comme les anciens en faisoient à leurs Dieux pénates. Mais leur religion ne tient pas contre un peu de fer ou de cuivre : avec un morceau de l'un ou l'autre métal, une famille livreroit volontiers toutes ses divinités.

Les hommes s'occupent de la chasse et de la pêche. Les détails du ménage sont tous réservés aux femmes. Elles vont chercher le poisson ou ramasser les coquillages, et fabri-

quent les vêtemens de lin ou de laine. Toujours assez modestement habillées, elles n'affichent pas le cynisme de leurs maris, et n'en sont pas mieux traitées. Ce sont elles qui manœuvrent sur les pirogues, tandis que leurs hommes se vautrent, étendus tout nus, au soleil. Leur comestible est assez diversifié; ils se nourrissent de végétaux, mais bien moins que de substances animales. Le marsouin est l'animal de mer dont ils se repaissent le plus communément; il se font du bouillon avec sa chair. Mais leur méthode ordinaire est de faire griller leurs alimens. La propreté ne règne pas plus sur leur table que dans le reste. Pour donner une idée de leur goût, ils mangent la plante crue avec sa racine, telle qu'elle se trouve arrachée de la terre, c'est-à-dire, avec le terreau, qu'ils ne se donnent pas la peine de secouer. L'heure de leur repas est réglée sur leur appétit.

Ils se sont fabriqués des couteaux pour dépécer les grosses pièces de viande, et aussi pour mettre à nu les crânes de leurs ennemis vaincus. D'après la quantité et la diversité de leurs armes, on peut juger qu'ils sont souvent en guerre; et que de tous les arts, celui de se détruire est le plus avancé parmi eux: et ils ne sont point le seul peuple chez qui on puisse

faire cette triste observation. Les nations policées de l'Europe n'ont pas toutes une législation aussi perfectionnée que leur tactique.

Une justice qu'il faut rendre aux habitans de Nootka, c'est que leurs arts utiles sont cultivés avec un soin et une adresse qui surprennent, relativement à leurs autres occupations. Les étoffes de lin et de poil dont ils se couvrent, forment l'objet le plus important de leur industrie. Ils en tirent la matière, des fibres de l'écorce du pin : elles ont différens degrés de finesse et de chaleur. Le poil et le duvet sont dus à la dépouille du renard et du linx blanc. Les ornemens ou les figures répandues sur leurs habits sont disposés avec goût. Ils offrent diverses couleurs, dont les plus communes sont le brun foncé et le jaune. Cette dernière, lorsqu'elle est fraîche, égale en éclat, les plus beaux tapis d'Europe.

Ces figures répandues aussi sur leurs meubles, ne sont pas seulement un jeu de l'imagination et un objet de luxe ; elles ont un but moins futile. Peintes sur leurs chapeaux, elles servent d'annales, et forment comme une histoire hiéroglyphique du pays. Une pêche extraordinaire, une victoire mémorable, un événement rare est consigné en deux ou trois traits sur leur coëffure conique ; et les enfans en font

des copies. Les chansons nationales en sont comme des explications, et ils rectifient les unes par les autres.

Les statues dont nous avons dit un mot, peuvent être regardées encore comme des monumens historiques autant que religieux. Il est très-vraisemblable qu'elles représentent ceux des ancêtres dont les belles actions ont mérité et obtenu une sorte d'apothéose. La simplicité, le petit nombre des cérémonies, le foible attachement des naturels du pays pour des simulacres qu'ils peuvent reproduire d'un jour à l'autre, portent à croire que ces *Barbares* ne reconnoissent d'autres Dieux ni d'autres maîtres que les chefs de famille. Les enfans n'obéissent et ne rendent un culte qu'à leurs pères.

Nous terminerons cet article par un choix des mots les plus intéressans de leur vocabulaire. Ils appellent :

Le soleil . . . . . *Opulszthl.*
La lune . . . . . *Onulszthl.*
Le ciel . . . . . *Eenaeehl-nas.*
Une chanson . . . . *Oonook.*
Un homme . . . . . *Tanass.*
Oui . . . . . *Ai* et *Aio.*
Non . . . . . *Wook* ou *Wik.*
Le feu . . . . . *Eeneek.*

La mer . . . . . *Toopilszthl.*
Lui . . . . . *Ahko.*
Je, moi . . . . . *Chelle* ou *Kotl.*
Ami . . . . . *Hawalth.*
Boire . . . . . *Luksheetl.*
La mort . . . . . *Kahsheetl.*
Habit de lin . . . . . *Katshak.*
Un mâle . . . . . *Jakops.*
Amitié . . . . . *Naheis.*
Vous . . . . . *Apte* ou *Oppe.*
Nom d'une femme du pays. *Satsuhcheek.*
Nom d'un homme du pays. *Kakallakecheelook.*
La tête . . . . . *Oooomitz.*
La langue . . . . . *Thoop.*
L'oreille . . . . . *Papai.*
Le bout du sein . . . . *Eneema.*

Fin des mœurs et coutumes des habitans de Nootka.

MŒURS

ET COUTUMES

DES OONALASHKAINS.

Oonalashka est le nom de l'une des îles qu'on rencontre dans les mers nord-ouest de l'Amérique, et qui ne nous est connue que depuis 1762, époque de la découverte qu'en firent les Russes, et du commerce qu'ils y établirent. Les habitans, en assez grand nombre, ont beaucoup d'affinité avec les Esquimaux et les Groenlandois, sur-tout quant au dialecte. Ces peuplades *similaires*, qu'on me passe ce mot, répandues tout-à-la-fois sur les terres occidentales et orientales du nord du nouveau Monde, ne seroient-elles en effet qu'une seule et même famille communiquant entre ses membres, dans l'intérieur du continent boréal, par des routes qui nous sont inconnues, ou que la glace interdit à nos vaisseaux?

L'insulaire d'Oonalashka a la taille petite, mais bien proportionnée, et le visage basané. Les

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Oonalashkain,

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Femme Oonalashkain.

hommes ont la barbe peu fournie; mais leurs cheveux sont longs, noirs et lisses: ils les laissent flotter par derrière, et les coupent sur le devant. Les femmes relèvent leur chevelure en touffe. La forme des habits est la même pour les deux sexes; mais la matière première en est différente. Des peaux de veaux de mer ou de baleine, composent la jaquette des femmes; celle des hommes est de robes d'oiseaux; l'une et l'autre descendent par-delà le genou: dessus cette première chemise, les hommes en mettent une seconde, faite avec des boyaux, et impénétrable à la pluie. Celle-ci a un capuchon pour se couvrir la tête. La peau d'oiseaux dont on se sert pour vêtement, est garnie de ses plumes, et cousue fort proprement. Le côté à plumes pose sur la chair de celui qui porte ce costume. Quelques-uns sont chaussés avec des bottes. Tous ont une espèce de chapeau ovale, qui offre une pointe sur le devant, et qui les coëffe mieux que nos chapeaux à trois cornes. Les leurs sont de bois, et peints communément en verd. La partie supérieure de la coëffe est garnie de longues soies d'un animal de mer, auxquelles pendent des grains de verre de diverses espèces; on voit au front une ou deux figures d'os.

Ils ne se peignent point le corps; mais les femmes se font des piquetures légères sur le

visage : les deux sexes se percent la lèvre inférieure, et ils placent des os dans les trous ; au reste, il est aussi peu commun de voir à Oonalashka un homme avec cet ornement, que de rencontrer une femme qui ne l'ait pas. Quelques-uns portent des grains de verre à la lèvre supérieure, au-dessous des narines ; et ils ont tous des pendans d'oreilles.

Le costume des naturels du pays qui servent dans les établissemens Russes, diffère un peu de celui de leurs compatriotes libres. Leurs habits de dessus, faits de peaux, ressemblent aux souquenilles de nos charretiers, et ne descendent que jusqu'au genou. Ils mettent par-dessous une veste ou deux. Ils portent des culottes, un bonnet fourré, une paire de bottes dont la semelle et le pied sont d'un cuir de Russie, et les jambes d'un boyau très-fort. Les maîtres ou chefs de l'établissement et leurs agens ont des habits de calico et des chemises de soie.

Si la personne des Oonalashkains n'est pas aussi sale que celle des autres sauvages qui s'enduisent la peau du corps de diverses couleurs, la propreté ne règne pas davantage dans l'intérieur de leurs habitations. Ce sont des excavations longues pour l'ordinaire de 50 pieds, sur 20 de large, et couvertes avec des branchages

d'arbres que la mer jette sur le rivage ; car il ne croît pas un seul morceau de bois dans toute l'île. Plusieurs familles logent ensemble dans ces misérables trous, meublés d'ustensiles analogues. Tous les détails de la vie privée y ont lieu en commun; ensorte qu'il faut être né dans cette fange, pour pouvoir y séjourner.

Les Russes leur ont fait connoître un genre de luxe qui les appauvrit encore. Le tabac qu'ils aiment tant à fumer et à mâcher, leur coûte ce qu'ils possèdent de meilleur.

On voit dans leurs cabanes, des paniers tissus d'une certaine herbe, et travaillés avec une propreté, une finesse, une élégance qui étonneroit nos plus habiles vanniers. Les femmes sont chargées de ces petits ouvrages, ainsi que des autres occupations domestiques. Leurs maisons souterraines n'ont point d'âtre. L'habitant de ces logis s'éclaire et se chauffe de cette manière ; on verse de l'huile de poisson dans le creux d'une pierre; des brins d'herbe qu'on y jette, servent de mèches, qu'on allume au feu produit par le frottement rapide et réitéré de deux pierres imprégnées de soufre, ou de deux morceaux de bois de forme différente; l'un ressemble à une petite planche ; l'autre est un bâton épointé. Selon le besoin, on se passe de

main en main ces petites lampes que les hommes et les femmes placent entre leurs jambes, sous leurs vêtemens.

Ils se nourrissent de racines, de baies, de mûres, de la chair des oiseaux et de plusieurs animaux de mer. Ils font sécher pendant l'été, leurs provisions de poisson pour l'hiver. Presque toujours ils mangent cruds tous leurs alimens. Quelquefois cependant ils les font griller, et les Russes leur ont appris à les bouillir. Voici à-peu-près le cérémonial observé au repas d'un chef des Oonalashkains : s'il desire un poisson, ses serviteurs commencent par en dévorer les ouies. Puis on coupe la tête, qu'on porte sur le rivage de la mer pour la bien nettoyer. On la sert ensuite devant le maître, assis à terre, après avoir jonché le lieu du repas d'un tapis d'herbages qui servent tout-à-la-fois de nappe et de serviette, de plat et d'assiette. Un des familiers du prince découpe des tranches le long des joues du poisson, et les met sous la main de son patron, qui les avale avec le même appétit que nos Apicius mangent des huîtres. Le chef rassasié, laisse les os et les cartilages à sa suite, qui en tire le meilleur parti possible; ensorte qu'à Oonalashka, comme ailleurs, les trois quarts des hommes ne vivent que de la

desserte des tables du reste de leurs semblables.

Les Oonalashkains n'ont pas toujours été aussi paisibles qu'ils le sont aujourd'hui. Long-temps ils disputèrent aux Russes leur liberté et l'entière jouissance de leur sol et de ses productions. La supériorité des forces, et sur-tout de la politique des étrangers, réduisit bientôt le courage des naturels. Ceux-ci cependant, tout en se soumettant à un tribut, se conservèrent le droit d'avoir leurs chefs particuliers et nationaux. Mais ils se laissèrent enlever toute arme offensive et même défensive.

Leurs canots sont les plus petits de tous ceux qui navigent le long du continent Américain ; et leur construction offre aussi quelques variantes. Au besoin, chacun de ces canots peut porter deux hommes. Alors le premier reste étendu de toute sa longueur dans l'embarcation ; le second occupe le siége ou le trou rond, percé à-peu-près au milieu. Ce trou est bordé au dehors d'un chaperon de bois, autour duquel est cousu un sac de boyau qui se replie et s'ouvre comme une bourse, et qui a des cordons de cuir dans la partie supérieure. L'insulaire, assis dans le trou, serre le sac autour de son corps, et il ramène

sur ses épaules l'extrémité du cordon, afin de le tenir en place. Les manches de sa jaquette serrent son poignet ; comme le cordon serre d'ailleurs le cou, et que le capuchon est relevé pardessus la tête, où il est arrêté par le chapeau, l'eau ne peut guère lui mouiller le corps ou entrer dans le canot; il a de plus un morceau d'éponge pour essuyer celle qui pourroit s'introduire. Il se sert d'une pagaie à double pale, la tient par le milieu avec les deux mains, et frappe l'eau d'un mouvement vif et régulier, d'abord d'un côté et ensuite de l'autre. Il donne ainsi une vîtesse considérable au canot, et lui fait suivre une ligne droite.

Des sauvages qui ne savent pas encore se construire de maisons, ne bâtissent point de temple. Les tombeaux semblent leur tenir lieu d'autels. A Oonalashka, on enterre les morts au sommet des côteaux ; et sur le corps on élève plusieurs pierres en monceau : les passans se font un devoir de contribuer à ce pieux monument, en y apportant chacun de nouveaux matériaux : cérémonie religieuse qui entretient la bienveillance fraternelle d'une part; et de l'autre, nettoie la voie fréquentée, et prévient plus d'un accident.

Ces insulaires sont naturellement gais, vivent

par conséquent en bonne intelligence entr'eux, et montrent beaucoup d'affabilité envers l'étranger. Ils mériteroient une existence moins misérable et d'une plus longue durée ; pour surcroît de maux, les Russes leur ont fait connoître celui de Vénus. Il étoit plus aisé de naturaliser ce fléau à Oonalashka, que d'y faire fleurir une civilisation sage, qui eût eu pour base l'agriculture. Le sol étoit pourtant susceptible d'amélioration ; mais le commerce procure des jouissances plus promptes ; et c'est ainsi que par-tout l'avenir est sacrifié au présent.

Voici quelques mots du vocabulaire d'Oonalashka.

Un homme.	*Chengan.*
Une femme.	*Anagognach.*
La tête.	*Kameak.*
L'oeil.	*Dhac.*
La langue.	*Agonoc.*
Non.	*Net.*
Oui.	*Ah.*
Un.	*Toradac.*
Deux.	*Alac.*
Dix.	*Hasc.*
Le soleil.	*Agadac.*
La lune.	*Toogedha.*
Le firmament. . . .	*Enacac.*

La mer. . . . . *Alaooch.*
Eau. . . . . *Tangch.*
Feu. . . . . *Keiganach.*
Maison. . . . . *Oolac.*

Fin des mœurs et coutumes des Oonalashkains.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Habitant de la Floride.

MOEURS

ET COUTUMES

DES HABITANS

DE LA FLORIDE.

Dans les premiers temps de la découverte du Nouveau-Monde, les Européens, non contens de tous les trésors qu'ils y trouvèrent, portèrent encore plus loin leurs desirs irrassatiables. On vit un gentilhomme Espagnol armer deux légers bâtimens, pour aller reconnoître parmi les îles Lucayes, celle qu'on assuroit posséder une source d'eau vive, réalisant la merveilleuse fontaine de Jouvence. Ce qu'on cherchoit ne se trouva point; mais *Juan Ponce de Léon* trouva ce qu'il ne cherchoit pas. Une tempête officieuse le fit échouer sur la côte inconnue d'un grand pays, dont il ne tarda pas à prendre possession, sous le nom de *Floride*. Les naturels de cette vaste contrée de l'Amérique septentrionale, opposèrent plus de

résistance que les habitans du Mexique et du Pérou. Pizarre et Cortez n'en eussent point fait une conquête facile et rapide. Ponce, à qui l'espoir d'une vieillesse prolongée, avoit fait entreprendre cette expédition, n'y rencontra qu'un trépas prématuré. Il mourut à Cuba, des blessures reçues à la Floride.

Cet exemple ne découragea point quelques riches propriétaires de mines, à St. Domingue. Il leur manquoit des travailleurs. Ils mouillent au cap Sainte-Hélène, attirent sur leurs bords cent trente Floridiens insulaires, et lèvent l'ancre. Cet attentat insigne, contre le droit des gens, ne tourna point au profit des ravisseurs: les sauvages, esclaves à fond de cale, se laissèrent tous périr de besoin pendant la traversée.

Mais leurs compatriotes les vengèrent peu après, et se firent justice eux-mêmes sur deux cents Espagnols, envoyés de nouveau, sous l'agrément de Charles-Quint. Le chef du convoi, *Vasquez d'Aillon*, que l'empereur décora de l'ordre de Saint-Jacques, pour donner plus de sanction à cette tentative, fut très-heureux d'échapper au juste ressentiment des naturels. Ferdinand de Soto leur déclara une guerre réglée, et mourut avant d'avoir pu mettre à terme son plan d'invasion. La science naturelle et le courage des barbares, mirent souvent en défaut les

les savantes combinaisons de la tactique européenne. Charles-Quint mécontent, changea de batteries. Ne pouvant soumettre la Floride par les armes, il en confia la conquête à des missionnaires, qui furent encore plus malheureux dans leur croisade. Les Floridiens, qui avoient toujours présente à leur mémoire, l'indigne perfidie des premiers navigateurs, massacrèrent trois de ces apôtres : cette catastrophe éteignit tout-à-fait le zèle évangélique des autres, qui se retirèrent au plus vîte.

Ce fut un François qui y bâtit le premier fort, en 1562. Les Anglois y tentèrent aussi bientôt après, des établissemens. Nous n'entrerons pas dans tous ces détails historiques, que nous abandonnons aux politiques. Notre tâche se borne à l'esquisse des mœurs et coutumes des naturels de la Floride, qui méritent encore aujourd'hui l'attention de l'observateur.

Le climat est doux et sain. Le sol agréable et fertile, recèle, sans doute, de riches mines d'or et d'argent.

Indifférent à ces trésors, le prudent Indien s'obstine à en dérober la trace aux Européens avides. La destinée des Péruviens, trop confians, est une leçon pour eux ; et ils savent en profiter. Satisfaits de leur farine de maïs, pétrie

avec du miel, quelques fruits, des poissons secs et du gibier, ne leur laissent rien à désirer, quand ils assaisonnent leur repas des plaisirs physiques de l'amour ; car ils ne se refusent jamais à leurs besoins renaissans et toujours actifs.

Ainsi que tous les Indiens qui se livrent à de fréquens exercices, les Floridiens sont agiles et robustes. Les femmes aussi ont beaucoup de souplesse dans leurs membres, bien proportionnés. Elles ne se distinguent pas moins que les hommes, par leur légéreté à la course. Une mère traverse les fleuves à la nage, portant son enfant sous un bras. Les deux sexes naissent blancs. La couleur d'olive qu'ils contractent avec le temps, est due aux drogues dont ils s'imprégnent la peau.

Intrépides guerriers, ils sont encore de rusés voleurs ; si l'on peut accuser de larcin, des gens qui n'ont aucune idée de la propriété civile. Leur culte est le plus remarquable de leurs usages. L'article le plus absurde et le plus révoltant de leur croyance, est la foi qu'ils ont dans l'existence du démon, appellé par eux *Toya ;* ils lui adressent des sacrifices humains. Il est vrai que ce n'est pas de leur propre mouvement qu'ils pensent et en agissent ainsi. Leurs prêtres, nommés *Jaovas*, ne dédaignent pas de

jouer quelquefois eux-mêmes le rôle du diable. Déguisés sous mille formes plus bizarres les unes que les autres, ils s'étudient à tourmenter l'imagination de ce peuple, par des terreurs paniques. On ne manque pas de venir à eux en foule, pour les prier de conjurer les êtres malfaisans dont on est obsédé ; et cet exorcisme profane a son salaire.

Ce qui leur fait plus d'honneur, ce sont les hommages religieux qu'ils rendent assidûment au soleil. A l'exemple des Péruviens et autres, ils ne vont point dans des temples étroits, en adorer le simulacre mesquin. Ils mettent plus de grandeur et de noblesse dans leurs rits.

Tous les jours, sans y manquer, ils assistent au lever du soleil. On les voit, à l'entrée de leur hutte, épier le moment où cet astre lance son premier rayon, tendre les mains vers lui, et lui adresser une hymne grossière, mais pleine de ferveur ; cette partie du culte est un acte d'admiration : le soir ils offrent un acte de reconnoissance, au soleil couchant, pour tous les bienfaits qu'ils en ont reçus dans le cours de la journée ; et ils font en sorte que le dernier rayon du jour tombe sur leur tête.

Outre ce devoir quotidien, ils ont consacré au Père de la lumière et de la chaleur, quatre

grandes fêtes solemnelles dans l'année. Dès l'aube matinale, les Floridiens d'*Apalache* se rassemblent sur la plus élevée de leurs montagnes. Au sommet est une grotte naturelle, construite de manière que l'une de ses ouvertures exposée à l'orient, reçoit les premiers feux du soleil levant. Pendant la nuit qui précède, les prêtres ont allumé un grand brasier, à l'entrée de cette grotte sainte. On y jette quantité d'aromates, et des nuages de parfums s'élèvent en l'honneur du premier des astres. Le peuple en silence, et dans un éloignement respectueux, se prosterne pendant que le chef des Jaovas fait une libation de miel ; puis il répand sur une pierre lisse, une certaine quantité de maïs broyé, destinée à la nourriture des oiseaux, dont le ramage salue tous les matins le retour du soleil. Ce premier devoir achevé, on se livre à une joie innocente et à des danses honnêtes.

Ces exercices pieux reprennent à midi. Debout, autour d'une espèce d'autel nu et sans ornement, les prêtres attendent que le soleil ait atteint le milieu de sa carrière : au moment où ses rayons tombent à plomb sur cet autel, le grand pontife allume des parfums choisis et réservés pour cet instant ; au milieu de la vapeur balsamique, il donne la liberté à une troupe d'oiseaux retenus dans des cages pour

cet effet. On suit des yeux leur vol ; on prête l'oreille aux cris de joie de ces volatiles ; on en tire des présages plus ou moins heureux : puis tout le peuple, dans une douce ivresse, difficile à peindre, descend de la montagne processionnellement, portant des rameaux dans sa main, précédé de ses chefs, et suivi de plusieurs pélerins. Ceux-ci sont chargés d'une partie des offrandes que tous les assistans se sont fait gloire d'accumuler à l'envi, en forme de pyramides, autour de la grotte sacrée. Le reste de ces offrandes appartient de droit aux prêtres.

Il est une solemnité, dont le soleil est toujours l'unique objet, qui consiste à lui offrir un cerf en effigie. On remplit d'herbages la peau de ce quadrupède, choisi parmi les plus grands ; on le couvre de guirlandes de fleurs ; on y suspend quantité de fruits secs ; puis on le hisse au plus haut d'un arbre, où il doit demeurer exposé à tous les rayons du jour, pendant l'année révolue. Tandis que les prêtres s'occupent de ce cérémonial, la dévote assemblée chante en chœur, des hymnes, pour demander au Père de la nature, une abondante récolte. Cette fête a lieu au commencement du mois d'avril.

Dans les grandes calamités, les habitans de la Floride, conseillés par leurs prêtres, plus

barbares qu'eux, se résolvent à sacrifier au soleil, un enfant mâle, le premier né d'une famille. Dans quelques cantons, on immole de même à la lune, une toute jeune fille. La mère est obligée d'assister à ce spectacle atroce et religieux. On danse autour d'elle ; on pousse des cris, sans doute, pour lui dérober ceux de la victime.

Ils ne se repaissent pas de chair humaine dans les repas qui terminent leurs fêtes religieuses, comme l'ont voulu insinuer certains Espagnols, qui, ne pouvant les subjuguer, cherchoient au moins à les calomnier. L'un, en effet, est plus facile que l'autre.

Dans certains districts, on célèbre des espèces de mystères en l'honneur du démon *Toya*. On se prépare à cette célébration par trois jours d'abstinence totale. Au milieu de l'assemblée rangée en cercle, trois prêtres, vêtus grotesquement, exécutent une pantomime tout-à-fait analogue à la divinité, qui en est le sujet. Puis les femmes, armées d'écailles de moules, font elles-mêmes des incisions sur le bras de leurs filles, qui disputent de patience et de courage. Le sang que fournissent les plaies, est aussi tôt jetté en l'air, au nom trois fois répété de *Toya*.

Dans plusieurs endroits de la Floride, on appelle le diable *Cupai ;* et l'enfer *Ucupacha*, c'est-à-dire, *le bas Monde ;* le ciel se nomme *Hamanpascha*, qui veut dire *le haut Monde.*

Les *Joavas* sont en même-temps médecins. Hors de leurs fonctions sacerdotales, ils portent toujours suspendu à leur ceinture, un sac de plantes. On ne peut leur refuser quelques connoissances en botanique. Ils se servent de leurs lèvres pour nettoyer les plaies, et le malade s'en trouve ordinairement assez bien, sans qu'il en résulte de grands inconvéniens pour celui qui se résout à ce bon office.

Quand la maladie résiste aux soins qu'on y apporte, on expose le moribond sur la porte de sa chaumière, la face vers le soleil, que le médecin, devenu prêtre, supplie d'achever la cure ; et quelquefois il en résulte des effets salutaires. On a vu des malades devoir leur convalescence à une douce transpiration provoquée par les rayons solaires.

Les prêtres Floridiens ont un costume qui leur est propre. Ils se revêtent d'un manteau de peaux coupées par bandes inégales. Quelquefois cet habillement est taillé à la façon d'une longue robe. Alors ils l'attachent avec une ceinture de peau. Ils ont les pieds et les bras nus. Sur la

tête, ils portent un bonnet de peau, qui se termine en pointe. Souvent ils se couronnent de plumes. Ils battent de la caisse, pour faire remarquer leur passage.

Avant de partir pour une expédition, les prêtres consultés, contrefont les inspirés, et rendent des oracles qui leur ont été communiqués d'avance par les chefs de la nation. Alors le général, le visage tourné au soleil, puise de l'eau dans une jatte; et la dispersant dans l'air au-dessus de la troupe, s'écrie : ainsi par nous soit versé le sang de nos ennemis! Puis remplissant encore une fois la coupe, il en verse toute l'eau sur des charbons allumés, en s'écriant de nouveau : puisse l'ennemi périr aussi vîte que ce feu s'est éteint!

Les veuves, sur-tout celles des guerriers morts au lit d'honneur, pleurent, ou du moins doivent feindre de pleurer beaucoup. Il est d'usage qu'elles déposent sur la tombe, leur chevelure coupée de toute sa longueur. Elles ne peuvent se marier au plutôt, que quand leurs cheveux ont repris l'accroissement qu'ils avoient avant la catastrophe; alors ils descendoient au-dessous des épaules. Les chefs seuls ont les honneurs du bûcher. De leurs cendres, on fait une boisson, que les parens se partagent entr'eux, le jour de l'anniversaire de sa mort.

Les autres familles conservent leurs morts pendant un an, revêtus des plus belles peaux, et embaumés dans des cercueils de bois de cèdre. Au bout de l'année, on les transporte dans le canton de la forêt voisine, assigné pour la sépulture de chaque famille. Là, chaque individu a sa place isolée, au pied d'un arbre, que l'on planteroit exprès, s'il ne s'en trouvoit pas, et qu'on renouvelle quand il périt. Ce qui n'arrive guère ; car on en prend le plus grand soin. Le fils se fait une occupation sacrée de l'entretien de l'arbre qui couvre les reliques de son père ; et s'il en négligeoit la culture, il encourroit le mépris et l'indignation de ses compatriotes.

Cet attachement pour les morts n'a pas peu contribué, sans doute, à rendre les peuples de la Floride indomptables. Des étrangers ne violeroient pas impunément cet asile : et tant que ces touchantes habitudes auront quelque force, les Espagnols ne seront pas bien reçus à vouloir souiller le sol de la Floride, pour en extraire de l'or.

Il est encore d'autres usages qui prouvent que les Européens n'ont pas seuls la raison en partage. Les montagnards des Apalaches ne donnent point de noms à leurs enfans ; il faut que ceux-ci s'en procurent un par quelqu'action gé-

néreuse. Le libérateur d'un village en prend le nom, ou celui de l'ennemi qu'il a repoussé.

Les maris s'abstiennent de leurs femmes, du moment qu'elles sont enceintes ; et ce n'est pas un petit sacrifice de la part des Floridiens, dont la forte organisation nécessite des besoins plus impérieux que dans nos froides contrées.

La femme adultère est publiquement dépouillée de tous ses vêtemens et de sa chevelure ; après être demeurée exposée à toutes les avanies des autres femmes de son village, on la renvoie à ses parens, qui la dérobent aussi-tôt à ses compatriotes, en la faisant passer dans un canton éloigné. Dans d'autres parties de la Floride, le mari offensé punit lui-même de mort, l'infidélité de sa compagne.

Les peuples de la Floride vont presque nus, et portent seulement une espèce de caleçons de chamois ou de daim. Ces caleçons sont de diverses couleurs, et servent à couvrir ce que la bienséance veut que l'on cache. Leur manteau est une sorte de couverture qui prend depuis le cou jusqu'à mi-jambe. Il est ordinairement de martre fine, et sent une odeur de musc très-agréable. Ils en ont aussi quelquefois de chats, de daims, de cerfs, d'ours, de lions, et même de vaches, qu'ils préparent si bien, que l'on

pourroit s'en servir comme d'une étoffe. Pour les cheveux, ils les portent longs, et les nouent sur la tête. Leur bonnet est un réseau de couleur, qu'ils attachent sur le front; ensorte que les bouts pendent jusqu'au-dessous des oreilles. Leurs femmes sont aussi vêtues de peaux de daim ou de chevreuil, et ont tout le corps couvert d'une façon assez honnête et modeste, excepté dans l'enfance. Dans quelques endroits, les jeunes filles, quand elles deviennent grandes, ceignent le tablier de coton, qu'elles ne quittent plus.

Ces Indiens se servent de toutes sortes d'armes, excepté du mousquet. Ils croient que l'arc et et la flèche leur donnent une grace particulière; c'est pour cela qu'ils en portent toujours à la chasse et à la guerre. Leurs arcs sont très-longs. Afin de ne point se blesser le bras gauche avec la corde, quand elle se détend, ils se servent d'un *demi-brassar* de grosses plumes, qui les couvre depuis le poignet jusqu'au coude, et qui est arrêté par une bande de cuir, dont ils font autour du bras quelques tours.

Ils se fabriquent des mantes ou casaques avec l'écorce la plus tendre de certains arbres, ou avec une herbe qui, bien battue, devient comme du lin. Ces casaques leur servent d'habit. Ils en ont une qui les enveloppe depuis la ceinture

jusqu'au-dessus des genoux ; et une autre sur l'épaule gauche, retroussée sous le bras droit, qu'ils ont toujours dehors. Les Indiens n'en ont jamais qu'une sur les épaules.

Leurs cuirs sont fort bien apprêtés ; ils leur donnent la couleur telle qu'ils la souhaitent, et d'une teinture si parfaite, que leur couleur de feu soutiendroit la comparaison avec notre plus fine écarlate. Leur cuir est bon aussi ; et c'est de celui-ci qu'ils font leurs chaussures ou sandales, quand ils en portent, ce qui leur arrive rarement dans les montagnes.

Fin des mœurs et coutumes des habitans de la Floride.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Quaque

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Quaqueresse.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES QUAKERS.

Depuis qu'il existe des associations civiles et religieuses, celle des Quakers est jusqu'à présent une des plus raisonnables et des mieux adaptées aux droits et aux devoirs de l'homme.

Quand on ouvre le livre des constitutions du Quakérisme, on croit lire un roman politique; la république de Platon ne semble pas plus imaginaire. Avant l'application des principes de cette secte, et sur-tout à l'époque où elle fut établie, on auroit écouté avec un sourire de pitié, celui qui eût dit avec assurance : oui ! il est possible de persuader aux hommes qu'ils sont nés tous égaux, et qu'ils doivent vivre tous libres ; que l'éducation seule met entr'eux quelque différence ; qu'ils doivent s'interdire le port et l'usage des armes offensives et même défensives ; qu'une simple affirmation, qu'une négation toute nue doivent suffire pour rendre témoignage à la vérité ; qu'il vaut mieux

encore *céder* que *procéder ;* qu'une société d'hommes peut bien se passer d'impôts et de prêtres ; que chez eux la charité fraternelle supplée aux premiers, et les leçons paternelles aux seconds ; qu'un honnête homme en méditation, se sent bientôt inspiré, et mérite d'être entendu ; qu'avec un esprit bien intentionné et un cœur pur, on a le don de la parole et le droit de parler à ses frères assemblés.

Malgré l'austérité de ces principes, croiroit-on qu'encore aujourd'hui les Quakers de Philadelphie, et même ceux de Londres, agissent en conséquence et en toute rigueur ? leur conduite morale n'est pas plus changée que leur style et leur costume ; les Quakers continuent d'être les meilleurs des hommes, et se piquent de se conserver dans l'intérieur de leur conscience, tels qu'ils paroissen à l'extérieur de leurs personnes.

Ils s'habillent pour se couvrir, et non pour se parer. Leurs vêtemens sans boutons, sans dorures, n'est qu'un tissu de laine, plus ou moins épais, selon la saison. La dentelle, à leurs yeux, n'ajoute rien au linge d'une blancheur éclatante. Les courroies de leurs chaussures leur semblent plus commodes que des agrafes de diamans. Ils rougiroient d'employer le fer et le feu pour donner à leur che-

velure une forme particulière et recherchée. Leurs compagnes pensent et se conduisent de même. La simplicité de leurs mœurs et la décence de leur maintien, servent de parure à leurs ajustemens, et leur méritent la considération qu'on accorde si légérement ailleurs, aux grands airs d'une femme opulente ou d'antique extraction.

La conversation et les écrits des Quakers ne sont pas plus élégans que leur costume. Ils se taisent, quand ils n'ont plus rien à dire; et ils ne disent que ce qu'ils pensent. Comme ils ne voient dans l'homme que l'homme, ils n'observent, avec leurs semblables, aucune de ces petites convenances de société qui marquent la nullité des gens du monde. Ils ne sont pas avancés dans la science des mots; mais ils ont fait des progrès dans celle des choses: et il leur est plus facile de bien faire que de bien dire. En Amérique, un seul Quaker, de ses propres deniers, rachetoit de l'esclavage quatre cents nègres; tandis qu'un autre Quaker, à Ackworths, ouvroit à trois cents enfans, un asile, pour y être élevés et nourris convenablement. Ce même homme, quand la mort le surprit, avoit déjà déposé plus de trois cent mille guinées dans le sein de l'indigence.

Quelques uns d'entre les Quakers ont été

auteurs ; et l'on pourroit intituler leurs livres *la raison écrite*. Si l'on y rencontre des pages qui sentent la mysticité, c'est qu'il est peut être au-dessus de l'homme de faire beaucoup de bien, pendant long-temps, sans se démentir, si l'on n'est soutenu par un peu d'enthousiasme.

D'ailleurs, rien dans leur rit, ne parle aux sens. Leurs assemblées religieuses se tiennent dans des salles dont les murailles sont absolument nues. Point d'autel : le sanctuaire de la divinité bienfaisante qui les inspire, a sa place dans leurs cœurs. Point de lampes allumées : le flambeau de la charité brûle au fond de leurs ames, sans qu'il soit besoin de l'exciter par des emblêmes commémoratifs. On se place sans choix ; le recueillement empêcheroit d'en faire. Celui d'entr'eux qui se trouve *illuminé* le premier, harangue le premier. On l'écoute avec intérêt, parce qu'il n'exprime que ce que chacun de ses auditeurs sent au-dedans de lui. Un vieillard agenouillé, termine la touchante conférence par une prière répétée tout bas par les assistans, dont la ferveur concentrée ne se fait connoître que par les bonnes œuvres prodiguées au sortir de cette maison pieuse.

Cette secte, la plus indulgente et la plus pacifique de toutes, eut ses persécuteurs et ses martyrs.

tyrs. Le clergé anglican pouvoit-il voir de bon œil, des gens d'une probité rigide, qui s'en tenoient au texte de l'évangile, et qui ne demandoient aucunes graces au prince ! La cour ne pouvoit souffrir des hommes ennemis de l'étiquette, et bravant le protocole diplomatique. Cromvel voulut d'abord les gagner, et finit par leur accorder sa considération. Ils ne furent pas tout-à fait tranquilles en Amérique ; mais du moins, ils y prirent leur rang, et figurent encore dans l'histoire des hommes, à l'ombre des loix du grand Penn. C'est à Philadelphie (la ville des Frères), qu'ils méritent d'être observés. Sans luxe, les Quakers savent faire fleurir le commerce, entretenir la population, et se procurer l'abondance. Ils mènent une existence d'autant plus douce, que leur exemple enfin a prévalu; et que le système de tolérantisme dont ils ont toujours fait profession, est passé en loi chez leurs voisins.

Fin de la notice sur les Quakers.

MOEURS

ET COUTUMES

DES ACADIENS.

ON a remarqué que les mœurs d'une nation souffroient du trop grand nombre d'individus réunis sur le même point. Si les habitans de la terre pouvoient se résoudre à vivre en petites peuplades séparées, il est probable qu'ils se conserveroient meilleurs et plus heureux. Les relations de voyages ont confirmé cette observation ; les hommes renfermés dans des petits cantons isolés, dans des presqu'îles peu considérables, ont été trouvés valoir beaucoup mieux que les hommes du vaste continent. Les Acadiens en fournissent la preuve. Leur caractère paisible, leurs douces habitudes, l'ignorance où ils étoient des arts corrupteurs, firent donner à leur patrie une dénomination presque semblable à celle de l'heureuse *Arcadie* des anciens. Ce fut à la fin du XVIe. siècle, que les François descendirent sur les côtes de l'*Acadie*, péninsule de l'Amérique, voisine du Canada, et jouissant à-peu-près du même climat que la

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Homme Acadien

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Femme Acadienne

France. L'Angleterre convoita bientôt cette possession où le bonheur habiteroit encore, si elle ne fût jamais venue à la connoissance des Européens. Le sang des deux nations civilisées coula en présence des sauvages, cause innocente de ces rivalités politiques. Changeant de maîtres selon le sort des armes, le choix des naturels du pays eût été pour les François; mais après maintes révolutions auxquelles ils échappèrent en petit nombre, le reste de cette peuplade, digne d'une plus douce destinée, subit le joug Britannique; et l'Acadie n'est plus aujourd'hui que la Nouvelle-Écosse.

Le peu d'Acadiens qui subsistent encore, cantonnés loin des colonies Islandoises et Allemandes, ont gardé leurs mœurs respectives, et font regretter qu'ils ne soient plus les seuls propriétaires de leur patrie. Ils se tutoyent tous, sans distinction d'âge, comme en doivent agir les frères d'une même famille. « Père de celle que j'aime (dit un jeune homme qui veut se marier), « donne-moi ta fille ». On lui répond : « Si tu es bon chasseur, parle à sa mère ». L'amoureux est mis à l'épreuve. Et s'il a su, pendant un temps limité, procurer beaucoup de gibier et de poisson aux parens de la jouvencelle qu'il recherche, la mère dit à celle ci : « Suis ce garçon; c'est ton mari ». La jeune

fille ordinairement ne se le fait pas redire, et tous deux vont passer plusieurs jours dans les bois. Cette absence n'est pas toute pour eux. Il faut qu'ils en rapportent assez de chasse et de pêche pour fournir aux frais de la noce qu'on célèbre à leur retour. Jadis, il étoit, dit-on, quelquefois d'usage que les nouveaux mariés, après la cérémonie nationale de leur union, passassent des mois, même des années, sans faire valoir leurs droits réciproques. Ils en agissoient ainsi, ajoute-t-on, par un raffinement d'amour qu'il est difficile de supposer possible chez une nation, sinon barbare, du moins sauvage. Il est plus naturel de croire que leur séjour de plusieurs journées consécutives dans les forêts, livrés à toute l'effervescence de leurs premiers desirs, les rassasie pour long-temps, et les fait consentir sans peine à une trêve de plaisirs, dont le besoin est le principal attrait pour eux.

Quand elle se croit enceinte, l'épouse se feroit un scrupule de le cacher à son mari, qui, de ce moment, cesse tout commerce avec elle. Mais l'arrivée des étrangers a un peu civilisé les naturels sur cet article comme sur plusieurs autres. Quand elles en ont le temps, les femmes vont accoucher au milieu des bois, hors de la cabane qu'elles craindroient de souiller. Le

nouveau-né, même en hiver, tout aussi-tôt l'enfantement, est baigné dans l'eau froide. Une peau de renard ou la dépouille d'un cygne lui sert de layette ; et on le garotte dans son berceau construit de manière à pouvoir être suspendu au premier arbre. Avant de lui laisser goûter le lait maternel, on lui fait avaler quelques gouttes d'huile de poisson ou de graisse d'animal. La naissance d'un fils est une fête dans la famille : une fille ne cause pas la même joie. Si la mère redevient enceinte avant d'avoir sevré son enfant, qu'on est dans l'usage d'allaiter très-tard ; par une sollicitude aveugle, elle fait avorter le fruit en germe, dans la crainte de faire pâtir son premier nourrisson. Un enfant devient l'idole de ses père et mère. On fait des présens aux étrangers qui le caressent dans leurs bras, et on leur paie même le dommage qu'auroit pu occasionner sur leurs habits quelqu'accident contraire à la propreté. Chaque époque un peu intéressante de l'enfance est précieuse aux parens; ils la célèbrent par un festin. Ainsi on se rassemble pour danser, à l'apparition de la première dent, ou aux premiers pas que fait l'enfant, en marchant tout seul. Le premier gibier qu'il apporte de la chasse est le sujet d'un grand repas. Cette conduite est motivée. Le meilleur chasseur a seul des droits au commandement de sa tribu. Ce

n'est pas au plus intrigant ou à l'héritier d'un grand nom qu'on défère le titre de chef, *Sagaino*. Les avantages de la figure ou de la taille n'entrent même pas en considération. Le plus fort, le plus courageux, ou le plus adroit, l'emporte sur ses rivaux, sans craindre de s'en faire des ennemis. Depuis la présence des Européens en Acadie, les habitans sont moins unis entr'eux qu'auparavant. Ils ont des jongleurs qui soufflent le froid et le chaud, selon leur intérêt. Ces magiciens ont redoublé d'artifice, du moment qu'on leur opposa les missionnaires, plus clairvoyans que leurs compatriotes crédules. La jalousie du métier s'empara d'eux. Ils ne pardonnèrent pas aux nouveaux-venus de leur avoir enlevé les bons morceaux qu'ils se faisoient adjuger dans les festins, sous prétexte de sorcellerie. Le dieu des Acadiens sauvages est le soleil, qu'ils appelle *Nichekaminou*, c'est-à-dire, le très-grand. Mais à l'exemple de tous leurs voisins, les Américains septentrionaux, qu'ils imitent en beaucoup de choses, ils rendent un culte assidu au démon, nommé chez eux *Mendon*. Coupables de toutes les pratiques superstitieuses communes aux nations sauvages, ils y sont fort attachés, et y tiennent encore; d'autant plus excusables, que les vices de leur esprit n'altèrent point les belles qualités de leur cœur. Le père, privé de son fils unique dans un com-

bat, ne reste point long-temps seul ; on s'empresse de lui faire adopter un autre enfant. S'ils ne sont pas d'une propreté recherchée dans les détails de la vie domestique ; observateurs scrupuleux de la décence, même entre amis, dans l'intérieur de leur famille, le mystère le plus rigoureux préside à leurs fonctions les plus naturelles. Leur conduite, à cet égard, démentiroit ceux qui croient que le cynisme caractérise l'homme sauvage. Ils ne connoissent pas le pardon des injures, et toujours ils ont levé la hache sur la tête de ceux qui les menaçoient du fusil. S'ils sont sensibles aux outrages, ils ne le sont pas moins aux bienfaits. Les missionnaires, qui mirent plus de charité que de zèle dans leurs conversions, furent traités par eux avec des égards soutenus. Ils élevèrent, comme ils purent, un tombeau à l'un d'entre eux, qu'ils appelloient leur patriarche. Le François peut rendre témoignage à leur attachement et à leur fidélité. Ils n'ont jamais varié sur notre compte. L'espèce d'abandon où nous les avons laissés, ne les a pas encore refroidis à notre égard. Ils nous portent toujours dans leurs cœurs, et ne souffrent qu'impatiemment le joug de leurs nouveaux maîtres, plus durs que les premiers.

Les arts ne sont pas plus avancés chez eux

que parmi les sauvages du Canada, à l'histoire desquels nous renvoyons pour completter celle-ci. La boîte fumigatoire est connue de temps immémorial des Acadiens. Ils remplissent de fumée de tabac une panse d'animal ou un long boyau. A l'un des bouts, après avoir lié l'autre, ils adaptent un calumet, et introduisent cette cannule dans le fondement du noyé, en comprimant le boyau avec la main. Puis suspendant le malade la tête en bas, ils lui procurent une salutaire évacuation d'eau, provoquée par ce bain de vapeur.

La population de l'Acadie, à l'époque de la visite qu'en fit le célèbre Champlain, surpassoit quarante mille individus ; lesquels furent bientôt réduits au dixième. Infortunés habitans, en butte à la jalousie de deux puissances rivales; l'une les arrache inhumainement à leurs foyers et les disperse, sans asyle et sans secours ; l'autre semble les méconnoître, et ferme son sein ingrat. Leurs descendans font valoir pour des étrangers le patrimoine de leurs pères, et se louent sur un sol dont ils devroient être les propriétaires. Du moins ont-ils aujourd'hui la triste consolation de voir languir les Colonies envoyées pour les remplacer. Devenue province Angloise, l'Acadie ou la Nouvelle-Ecosse, d'une étendue considérable, mais très-peu habitée,

n'offre plus qu'un pays conquis, qui ne fait pas plus d'honneur que de profit aux vainqueurs.

Annapolis, jadis Port-Royal, n'est gardée que par une garnison de trente hommes. Halifax est une ville plus importante, à cause de la bonté de son port. Mais elle ne jouit que d'un éclat emprunté au trésor de la marine royale. La pêche pourroit dédommager des dépenses qu'exige cette possession précaire. La mer y est aussi prodigue que la terre est avare. Les objets de commerce sont des maquereaux salés, de la morue, de l'huile de poisson, des côtes de baleine, quelques mâts, du bois et du charbon de terre. Le lin et le chanvre pourront devenir un jour une branche lucrative. Mais l'industrie n'y fleurira jamais qu'à l'ombre de la liberté, ou d'un gouvernement plus doux.

Les restes des anciens Acadiens, épars dans quelques cantons retirés de la Nouvelle-Ecosse, s'habillent encore aujourd'hui comme leurs ancêtres. Ils ne cachent leur nudité qu'avec la dépouille des animaux. Quelquefois ils s'enveloppent dans des couvertures, qu'on échange avec eux contre leurs pelleteries. Entre le costume des hommes et celui des femmes, il n'y a presque point de différence. L'habillement de celles-ci descend jusqu'au bas de la jambe, en

forme de cotillon; ceux des hommes ne passent point le genou. Ils aiment à avoir les jambes libres, pour mieux vaquer à l'exercice de la chasse. Pendant l'été, les jeunes gens n'ont qu'une chemise si courte, qu'ils sont obligés de se servir d'une ceinture, à laquelle est attaché un morceau d'étoffe ou de peau, pour cacher ce qui doit l'être, même aux yeux d'un sauvage. Une fois qu'ils ont passé cette chemise sur leur dos, ils ne l'ôtent que quand elle tombe en lambeaux. Hommes et femmes, ils vont presque toujours nue tête. Par fois cependant ils mettent un petit bonnet d'étoffe, en forme de calotte, qui ne leur couvre que le sommet du crâne. Quelques-uns portent des bas et des souliers; mais le plus souvent ils n'en ont pas. Les bas sont faits de deux morceaux d'étoffe, qu'on appelle *mazamet;* ils les cousent en dehors, et il y a toujours deux aîles qui débordent la couture de quatre doigts. Leurs souliers sont faits de peau de loup marin, en escarpins, toujours plats et commodes. Ils ressemblent mieux à nos chaussons, n'ayant point de talons; ils s'attachent avec des courroies, qui passent par des trous dans les quartiers, comme les cordons d'une bourse. Ils en font encore de peau d'orignal, qu'ils embellissent de peinture et de bordure de porc-épi blanc et rouge; mais c'est pour les vendre à ceux qui veulent en faire voir dans

leurs pays. Les hommes, comme les femmes, se mettent du fard plus abondamment qu'aucune autre nation. Ils attachent leurs cheveux avec de la rassade, petites perles noires et blanches, enfilées; et ils en font un gros nœud, qui ne descend guère plus bas que l'oreille. Cet ornement est commun aux deux sexes, qui n'ont pas plus de barbe l'un que l'autre. Leurs cheveux ne blanchissent jamais, et sont toujours fort plats. Ils dégouttent de graisse d'animaux ou d'huile de poissons. Ils en mettent particulièrement sur le front; et c'est-là leur essence ordinaire. Quelques uns d'entre les jeunes gens ont pris fantaisie quelquefois d'endosser un habit complet d'Européen. Ce n'est pas le ridicule de cette parure empruntée qui les en dégoûta, mais bien la contrainte où se trouvoient leurs membres. Ils préfèrent de se stigmatiser tout le corps, et d'y imprimer, même sur le visage, différentes figures, tels que des noms de Jésus, des croix, etc. Ces marques sont indélébiles. Ils les composent avec du vermillon et de la poudre à canon, mêlés ensemble. Ils souffrent d'autant plus pour se défigurer ainsi, que leur peau est un cuir, comparée à celle de nos Sybarites. Elle est de couleur d'olive. Mais leurs dents n'ont point d'égales pour la blancheur. Un sauvage marqué de la sorte, mourut à l'hôtel-dieu de Paris. Les chirurgiens écorchèrent le

cadavre, et en firent passer la peau, sans que les nuances en fussent altérées.

Garçons et filles, hommes et femmes, tout le monde fait usage de la pipe. Le tabac est leur grand régal après l'eau-de-vie.

Les femmes ont la voix douce et touchante. Les hommes chantent très-juste. Mais leurs danses ne répondent pas à leur musique.

Fin des mœurs et coutumes des Acadiens.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Sauvage du Canada

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Dessiné, del Mirvelle sculp

Femme Sauvage du Canada.

MOEURS

ET COUTUMES

DES SAUVAGES

DU CANADA.

Les savans ne sont pas encore d'accord sur la véritable origine de la population américaine ; ils conviennent cependant assez généralement qu'elle commença par le nord. Nous ne les suivrons pas dans leurs conjectures plus ou moins heureuses ; nous nous attacherons de préférence au caractère des habitans. L'Amérique septentrionale fourmille de petites peuplades, à chacune desquelles il est plus facile de donner un nom, que d'en spécifier les mœurs. Si on essayoit d'en tracer une esquisse, il faudroit placer les Hurons et les Iroquois sur le devant de la scène. D'après leur physionomie plus prononcée que celle de leurs compagnons, on pourroit juger du reste. On ne trouva pas aux sauvages de l'Amérique septentrionale cette simplicité d'esprit à laquelle on s'attendoit, et il

fallut toute la sagacité des Jésuites pour en pouvoir tirer quelque parti.

Dénués des arts nécessaires pour améliorer un sol ingrat, ces peuples se disputoient l'existence journellement, et de temps immémorial. A la vue des Européens, ils tournèrent contre les nouveaux-venus toutes les ressources de leur politique, supérieure à leur tactique. On les accuse d'être légers dans leur amitié, peu sûrs dans leurs conventions, féroces dans leur vengeance; mais, à leur place, qu'eussions-nous fait? Nous n'aurions peut-être rien à leur reprocher, si nous les eussions traité d'égaux, comme ils avoient peut-être le droit de l'exiger. Le zèle de nos missionnaires les auroit corrigé des vices qui nous révoltent en eux, si nous ne leur eussions pas apporté à la fois les armes d'une main, et de l'autre l'évangile de la paix. Cette association contradictoire les a aigri, et nous a aliéné leurs cœurs. Désintéressés avec eux, ils se seroient montrés plus généreux envers nous.

On ne parvient pas à civiliser des barbares pleins d'énergie, en s'emparant de leur patrie et de leur liberté. De tous les sauvages du monde connu, les Illinois et les Hurons, les Nachtès et les Iroquois, les Nadoëssis et les Chippevays, les Assinipoils et les Algonquins, &c.

ont coûté le plus aux Européens : on les exterminera plutôt que de les asservir ; et on ne jouira paisiblement du Canada, que quand on en aura fait un désert.

C'est sur-tout dans l'intérieur des terres, et loin de nos comptoirs, qu'il faut étudier ces peuples, pour en prendre une véritable idée. Leur extérieur annonce déjà ce qu'on doit s'en promettre ; leur taille élevée et rarement difforme, parée d'une chevelure naturellement bouclée, prévient d'abord en leur faveur. Leurs femmes, plus petites que nos Européennes, ne sont pas dépourvues des graces de la figure, mais elles perdent de bonne heure l'élégance des formes. Nous serons étonnés de trouver établi par eux, et commun aux deux sexes, l'usage de dépiler exactement le menton, et toutes les parties du corps où l'on rencontre des signes de la force virile dont les anciens paroissoient si jaloux. Cette recherche de propreté n'est due peut-être qu'à la mode qu'ils ont de peindre leurs visages, et d'oindre tout leur corps. Leurs habitations et le mobilier qu'elles renferment, sont construites à la manière ordinaire des sauvages. Ce sont des perches attachées aux extrémités avec des liens d'écorce d'arbre, et recouvertes de peaux de daim ou d'élan. La dépouille d'un ours, étendue

sur la terre, sert de lit. Quant aux ustensiles de ménage, leur industrie a été jusqu'à façonner une cuiller, mais pas au-delà. Un couteau ou un briquet sont, à leurs yeux, choses si précieuses, qu'ils les troquent volontiers contre des esclaves.

Les Canadiennes observent la plus scrupuleuse décence dans leur maintien habituel. Pendant les visites qu'elles se rendent, on ne les surprend jamais dans ces attitudes plus qu'efféminées, qu'on se permet parmi nous dans les sociétés ; jamais elles ne se croisent ou n'écartent les jambes : modestement assises, elles n'affichent pas ces airs d'abandon ou ces minauderies agaçantes, si usitées dans les cercles de nos capitales. Pendant tout le temps de leurs infirmités périodiques, elles affectent sur elles une attention soutenue, comme pour démentir et rendre vaine l'opinion qui les déclare impures en ces momens. Elles ont l'avantage de s'accoucher elles-mêmes ; et deux heures après la délivrance, elles vaquent aux détails domestiques comme auparavant : le nouveau-né seul fait soupçonner ce qui vient de se passer.

Les Canadiens ne sont pas étrangers aux diverses affections que la nature fait éprouver au cœur ; mais loin de les afficher par des marques extérieures, ils se contentent de les mettre

toutes

toutes en action. Le silence le plus stupide ou le plus froid laconisme, cachent des sentimens tout-à-fait concentrés en eux, et qu'ils craindroient apparemment d'affoiblir, en les laissant éclater au dehors. On apprit un jour à un Illinois, de retour d'une longue chasse, la mort subite de sa femme qu'il aimoit. *C'est dommage !* répondit il. Parmi eux la vieillesse est sacrée pour les jeunes gens; ils lui rendent une sorte de culte. Le plus âgé de la famille en est comme le dieu. Chez eux un service est payé par un autre service. Ils ont eu beaucoup de peine à comprendre comment il pouvoit se faire qu'une quantité plus ou moins grande de métal jaune et blanc monnoyé, puisse mettre une si prodigieuse distance entre des hommes nés tous égaux. Nos esclaves (disent-ils) ne le sont pas volontairement ; comment se trouve-t-il des hommes assez lâches pour se résoudre à être toute leur vie, et de leur plein gré, les valets de leurs semblables, dans l'espoir d'amasser quelques poignées de pièces d'or ou d'argent ? Ils sont insensibles à nos arts d'agrément; les talens utiles ont seuls toute leur estime.

Ils comptent les jours par sommeils, et divisent l'année en douze lunaisons. Chaque mois a son attribut qui sert à le faire remarquer. Ils commencent par Mars, qu'ils appellent la

lune des vers, parce que, dans ce temps, ces reptiles se montrent. Avril est le mois des plantes, Mai celui des fleurs. Juin est la lune chaude, Juillet la lune du chevreuil; Août celle des esturgeons, dont on prend un grand nombre alors. Septembre est la lune du bled, parce que c'est le temps de la moisson du maïs. Octobre est le mois des voyages; Novembre est la lune des castors, Décembre celle de la chasse. Janvier est la lune froide, et Février le mois de la neige. Quand la lune a fini son cours, ils disent qu'elle est morte, et appellent *jours nuds* ceux pendant lesquels l'astre de la nuit cesse d'être visible.

La forme de leur gouvernement est d'une simplicité et en même-temps d'une sagesse à laquelle nos profonds législateurs n'ont pu encore atteindre dans leurs codes savamment compliqués. Les familles d'une tribu se réunissent pour élire deux chefs, l'un préposé aux opérations militaires, l'autre chargé de l'administration civile. Le talent de la parole mène à ce dernier grade; la valeur donne des droits au premier. Dans l'intérieur de chaque famille, on nomme un chef particulier pour la représenter et pour assister les deux chefs principaux. Ces deux autorités ne sauroient se permettre de rivalités, attendu qu'elles ne sont que comme

l'expression générale des vouloirs de la nation assemblée. Aussi ces deux chefs n'intiment point leurs ordres ; ils n'ont droit que de proposer leurs avis, et leur ministère se borne à recueillir les voix ; ils ne sont pas même tenus de la vindicte publique. Chaque famille a son propre *forum*, et se fait justice elle-même. Un coupable trouve un tribunal sans sortir de la maison paternelle, et ses parens sont ses juges-nés. La sentence domestique est confirmée par le chef de la nation, sans souffrir aucune sorte de modification. Faut-il donc aller chez les Iroquois pour trouver un modèle de législation ?

Quelquefois le même individu est élu chef des guerriers et du reste de la nation tout ensemble ; mais pour mériter une telle exception, il faut avoir des titres bien éclatans.

Le comestible des sauvages du Canada, peu raffiné, n'en est que plus sain. Ils n'y font point entrer le pain, le lait, le sel et les épiceries. Leur nourriture ordinaire consiste en viandes rôties ou bouillies ; et pour boisson, ils se servent de l'eau dans laquelle ils ont fait cuire la chair de l'ours, du bufle, de l'élan, du cerf et des castors, tous animaux dont ils se repaissent indifféremment. Ils se nourrissent aussi de riz crevé dans l'eau, et sans y ajouter d'ingrédiens propres à en relever le goût fade. Comme par-

tout ailleurs, la classe infime de la nation ne se pique pas d'une grande propreté dans l'apprêt des viandes. Mais qui auroit le courage d'en faire un reproche au peuple ? La misère est toujours sale. Ils aiment à prendre leur repas en grande compagnie, et leurs actions de graces sont des danses; persuadés que le grand Esprit (c'est le nom de leur dieu) est un bon père, bien plus flatté des amusemens de ses enfans, que de leurs hommages. Les sauvages du Canada font asseoir à leur table tous ceux qui se présentent, amis, ou étrangers. Ils se reprocheroient le morceau qu'ils porteroient à la bouche, sans en faire part à celui qui le convoiteroit des yeux. Ils ne savent point refuser avec politesse, et donnent brusquement avant qu'on leur demande avec instance. La chair de chien engraissé n'est servie que dans les grands galas et aux jours de fêtes. Il ne se passe point d'événemens un peu remarquables, qu'ils ne célèbrent par des danses. Ils en exécutent de plusieurs sortes, au son du tambour. Celle de la guerre est une pantomime mesurée et tout-à-fait analogue à la circonstance. S'ils sont effrayans dans leurs jeux, combien ne doivent-ils pas l'être dans les combats réels, qui n'ont lieu que trop fréquemment entre les différentes hordes? Parmi les sauvages, les haines nationales sont interminables; elles le sont bien chez les peuples

qui se disent civilisés. Les Canadiens se préparent à leurs guerres d'importance par des jeûnes dont le but est de se procurer des rêves, d'après l'interprétation desquels on augure de l'événement. Le délire d'un cerveau creux, et les vapeurs d'un estomac vide, sont regardés par eux comme des inspirations divines. Terribles dans l'attaque et dans leurs moyens de défense, ils sont d'autant plus féroces quand ils se vengent, qu'ils savourent ce plaisir criminel, et s'en font un objet d'étude, un sujet de gloire. C'est sur la personne des prisonniers qu'ils assouvissent toute leur rage, avec un raffinement de cruauté qu'on aura peine à croire; mais la patience du supplicié surpasse encore l'acharnement de ses bourreaux. On vante l'héroïsme du Stoïcien; mais qu'est-il en comparaison de la contenance fière d'un Iroquois qui, assis pendant quarante heures sur un brasier gradué à dessein, chante comme à un banquet, conserve son esprit libre et son ame intacte dans un corps épuisé de tourmens, provoque ses ennemis rassasiés de vengeance, et meurt sur le lit de douleur, comme on s'endort sur un champ de roses.

Chanson de mort d'un Iroquois.

« Généreux défenseurs de ma nation, vous

» dont je suis descendu, préparez-vous à me
» recevoir. Le grand Esprit, en me livrant à
» mes ennemis, a voulu, sans doute, me don-
» ner l'occasion d'ajouter à la gloire de mes
» ancêtres. Fils des braves, j'ai vécu, je veux
» mourir comme eux. Qu'on ne dise pas d'eux
» un jour : le tigre belliqueux n'a enfanté qu'un
» daim timide. Qu'on dise plutôt de moi : la
» ceinture de force et de courage a passé sur
» ses reins, et il ne l'a quittée qu'avec la vie.
» Et vous, dont je suis le captif, et non pas
» l'esclave, lâches bourreaux, qui ne savez pas
» même vous venger, venez lutter avec moi ;
» qui de nous cédera ? Voyons si je serai ras-
» sasié de tourmens, avant que vous soyez
» repus de vengeances. Cependant vous avez
» encore plus de motifs pour me tourmenter,
» que je n'ai de moyens pour souffrir. Il n'est
» pas un lambeau de ma chair qui n'appar-
» tienne aux corps de vos frères et de vos amis
» vaincus, dont j'ai fait ma substance dans les
» combats. J'ai bu, distillé goutte à goutte dans
» leurs crânes, tout le sang exprimé de leurs
» cœurs. Au lieu de nattes, les parois intérieures
» de ma cabane sont tapissées des chevelures de
» vos pères. Montrez-vous du moins meilleurs
» bourreaux que vous n'avez été braves guer-
» riers. Souvenez-vous que vous avez à faire à
» un homme, et que la plus cruelle de mes tor-

» tures seroit d'expirer sous les coups incertains » d'un ennemi aussi foible qu'une femme ».

La paix a cependant des charmes pour eux : et ils en observent très-fidèlement les traités, du moins entr'eux : car, à l'égard des Européens, ils ont cru devoir étudier leur style, et les élèves ont bientôt égalé leurs maîtres dans l'art des négociations. On sait que le calumet des sauvages représente le caducée des anciens. Ce symbole de la paix est une pipe à tabac, laquelle, passant de bouche en bouche, rend frères tous ceux qui ont consenti à en aspirer la fumée.

Si les discours persuasifs des missionnaires n'eussent point été démentis par la conduite des autres Européens, il eût été facile de faire tourner cet usage si louable au commun avantage des naturels du pays et des étrangers.

Les sauvages du Canada possèdent à la fois la rhétorique des mots et l'éloquence des choses. Toutes leurs harangues sont en images, et leurs sentimens en actions : si *fumer au calumet* est un peu grossier et de mauvais goût, quoique plus expressif que *présenter le rameau d'olivier* ; *courir l'alumette*, est un madrigal délicat, que ne désavoueroit point le peuple le plus galant. Il consiste à se présenter devant la couche

de sa dame endormie ou feignant de dormir ; portant à la main une mèche allumée. Si on se réveille pour l'éteindre, c'est un consentement tacite du cœur, et le mariage ne tarde pas à s'ensuivre. La célébration a lieu sans l'intervention de la divinité, et sans le ministère des prêtres. Le couple amoureux brise une baguette en autant de morceaux qu'il a de témoins ; chacun des assistans emporte son morceau, et le conserve comme un gage à produire en temps et lieu. Et en effet, en cas de divorce, on y procède, en rapprochant ces différens fragmens qu'on jette au feu. Il faut avouer que la noble simplicité de cet usage vaut bien tout le cérémonial des nations policées anciennes et modernes.

L'adultère passe pour un crime d'autant plus capital, qu'on a la ressource du divorce et de la polygamie. Dans cette fâcheuse circonstance, un mari (chez les *Nadoëssis*, peuplade du Canada) a le droit de se faire justice lui-même. Elle consiste à couper avec ses dents le bout du nez de sa femme coupable ; de ce moment la séparation a lieu dans toutes les règles.

Les sauvages du Canada ont une religion ; puisqu'ils distinguent deux divinités suprêmes ; le grand ou le bon esprit, qu'ils appellent *Manitou* ; et le mauvais esprit, dont ils n'osent

prononcer le nom. Ils ont réservé pour ce dernier presqu'uniquement le peu de pratiques superstitieuses dont ils font profession. S'ils n'avoient jamais entendu gronder le tonnerre, s'ils n'avoient jamais eu peur, les Iroquois et leurs voisins seroient peut-être encore tout-à-fait athées.

Chez nous, tel qui, à la tête d'un escadron, brave la mort, se dément quand elle se présente au pied de son lit. Un Indien du Canada, philosophe sans s'en douter, meurt avec la même indifférence qu'il a vécu. Plus tranquille qu'un Stoïcien, puisqu'il l'est sans efforts et sans principes, il harangue ses compagnons d'armes, console ses veuves, fait une leçon à ses enfans, intime à ses héritiers ses dernières volontés, ordonne tous les préparatifs, et veille à tous les détails du grand repas qu'il destine sur sa tombe à ses amis et à sa tribu. Les prêtres n'assistent point le mourant à ses derniers momens; et il n'est pas besoin, par le tableau d'un avenir bienheureux, de le dégoûter de la vie pour le résigner à la quitter sans regrets.

A peine expiré, on habille le mort, on lui farde le visage, on l'asseoit sur une natte ou sur une belle fourrure, placée au milieu de sa cabane. Il est accompagné de ses armes. Ses parens et ses amis, rassemblés en cercle, prononcent

son éloge funèbre, moins verbeux que nos oraisons. Puis on le porte en grande pompe au dépôt général de la tribu, où on l'enterre. Sur la tombe on a soin de tracer quelques hiéroglyphes, espèce d'épitaphe; mais ces sortes de monumens ne sont pas nécessaires pour conserver le souvenir de ses belles actions et de ses qualités louables. Les pères et les enfans se portent un attachement réciproque, à un degré étonnant.

Voici l'ajustement le plus généralement adopté des sauvages du Canada.

Ceux qui font parade de leur bravoure arrachent tous les cheveux de leur tête, à l'exception d'une touffe qu'ils laissent croître de toute leur longueur. A cette tresse ils attachent des plumes de diverses couleurs, et des aigrettes d'ivoire ou d'argent. Cette manière de se couper et orner la chevelure, sert à distinguer les peuplades les unes des autres. Ils se peignent en outre le visage de blanc et de noir, et c'est-là l'ornement auquel ils attachent le plus de prétention. En temps de guerre, ils s'enluminent d'une manière tout-à-fait effrayante et hideuse. Ils se coëffent quelquefois d'une capote.

Les petits-maîtres, les merveilleux, les élégans, qui se piquent de donner le ton et de faire mode, se fendent le bord extérieur des

deux oreilles, et y tortillent un fil d'archal, pour donner à cette partie une forme plus heureuse que celle qu'elle a reçue de la nature, dont ils méconnoissent les graces. Il est aussi d'usage de se percer le nez pour y passer des pendans plus ou moins riches.

Les Indiens du Canada vont presque tout nus, à l'exception d'une ceinture de peau, garnie par devant d'une pièce proportionnée, pour la grandeur, à ce qu'elle cache. Les vieillards se couvrent la moitié des cuisses. Ils jettent sur leurs épaules une fourrure ou un pan de drap, ou même un manteau d'écarlate, qu'ils attachent au haut de la poitrine. Ils portent des colliers, et un cordon auquel ils suspendent leur couteau. Ils couvrent leurs jambes d'une espèce de guêtres cousues très-serrées. Les bords de l'étoffe dont elles sont formées saillent de la largeur de la main. Ces guêtres sont quelquefois soutenues par des bretelles attachées à la ceinture. Cette chaussure est très-commode pour chasser au milieu de la neige. Les souliers de peaux de daim, de bufle ou d'élan, grossièrement façonnés, se placent facilement, et sont très-propres à la marche. A l'endroit de la cheville, ils sont chargés de différentes petites plaques de cuivre ou d'étain, lesquelles placées

à l'aise l'une contre l'autre, font un bruit qui amuse beaucoup le sauvage qui chemine.

Les femmes portent des bas et des chaussures absolument semblables à ceux des hommes, et ornés de même. Celles qui hantent les Européens, se revêtent d'une chemise, dont la partie inférieure flotte par devant sur le jupon. Elles y ajoutent par-dessus ou par-dessous, indistinctement, une espèce de camisole de peau sans manches, qui prend au cou et ne descend que jusqu'à la ceinture. Leurs jupons de drap ou de peau ne descendent que jusqu'à leurs genoux; les bras sont nus en quelques cantons. Dans d'autres, ils sont couverts de manches. La coëffure varie aussi selon la tribu; on en rencontre qui renferment leurs cheveux dans des rubans ou dans des plaques d'argent, quand elles en ont le moyen. Ces plaques, larges de quatre doigts, s'emboitent les unes dans les autres, et sont terminées par quelqu'ornement plus recherché. Il en est d'autres qui partagent leur chevelure au milieu de la tête, et en forment deux boucles pendantes sur chaque oreille, de la grosseur du poing, et longues de trois pouces. Les femmes de toutes les peuplades, sans exception, placent une mouche de couleur, de la grandeur d'un écu, à côté de chaque

oreille. Quelques-unes placent cette mouche au milieu du front ; d'autres teignent leurs cheveux. On remarquera qu'elles ne les coupent jamais, au lieu que les hommes y touchent toutes les lunaisons.

Fin des mœurs et coutumes des sauvages du Canada.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES HABITANS DE LA BAIE

CHACKTOOLE,

A L'ENTRÉE DE NORTON.

CE pays fait partie de la côte nord-ouest de l'Amérique, vers le 64e. degré de latitude. Il offre à-peu-près les mêmes aspects que la contrée des Tschutsky, dont il n'est éloigné que de quelques journées de vaisseau. Il est en général très-nu, et rempli de collines presque toutes pelées. Dans la saison, le sol est couvert, de distance à autre, de longs gramens et de plantes, telles que la camarigne, qui donnent une prodigieuse quantité de baies, bonnes à manger, quand elles sont bien mûres. On n'y trouve que des bruyères, quelques bouleaux, des saules et des aulnes, de la grosseur d'un manche à balai. Mais l'eau douce, si chère aux navigateurs, y abonde, ainsi que le bois flotté, lequel est

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Homme de Norton.

ON IC LIBRARY

Femme de Norton.

presque tout de sapin dans cette partie de la mer du Nord. Les naturels de ces tristes contrées, vivent de saumons et d'autres poissons desséchés. Ils ont la sotte manie de se percer la lèvre inférieure. Ils mettent au fer le prix que nous mettons à l'or. L'équipage du capitaine Cook obtint pour des couteaux fabriqués avec un vieux cercle de fer, aux environs de 400 liv. de poissons frais, parmi lesquels il y avoit plusieurs truites. Un peu de tabac donné à l'un de ces sauvages, et des grains de verre offerts à sa femme et à sa fille, firent couler des larmes de reconnoissance à toute cette famille. Les mères ont coutume de porter leurs enfans sur le dos, couverts avec le chaperon de leur souguenille. Leurs canots, revêtus de peaux, leur servent de cabanes, quand ils les ont renversés, la partie convexe du côté du vent.

Le teint de leur visage est de la couleur du cuivre. Leurs cheveux noirs, sont courts. Ils ont peu de barbe. Tous ne portent point d'ornemens dans les deux trous pratiqués à leurs lèvres de dessous. Le costume est à-peu-près le même pour les deux sexes. C'est une jaquette de peau de daim, garnie d'un grand chaperon. Hommes et femmes portent de très-larges bottes. Les uns et les autres ont les dents noires, et qui parurent aux premiers navigateurs qui les

observèrent, limées jusqu'au niveau des gencives. Les femmes se *tatouent* dans l'espace qui sépare la lèvre du menton.

Ils sont d'un caractère assez doux, quoique méfiant. Ils connoissent l'art du chant, et leurs petits concerts n'ont rien de barbare. Le coryphée-chanteur est ordinairement accompagné de deux virtuoses, dont l'un bat une espèce de tambour, tandis que l'autre fait mille gestes, plus chargés les uns que les autres, avec ses mains et avec son corps.

Leurs habitations, placées près du rivage de la mer, ne présentent qu'un toît en pente, fait avec des morceaux de bois, recouvert de gramens et de terre. Les flancs sont entièrement exposés à l'air. Le plancher est aussi de morceaux de bois; l'entrée se trouve à une des extrémités, et l'âtre ou le foyer par derrière. Il y a, près de la porte, un petit trou qui donne issue à la fumée.

L'entrée de Norton n'offre pas un seul havre; et la baie de Chacktoole se trouve exposée aux vents du sud et du sud-ouest.

Voici quelques mots de leur idiome, qui a quelque analogie avec les dialectes de Groenlandois et des Esquimaux; d'où on pourroit inférer

inférer que toutes ces peuplades sont de même race ; si cela est, il y a une grande apparence qu'il existe au nord, une communication quelconque, entre la partie occidentale de l'Amérique et la partie orientale de l'Asie.

L'œil.	*Enga.*
Le soleil.	*Maje.*
La mer.	*Emai.*
Écu.	*Mooe.*
Fer.	*Shawick.*
Non.	*Ena.*
Oui.	*Eh.*
Un.	*Adowjak.*
Deux.	*Aiba.*
Cinq.	*Dallamik.*

Lorsqu'ils comptent au-delà de cinq, ils répètent les mêmes mots.

Fin de la notice historique sur les habitans de la baie Chacktoole, à l'entrée de Norton.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES TSCHUTSKY.

La découverte d'un nouveau monde, et la mesure de la terre formoient, dans l'histoire des sciences, deux de ses plus brillantes époques. La *juxta-position* de l'Asie et de l'Amérique reconnue et démontrée tout récemment, jette un nouveau jour sur la géographie du globe, éclaircit bien des difficultés importantes, et satisfait à la fois les savans de plusieurs partis contraires. C'est donc aujourd'hui une vérité de fait, que 13 lieues seulement de mer parsemée d'îles, séparent le nouveau continent du plus ancien des trois autres; et telle est en effet la distance du cap du Prince de Galles-Nord, 53 degrés ouest sur la côte de l'Amérique, au cap Oriental-Nord 52 degrés est de l'Asie, pays des *Tschutsky*. Ainsi, l'Amérique aura pu être peuplée sans l'intervention d'un miracle, et il est probable que l'Asie lui a rendu ce service; du moins on peut raisonnablement le conjecturer, d'après l'analogie qui règne entre les

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Tschutsky.

LIBRARY

Insulaire d'Owhijhee.

habitans des deux côtes opposées, et si peu distantes l'une de l'autre. Les pirogues que se construisent les naturels de ces contrées, avec la peau de quelqu'animal marin, leur suffisent pour franchir les petits bras de mer qui les tiennent éloignés, et pour communiquer ensemble.

Le pays des Tschutsky, ou l'extrémité orientale de l'Asie, reconnue par Behring en 1728, et confirmée par le capitaine Cook en 1778, est presque nul pour la végétation. Les naturels ne vivent que de pêche. Ils sont établis non loin du rivage, dans une petite bourgade, où ils vivent heureux du peu qu'ils possèdent; ils n'envient aux Européens, que leurs couteaux et leur tabac. Ils ont imaginé deux sortes d'habitations. Celles d'hiver, ovales, hautes de vingt pieds, ressemblent exactement à une voûte dont le plancher est un peu au-dessous de la surface de la terre. Sa charpente est de bois et de côtes de baleines, disposées avec intelligence, et fixées avec art. L'entrée est un trou placé au sommet du toît. Les cabanes d'été sont circulaires et assez étendues. Le comble fait la pointe. Des perches légères et des os couverts de peaux d'animaux marins, en composent la carcasse. Le lit et le coucher sont de peaux de daim sèches et propres. Les séparations qu'on y

remarque, semblent indiquer que cette peuplade n'est pas tout-à-fait étrangère à la pudeur.

Autour de ces maisons s'élèvent, à la hauteur de dix à douze pieds, des échaffaudages construits avec des os, et destinés à sécher du poisson ou des peaux.

Leurs vêtemens annoncent un degré d'industrie supérieur à ce qu'on attend d'une peuplade placée à une si haute latitude. Leur costume consiste en un chapeau, une jaquette, une paire de culottes, des bottes et des gants. Chacune de ces pièces est de cuir, de peaux de daim ou de chien, ou de veaux de mer extrêmement bien apprêtées. Quelques-unes conservent leurs poils. La tête entre dans le chapeau, qui n'a un rebord que sur le devant, comme pour garantir les yeux. Indépendamment de ces chapeaux, dont la plûpart des naturels du pays font usage, ils portent aussi des capuchons de peaux de chien, et assez grands pour couvrir la tête et les épaules. Leur chevelure, noire pour l'ordinaire, est rasée et coupée très-près. Aucun d'eux ne laisse croître sa barbe. Ils ont le visage allongé; ils sont bien faits, et paroissent robustes.

Ils font usage de l'arc pareil à celui des Esqui-

maux ; leurs traits, dont très-peu sont barbelés, ont pour garnitures, des os ou des pierres aiguës. Communément ils portent en bandoulière, sur l'épaule droite, des piques et des hallebardes de fer ou d'acier, ornées de sculptures ou de pièces de rapport, d'airain ou d'un métal blanc. Une lanière de cuir rouge, forme la bandoulière. Un carquois de cuir rouge élégamment brodé et rempli de flèches, pend sur leur épaule gauche. Ils empoisonnent leurs traits avec le suc d'une certaine racine nommée *zgate ;* ensorte que la plus légère blessure est mortelle, même pour les animaux marins.

Ils saluent en ôtant leurs chapeaux. Le chant et la danse ne leur sont point inconnus ; ils sont doux et circonspects. Il paroît qu'ils se sont plus d'une fois abouchés avec les Russes ; mais ceux-ci ne les ont pas encore fait passer sous le joug. Un peuple qui n'a pour tout trésor, que la liberté, compte peu d'envieux, et ne paroît pas même digne d'avoir des ennemis. Cependant on les harcelle de temps à autre : la dernière expédition formée contr'eux est de 1760 ; elle ne produisit aucun avantage aux aggresseurs. Les Tschutsky ont de la hardiesse et du courage. Ils se sont rendus redoutables aux Koriaques leurs voisins, et même aux Européens. Ils s'occupent beaucoup de leurs rennes ; on en trouve parmi

eux, une quantité considérable de sauvages et de domestiques.

Le pays des Tschutsky abonde en chiens de l'espèce du renard, mais plus gros et de différentes couleurs; ils ont de longs poils soyeux, qui ressemblent à de laine. On les attelle aux traîneaux pendant l'hiver. Quelquefois aussi on se nourrit de leur chair. C'est sur-tout ici qu'ils méritent de servir d'emblême à la fidélité, et de modèle aux amis. On leur donne la liberté dans la belle saison; et ils en profitent jusqu'à la fin de l'été. Quand la neige commence à tomber, ils ne manquent pas de retourner chez leurs maîtres, et s'offrent d'eux-mêmes au joug du travail et de la servitude.

Fin de la notice historique sur les Tschutsky.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Homme Groenlandois.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Femme Groenlandois.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES MŒURS ET COUTUMES

DES GROENLANDOIS.

L'amour de la patrie et l'enthousiasme pour la liberté, étoient les deux plus puissans mobiles des anciens, et leur inspirèrent ces belles actions politiques, qui font le charme de leur histoire. L'amour du sol natal, et le goût pour l'indépendance, produisent des effets plus merveilleux peut-être encore parmi les Groenlandois. Il étoit assez naturel de se plaire et de s'attacher dans des contrées telles que la Grèce et l'Italie : mais que penser de l'habitant du Spitzberg, qui, transporté à la cour des rois d'Europe, y périt d'ennui, soupirant sans cesse vers la triste péninsule, couverte de glaces, où il peut à peine végéter, errant parmi les ours et les rennes?

Les nations les plus voisines de ce pays en connoissent depuis long-temps les côtes ; mais

peu d'entr'elles ont été tentées d'y faire des établissemens de longue durée. Les naturels traitent les étrangers de barbares, se réservant pour eux seuls le titre d'hommes. Ils en connoissent en effet les droits et les devoirs, et n'ont pas besoin de codes religieux et politique pour exercer les uns et remplir les autres. La pêche et la chasse forment leurs seules occupations, et suffisent à tous leurs besoins. Leurs plaisirs sont proportionnés à leurs facultés. Boire de l'huile de baleine bien rance, dévorer de la chair de poisson à moitié corrompue, et à peine passée au feu, danser au son monotone d'un tambour discordant, raconter, en glapissant, quelques aventures communes, et dormir ; voilà l'histoire d'un Groenlandois. Il attend les événemens, sans jamais aller à leur rencontre ; le lendemain du jour de son trépas ne l'occupe pas davantage que la veille du jour de sa naissance. Quelques missionnaires se sont avisés de lui parler d'une autre vie ; pour se faire comprendre, ils ont été obligés de l'assurer que le paradis ressembloit au Spitzberg. Le lever du soleil inspire cependant à ces peuplades grossières, une espèce de culte journalier. Ils tendent leurs bras vers cet astre, allument du feu à ses rayons, et y purifient quelques uns de leurs alimens. Chacun s'acquitte de son hommage, à la porte de sa cahutte, et répugneroit d'en charger quelqu'autre.

Les liens d'amour ou d'hymenée ne sont pas les plus forts et les plus étroits parmi eux, et le cèdent à la tendresse paternelle et à la piété filiale. On remarqua, à la cour du roi de Danemarck, que l'un des Groenlandois qu'on y transporta, pleuroit toutes les fois qu'il rencontroit un enfant dans les bras de sa mère ou de sa nourrice. On mit tout en œuvre pour faire oublier à ces sauvages leurs montagnes de neige, leurs canots d'arêtes, revêtus de peaux, leurs cabanes enfumées et leurs habitudes pénibles. Rien ne put les en distraire. Ils furent insensibles à tous les avantages, à tous les agrémens de la civilisation, et ne manquèrent aucune occasion de retourner parmi leurs compatriotes. Le mauvais succès d'une première tentative ne les arrêta pas ; ils s'exposèrent aux plus grands dangers pour revoir leur terre native.

On ne peut attribuer cette indifférence à leur stupidité : ils avoient de l'aptitude pour tous les arts, et ils ne manquoient pas de judiciaire. Leur conduite donne un démenti formel à ces moralistes politiques, qui prétendent que l'homme est destiné par la nature, pour la société civile. Les Groenlandois et beaucoup d'autres peuplades de ce genre, prouvent par des faits, préférables sans doute à des raisonnemens, que l'individu de l'espèce humaine, est né pour vivre

en famille seulement. L'homme par-tout, est fils et père ; il n'est point patriote et citoyen partout. L'enceinte de la maison paternelle lui suffit pour vivre heureux et bon, pourvu qu'il y cultive sa raison. Toutes les ressources qu'on trouve dans les cités, sont de brillans hors-d'œuvres qui développent l'esprit, mais qui, en même-temps, corrompent plus ou moins vîte le cœur. Les Groenlandois sont loin, sans doute, d'avoir atteint le point de perfectibilité dont l'homme est susceptible. Ce n'est pas une nation aimable et brillante. Il se passe, sans doute, parmi eux, des scènes de violence, des actes d'injustice. Mais pourtant l'habitant du Spitzberg a trouvé le secret d'être heureux presque sans moyens. Les plus doux sentimens de la nature qu'il éprouve dans toute leur énergie, lui suffisent pour l'attacher au sol qui l'a vu naître, et pour le rendre indifférent à tous nos besoins factices, à tous les attraits du luxe de nos villes. Ses usages bornés nous font hausser les épaules de pitié. Mais qu'il nous le rend bien et qu'il doit nous humilier, quand, loin de tomber en extase à la vue des chefs-d'œuvres de la civilisation, il s'en amuse un instant, mais ne perd jamais de vue ses foyers, où il trouve à peine le nécessaire. Au milieu de nos cercles agréables, sous les lambris de nos maisons de plaisir, nous nous surprenons bâillans : le Groenlandois ne s'ennuie

jamais ; sa femme, ses enfans, son tambour de basque, ses filets, ses javelots, ses courses et le repos, ne laissent aucun vide dans tout le cours de sa vie. Son existence seroit parfaite, s'il apportoit un peu plus de soin dans les détails de son ménage ; et il seroit possible de le conduire aux recherches de la propreté, et de le voir s'y arrêter sans passer outre, et sans qu'il prenne goût aux superfluités du luxe. Arrivé à ce point, qu'auroit-il à nous envier? Et sans chercher ici à faire notre satyre, en exagérant son bonheur, convenons qu'il est véritablement plus près de la félicité, que ceux qui le méprisent ou qui le plaignent.

Les Groenlandois sont, pour la plûpart, gras et dispos. Leur teint est de couleur olivâtre. On dit qu'il y en a de noirs. Ils sont habillés de peaux de chiens marins, cousues de nerfs. Leurs femmes paroissent toujours échevelées, renversent leurs cheveux derrière leurs oreilles pour montrer leur visage, peint assez souvent de bleu et de jaune. Elles ne portent point de jupes, mais quantité de caleçons, faits de peaux de poissons, qu'elles chaussent les uns sur les autres. Chaque caleçon a de petites poches, où elles fourrent leurs couteaux, leurs fils, leurs aiguilles, des miroirs, et autres menus objets que les étrangers leur portent, ou que la mer

rejette sur le rivage, après le naufrage des vaisseaux qui naviguent dans ces parages sujets aux tempêtes. Les chemises des hommes et des femmes sont faites avec les intestins des poissons, cousus par des nerfs fort déliés. Les habits des deux sexes sont larges ; on les sangle avec des courroies de peaux de poissons. La langue, en ce pays sauvage, sert de mouchoir, et à table, de serviette. On passe pour riche, quand on a beaucoup d'arcs et de frondes, plusieurs bateaux et des rames. Les arcs sont courts et les flèches déliées, armées par le bout d'os ou de cornes aiguisés. Ils dardent les poissons au fond de l'eau avec des javelots. Leurs nacelles sont couvertes de peaux de chiens de mer ; chacune ne peut contenir qu'un homme. Leurs voiles sont de la même étoffe que leurs chemises. Ils se servent aussi d'épées. Ils se fabriquent des calendriers à leur seul usage, composés de vingt-cinq ou trente petits fuseaux, attachés à une courroie de peau de mouton. Leur idiome, difficile sans être grossier, n'a point de termes pour exprimer Dieu, ni pour prononcer un serment, ni pour dire une injure.

Quand ils prennent une femme, ils ne demandent point à celle sur qui ils ont jetté les yeux, si elle a une dot ; elle leur convient, pourvu qu'elle aime le travail et qu'elle sache travailler. On se

prend, sans se rien promettre ; on vit ensemble, sans se montrer trop exigeant l'un envers l'autre ; et la mort seule sépare ordinairement deux êtres qui ne se sont peut-être jamais dit qu'ils s'aimoient, mais qui ont vécu dans une plus étroite intelligence que ceux qui jurent de s'aimer.

Le Groenland est cette terre septentrionale qui serpente du midi au levant, déclinant vers le nord, depuis le cap Faruel, et formant une partie du détroit de Davis. Ce continent arctique, assez voisin de l'Islande, semble n'appartenir à aucune des trois parties du Monde, à l'extrémité desquelles il est situé.

Fin de la notice sur les mœurs et coutumes des Groenlandois.

MOEURS

ET COUTUMES

DES SAMOYEDS.

Les Samoyeds forment moins un peuple qu'un amas de familles isolées, et se croisant difficilement : s'ils étoient moins errans, et s'ils avoient des mœurs plus douces, ils nous retraceroient parfaitement la vie patriarchale de nos premiers ancêtres. Ne connoissant que les liens du sang, on n'a pas encore pu leur faire contracter de pactes sociaux. Ils sont trop jaloux des usages de leurs pères, pour espérer d'en faire des citoyens soumis à une constitution politique. L'attachement à leurs familles n'est pas propre à allumer en eux l'amour pour une patrie. Et pourquoi les tireroit-on de cet état mitoyen entre la nature et la civilisation ? Si quelque puissance voisine entreprend de les mettre au

Homme Samoyede.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Femme Samoyeds.

niveau du reste de leurs semblables, du moins que ce ne soit pas pour leur faire regretter leur état primitif. Ceux d'entr'eux qui se sont laissés un peu apprivoiser, n'y ont pas encore gagné; du sein des villes on les a vu tourner les yeux vers leurs cabanes enfumées. Deux députés de cette nation vers le Czar, Pierre premier, s'en retournèrent fort ennuyés de leur séjour à Moscou; et en s'en allant, ils plaignirent sincèrement leur souverain d'habiter un autre pays que le leur. D'après cela, s'il est des hommes malheureux sur la terre, il faut les envoyer prendre une leçon de bonheur chez les Samoyeds.

Une existence errante et solitaire laisse peu de monumens; et sans quelques chansons domestiques, cette peuplade seroit absolument nulle pour l'histoire. Un observateur philosophe qui pénétreroit dans ces déserts froids et sauvages, et qui en suivroit, pour ainsi dire, les habitans à la piste, pourroit tirer parti des foibles traces qu'ils laissent après eux sur leurs passages, et nous fournir quelques mémoires importans et curieux. Mais l'intérêt calcule autrement. La connoissance et l'amélioration des hommes ne l'occupe guère; il leur préfère une spéculation lucrative sur les productions du pays. On ne s'est pas encore informé de l'his-

toire des Samoyeds, mais bien de la qualité des fourrures qu'on peut tirer d'eux. Les couronnes limitrophes se bornant au tribut que ces hordes demi-sauvages veulent bien leur payer, n'ont pas porté leurs vues plus loin. Doit-on en féliciter les Samoyeds ? Ils doivent peut-être leur tranquillité à leur indigence ; s'ils avoient eu l'or du Pérou, ils n'auroient que trop figuré dans les annales du monde ; et leur nom, comme celui des Mexicains, y auroit été inscrit plus d'une fois en caractères de sang.

Samoyedzi est le nom russe de ces peuples mal connus, et c'est une injure ; il signifie des gens qui se mangent les uns les autres, des crudiphages. Ils s'appellent autrement entr'eux, et se désignent sous la dénomination *Ninetz, hommes*, et *Ghosowo*, *mâles*. Les Samoyeds se distinguent en Européens et en Asiatiques ; ils habitent, ou plutôt ils fréquentent une étendue de pays, depuis le 65e. jusqu'au 75e. degré de latitude septentrionale, c'est-à-dire, la partie la plus froide et la plus stérile de tout le globe terrestre.

Plus nombreux que les Ostyaks, leurs voisins, ils se partagent entr'eux en branches ou races ; et chaque race est divisée par familles. Comme ces races communiquent peu, et se mêlent difficilement,

difficilement, il en est résulté une langue composée de plusieurs dialectes différens. Voltaire prétend qu'il n'y a aucun terme dans leur idiome, pour exprimer le vice ou la vertu. Il ajoute que le sentiment seul les dirige. C'est plutôt l'instinct.

Ils sont d'une taille moyenne, rarement au-dessus de cinq pieds et au-dessous de quatre. Ce ne sont pas de beaux hommes ; et si l'on nioit l'influence du climat sur l'existence morale du peuple, on seroit obligé de l'accorder du moins sur sa constitution physique. Le règne animal y est aussi contraint, aussi peu avancé que le règne végétal. Les arbres y sont plutôt de foibles broussailles, et les hommes n'y paroissent qu'ébauchés ; ils ont à peine de la barbe ; leurs cheveux noirs ressemblent à des soies ; et ils s'épilent le reste du corps, où ils apperçoivent des traces foibles et rares d'un tempérament robuste. Les femmes, plus petites que les hommes, ont la taille plus fine et les traits plus délicats. Mais la beauté est une fleur qui leur est interdite. Les roses sont trop tendres pour s'épanouir sous la neige. Une jolie Samoyède seroit un écart de la nature, et la nature en fait bien rarement. Elles ont peu de gorge, et leur sein est applati. Des voyageurs disent que leur mammelon est d'un noir d'ébène. Nous remar-

querons qu'elles ont de très-petits pieds. Nubiles de très-bonne heure, on voit des mères de onze ans. Mais pour être précoces, elles n'en sont pas fécondes davantage, et cessent de l'être à trente ans.

Moins voisins des Russes que les Ostyaks, les Samoyeds n'en ont conservé que plus de liberté. Quoiqu'ils montrent beaucoup d'indifférence, ou, si l'on veut, d'apathie, ils sont doués, ou plutôt affligés, sur-tout les femmes, d'une irritabilité de nerfs surprenante : on remarque cette incommodité chez tous les peuples du Nord. Ce phénomène peut être attribué au climat, et aussi à l'éducation superstitieuse qu'ils reçoivent. On berce l'imagination des enfans de fantômes qui frappent leur cerveau, dans un âge où tout s'y imprime facilement ; et leurs fibres en conservent la vibration, que le moindre objet inattendu suffit pour mettre en jeu.

Pierre-le-Grand leur a abandonné la répartition du tribut qu'ils paient à l'empire de Russie d'asssz bon gré, et comme par habitude ; le peu d'importance de cette imposition en fait la garantie. Elle ne consiste qu'en quelques pelleteries ; et en effet, que demander à une peuplade qui n'a rien, et qui ne peut que

gagner à changer de patrie, si on lui faisoit quelque violence ? D'ailleurs, ils ne savent ce que c'est qu'une couronne : si leur nom est enregistré dans les archives de la chancellerie Russe, ils seroient fort embarrassés de dire à quelle puissance ils sont soumis. Ils ne reconnoissent entr'eux ni prince, ni maître, ni juge. Le plus ancien père de sa famille commande à sa race, et exerce une sorte d'autorité. Heureux s'ils ne réservoient pas une partie des hommages qu'ils leur rendent pour des prêtres magiciens, en qui ils ont une confiance peu méritée.

Chez un peuple nomade, sans lettres, sans instruction quelconque, les conventions ne peuvent se faire par écrit. Les Samoyeds, ainsi que les Ostyaks, ont imaginé une forme de contrats qu'ils ne peuvent éluder, *sans qu'il ne leur en cuise*, comme dit le peuple ; ils se font aux mains des brûlures qui leur servent de signatures. Les parens d'une même famille, ou d'une même race, conviennent aussi de plusieurs caractères, qu'ils tracent sur leurs mains, en même-temps que sur la neige et dans le sable, pour se reconnoître, au besoin, et pour se rallier dans leurs courses et dans leurs chasses.

Leurs baraques d'hiver sont à demi enfoncées dans la terre, et ne consistent qu'en plusieurs

perches attachées par le bout et couvertes de la dépouille des rennes. Les rennes sauvages leur fournissent la nourriture la plus ordinaire et la matière de leurs habillemens, de leurs lits, etc. La chasse est leur principale occupation, d'autant plus qu'elle est pour eux de première nécessité : aussi ils y mettent en usage toutes leurs facultés intellectuelles. Rien de plus ingénieux que les piéges qu'ils dressent au gibier ; rien de plus adroit qu'un sauvage qui chasse ou qui pêche. Les femmes laborieuses, comme chez les Ostyaks, s'adonnent aux mêmes travaux domestiques.

Leur comestible n'est rien moins que raffiné, et la propreté ne préside pas à leur cuisine. Ils ne connoissent ni le pain, ni le sel ; et ils ne se nourrissent pas, à l'exemple de leurs voisins, du lait de leurs rennes. Ils s'interdisent, sans doute, cette ressource, pour multiplier et faire profiter leurs rennes, qu'ils n'ont pas en grande quantité ; ils se repaissent de la chaire crue ou cuite à l'eau de presque tous les quadrupèdes ; les oiseaux et les poissons tombent aussi sous leurs dents, sans beaucoup de choix. Le cadavre d'une baleine, quand la mer en fait échouer sur leurs côtes, est pour eux un présent du ciel ; c'est un mets délicat que les Dieux leur envoient pour les nourrir pendant long-temps

et en grand nombre. Tous ces différens mets s'apprêtent et se mangent dans la même marmite, qu'on ne prend pas même le soin de laver après le repas.

Plus les Samoyeds sont riches, plus ils ont de femmes ; ils les achètent depuis cinq jusqu'à vingt rennes (1) la pièce : mais les garçons pauvres sont condamnés au célibat ou au rebut de leurs camarades ; et il faut avoir du courage pour s'en charger. Quand le marché est convenu et acquitté, la fiancée garrottée sur un traîneau, est menée dans la baraque du prétendu. Arrivée au lit nuptial, il est d'usage que l'épousée fasse ou feigne la plus belle résistance ; si Vénus même a besoin de ces petites agaceries, une Samoyède ne sauroit s'en passer. Les mêmes usages, dans cette circonstance, ont lieu chez les Samoyeds, comme chez les Ostyaks ; la virginité est un fruit qu'on a la prétention de cueillir dans sa fleur. On y tient d'autant plus, que rien n'en dédommage.

Les mères accouchent sans douleur ; une délivrance laborieuse donneroit des soupçons au

(1) Un renne est estimé ordinairement 15 à 20 florins la pièce, en sorte que le prix de la plus belle Samoyède ne monte pas à plus de 500 liv.

mari. La pauvre malheureuse seroit abandonnée sans pitié sur le lit de douleur ; et sa famille seroit condamnée à une amende et à des réparations.

Les filles, assez souvent, restent sans nom. Cette négligence vient du mépris que les hommes, en ce pays, témoignent aux femmes, qu'ils regardent comme le sexe impur. Cette idée superstitieuse rend la destinée des femmes précaire et tout-à-fait digne de pitié. Il est vrai que ce préjugé n'est que trop justifié par le peu de soin qui règne dans leur toilette : parmi leurs divinités, que n'ont-elles placé Vénus, sortant du bain ; une femme propre n'est jamais laide : le dégoût qu'elles inspirent par ce défaut capital, a tellement repoussé les hommes, que leur dédain est devenu un acte de religion qui influe sur tous les détails du ménage. Un mari croiroit être souillé, s'il mangeoit avec sa femme. La pauvre malheureuse, retirée à l'écart dans un coin de la baraque, se nourrit des restes de la table, dont elle a apprêté les mets. Pendant ses infirmités lunaires, c'est bien pis; elle est traitée comme la primitive église traitoit les excommuniés. Elle n'est admise au cercle qu'après s'être purifiée, en se parfumant avec une fumigation faite par-dessus des poils brûlans de renne. Mais la condition d'une Samoyède est

tout-à-fait déplorable, quand le tems de la fécondité est passé. Elles n'ont plus de ménagement à espérer. Heureuses, quand une vieillesse précoce les rend tout-à-fait inutiles, et engage les hommes à les noyer, par un sentiment de pitié barbare. La répugnance des filles pour le mariage n'est que trop motivé, par cette triste perspective qu'elles ont devant les yeux.

Les funérailles ne sont pas recherchées dans ce pays ; on habille le mort de ses habits de fêtes ; on le coëffe d'une marmite, et on le sort de sa cabane. Souvent la terre marâtre refuse un tombeau au défunt ; le froid l'a tellement endurcie et resserrée, qu'il faut suspendre l'enterrement jusqu'au retour de l'été ; le cadavre est déposé en attendant sous un monceau de neige ; et il arrive souvent qu'il est dévoré par les bêtes carnacières, et qu'il n'en reste plus que les os. On jette auprès de lui, dans la fosse, un arc et des flèches, pour qu'il puisse chasser dans l'autre monde. Un prêtre magicien supplie les mânes du défunt de ne pas revenir pour effrayer les vivans ; puis on immole un renne, dont on mange les débris sur le lieu même du sacrifice ; mais on se garde de prononcer le nom du mort. Quand on parle de lui, on se sert de périphrase pour éviter cet inconvénient, ce qui contribue à le faire oublier bien vîte ; du moins

les Samoyeds ont-ils trouvé le moyen de se soustraire à l'ennui des oraisons funèbres.

Les Samoyeds sont *Païens* et *Schamans ;* s'ils pouvoient se rendre raison de leur croyance et de leur culte, ils se reconnoîtroient Manichéens ; ils ont pour idoles des poupées en forme de bois ou de pierre, sans doute pour ne pas oublier tout-à-fait leurs divinités, sur le compte desquelles ils sont d'une parfaite indifférence ; ils s'en rapportent à leurs *tadibs*, c'est le nom de leurs prêtres ; ils les chargent de quelques pratiques superstitieuses : et ces devoirs une fois remplis, les inquiétudes attachées à l'idée d'une vie à venir, ne troublent pas leur état présent. La félicité stupide dont ils jouissent en ce moment, les rend étrangers à leur sort futur. Il n'y a que ceux qui sont tourmentés en cette vie, qui soupirent après le repos d'une seconde existence. Le Samoyed, enseveli sous la neige dans sa hutte, pendant huit ou neuf mois de l'année, contracte une heureuse insensibilité, qui seul pourroit lui faire supporter le fardeau de la vie. Cette apathie, voisine d'un sommeil léthargique, a fait croire aux anciens géographes, que les hommes des contrées septentrionales dormoient six mois de l'année ; de même qu'on a imaginé que l'air, dans cette région hyperborée, étoit rempli de plumes blanches, par allusion aux

flocons de neige qui tombent en si grande abondance et si long-temps.

Le costume des Samoyeds ne diffère pas beaucoup de celui des Ostyaks. Leurs habillemens ont à-peu-près la même forme ; des peaux de renard, de renne, de chien blanc à longs poils, ou de ventre de loup, en font les matières en hiver. Leurs hauts-de-chausses sont courts et étroits. Les habits amples se croisent sur la poitrine, et sont assujettis sur le corps avec une ceinture de cuir. Ils sont garnis de fourrures ou de peaux de canards, les poils ou les plumes toujours tournés en-dehors. La peau de poisson, très-bien tannée par les femmes, sert d'habits d'été : on les brode, on les garnit de franges.

L'habillement des femmes les confond souvent avec les hommes, tant elles en diffèrent peu par leur costume. Cependant il est plus élégant et mieux travaillé ; il est ordinairement chargé de broderie, de franges, de bandes de drap, orné de quincaillerie ; elles portent aussi des hauts-de-chausses qui tiennent au bas, et souvent ne font qu'une seule pièce de vêtement. Les femmes mariées séparent leurs cheveux en deux tresses, qu'elles font passer par-dessus leurs épaules, pour les faire descendre sur le sein ; les filles à marier sont distinguées par trois tresses, qu'elles laissent descendre le long de leur dos.

Celles-ci sont ordinairement plus parées que les premières, et se négligent un peu moins.

Des missionnaires, touchés de l'aveuglement des nations demi-barbares, se sont courageusement transportés vers elles pour leur porter les lumières de la foi. L'état d'abrutissement et de peine où sont réduites les femmes Samoyèdes, devroit aussi intéresser pour elles quelques Européens bien intentionnés, et leur inspirer le projet généreux d'une mission qui auroit son mérite. Et pourquoi quelques Françoises, dans le cours de leurs voyages, dédaigneroient-elles de visiter les malheureuses Samoyèdes, de séjourner même sous leur cabane, pour y enseigner les loix de la propreté et les ressources d'une parure mieux entendue? On a tenté vainement de policer les peuples errans et grossiers. Cette révolution est peut-être réservée au génie des femmes. Une parisienne, avec son miroir, pourroit faire, chez les Samoyèdes, ce qu'Orphée, avec sa lyre, fit pour les habitans farouches de la Thrace.

Fin des mœurs et coutumes des Samoyeds.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Homme Patagon

BOSTON PUBLIC LIBRARY

Femme Patagonne.

MOEURS

ET COUTUMES

DES PATAGONS.

LA Patagonie, sise dans l'Amérique méridionale, fait partie de la Terre Magellanique. L'orient de cette contrée a cela de particulier, que dans une étendue de quatre cents lieues, on ne trouve pas un seul arbre. On ne sauroit donner les limites positives d'un pays, dont les habitans sont presque toujours Nomades. Les Patagons ne sont point des géans, et ils ne peuvent paroître tels qu'aux yeux des hommes énervés par la mollesse. Si leurs facultés intellectuelles ne se sont pas encore développées autant qu'on les en croit susceptibles, leur organisation physique est aussi parfaite qu'elle peut l'être. La Nature, que rien ne contrarie chez eux, les a doués d'une constitution forte et d'une taille quarrée et haute, au-dessus de six pieds. Un artiste, jaloux de savoir les vraies proportions du corps humain, pourroit prendre un Patagon pour modèle.

Leur figure bronzée ne seroit point du tout repoussante, s'ils ne se peignoient point de différentes couleurs, et s'ils ne traçoient point de cercles noirs ou jaunes autour de leurs yeux. Ils aiment sur-tout à se couvrir les joues de blanc et de rouge. Les plus galans y dessinent la forme d'un cœur. Mais les femmes Européennes ne seront point tentées sans doute d'assister à la toilette d'un Patagon, pour en apprendre à placer leur fard. Ils peignent même leurs chiens en rouge. Ils attachent sur le sommet de leur tête leurs cheveux longs et noirs, qu'ils teignent quelquefois en blanc. Ils les coupent aussi sur le devant en forme de couronne.

L'insouciance fait la base de leur caractère, et est une suite de leur genre de vie. N'ayant de nourriture que le gibier ou le poisson, la chasse et la pêche sont leur unique occupation, et nécessitent une existence ambulante et indéterminée. Quelques branchages entrelacés leur tiennent lieu de maisons, ou plutôt d'abri contre le vent froid. Leurs mœurs sont rudes, comme le climat et le sol, mais sans férocité. Leur entrevue avec les différens voyageurs n'a point eu de dénouement tragique. Ils ne montrent point de méfiance. Ils présentent la main; ils tendent les bras aux navigateurs, comme à des amis, leurs semblables. La plus grande intimité s'établit

aussi-tôt et comme d'elle-même. Ils sont prévenans et très-communicatifs. Les Européens durent être bien étonnés de rencontrer chez le Patagon l'hospitalité qu'ils exercent si mal entr'eux. Quand la pipe a passé de bouche en bouche, on peut se fier à eux : mais on est à la merci de leurs hostilités, pour peu qu'on leur porte ombrage. Ils sentent trop nos avantages sur eux pour nous rien passer.

Quoiqu'ils n'aient ni cultes, ni codes, ils semblent cependant reconnoître un chef. Un bonnet de plumes d'autruche lui sert de couronne ; un tablier d'étoffe est toute sa parure : mais il a une singulière prérogative ; on l'exempte de toute espèce de besogne. Heureuse la nation qui ne laisse rien à faire à son roi ! Ils n'observent de subordination marquée qu'envers les vieillards ; les femmes sont soumises aux hommes. On trouve ces deux seules marques de déférence établies chez tous les peuples qui tiennent encore à la nature.

Le soleil et la lune sont les seuls objets dans la nature qui aient inspiré quelques sentimens religieux aux Patagons, ainsi qu'à presque tous les peuples sauvages. Il ne faut point de métaphysique ; on n'a besoin que des yeux pour cela. A la nouvelle lune, les habitans de la Terre Magellanique s'assemblent, et précédés de leur

chef, qui fait pirouetter un cerceau garni de sonnettes, ils semblent vouloir, par une procession circulaire autour de leurs cases, imiter la révolution périodique de l'astre qui préside à la nuit. A la vue des premiers navigateurs, ils montrèrent le ciel du doigt, et entonnèrent une chanson. Leur parler est assez doux, et vient du gosier; mais ils ont un cri fort et qui approche du mugissement d'un taureau.

Les Patagons ne sont point polygames; on les dit jaloux; il ne sont peut-être que méfians, et quelques étrangers leur en ont donné sujet. Une seule femme leur suffit. Quand elle touche au moment de devenir mère, tout le monde déserte la maison et abandonne l'accouchée en travail aux seules ressources de la nature. A peine délivrée, c'est la mère elle-même, portant son nouveau-né dans ses bras, qui vient annoncer cet événement à sa famille. On emmaillotte aussi-tôt l'enfant dans une peau de mouton; on assujettit ses membres sur une civière suspendue. Cette précaution peut contribuer à la taille droite et bien prise des Patagons, presque tous beaux hommes. Outre cela, le nouveau-né, pendant les premiers mois, prend tous les matins un bain de rivière, au fond de laquelle sa mère le plonge tout entier; aussi pendant l'hiver, qui ne laisse pas que d'être âpre en Patagonie, les

enfans tout nus bravent la neige et la glace. La vieillesse y est presque toujours exempte de décrépitude.

Ils se nourrissent de la moëlle et de la chair demi-rôtie, ou plutôt crue, de guanagues, de vigognes et d'ânes sauvages ; ils sont sobres. On n'a pas encore pu les accoutumer à l'eau-de-vie ; ils font beaucoup de grimaces quand ils en boivent. On n'est pas venu non plus à bout d'en apprivoiser quelques-uns. En vain leur a-t-on présenté, pour les allécher, des miroirs, de la quincaillerie, des outils de fer ; si-tôt qu'ils virent des chaînes forgées avec ce métal, l'amour de la liberté leur fit tout abandonner ; ils s'enfuirent à toutes jambes.

Ils n'ont pour armes que des flèches, qui leur servent aussi d'instrument de chirurgie ; ils s'en piquent pour se faire saigner ; ils se l'enfoncent dans la gorge pour se purger, en vomissant. Leurs flèches ont près de dix-huit pouces, et leurs arcs trois pieds neuf pouces.

Le cérémonial funéraire n'est ni long, ni dispendieux. Tout aussi-tôt que le malade est mort, on l'ensevelit dans une peau de cheval avec son arc, ses flèches et tout son petit mobilier ; on le porte loin de son habitation, dans une fosse creusée en rond, que tout de suite l'on comble.

Le deuil consiste dans la solitude, qui ne fait que fortifier encore davantage, dans leur esprit, la crainte qu'ils ont des revenans et des démons, qu'ils nomment *Setebos* et *Cheleule*. Ils les conjurent en frappant de grands coups sur les peaux de cheval qui tapissent l'intérieur de leurs huttes. D'autres Américains, voisins de ceux-ci, mais plus sauvages, enterrent leurs morts sous de grandes pierres longues, sur le sommet des écueils qui bordent la mer; ils ornent ces tombeaux de coquillages peints en rouge, espèces d'épitaphes hiéroglyphiques. On a trouvé plus de deux cents sépulcres de cette espèce sur les côtes de la Terre de Feu.

Le costume des Patagons est le même à-peu-près que celui des Indiens de la rivière de la Plata; c'est un simple *bragué* de cuir qui leur couvre les parties naturelles, dont quelques-uns d'entr'eux nouent l'extrémité avec un fil de boyau. Par-dessus, ils mettent un grand manteau de peaux de guanagues ou de sourillos cousues ensemble par pièces (le poil toujours en-dedans), attaché autour du corps avec une ceinture; il descend jusqu'aux talons, et ils laissent communément retomber en arrière la partie faite pour couvrir les épaules; de sorte que, malgré la rigueur du climat, ils sont nus de la ceinture en haut. L'habitude nous familiarise avec tout.

Assez

Assez souvent cette casaque de peau, d'une forme approchante des manteaux des montagnards Ecossois, leur couvre le dos, et vient se fermer sur la poitrine, en laissant les épaules et les bras nus. Plusieurs portent ce que les Espagnols appellent *puncho*, pièce d'étoffe quarrée, qui n'a d'ouverture que pour passer la tête. Le vêtement descend jusqu'au genou. Hommes et femmes sont habillés à-peu-près de même. Les Patagones, presque blanches et d'une figure agréable, sont coquettes à leur manière et autant qu'elles en trouvent les moyens. Quand elles peuvent s'en procurer, elles portent des bracelets de cuivre ou d'or pâle, et quelques grains de collier de verre bleu, qu'elles attachent sur deux longues tresses de cheveux qui leur pendent sur leurs épaules. Les marins obtiennent tout d'une Patagone, en lui faisant le cadeau d'une aune de ruban rouge. Toutes les jeunes femmes se peignent les paupières en noir.

Ils ont des espèces de bottines de cuir de cheval, ouvertes par derrière, quelquefois enrichies autour du jarret d'un cercle de cuivre d'environ deux pouces de largeur, et armées au talon d'une cheville de bois qui sert d'éperon. Les jeunes gens se font des colliers avec des grains de rassade jaunes et blancs, et des grelots. Ils nouent avec une ficelle de coton leurs cheveux

droits et presqu'aussi durs que des soies de cochon.

Ces Américains font usage aussi d'une espèce de caleçon qu'ils tiennent fort serré, et de brodequins qui descendent du milieu de la jambe jusqu'au cou-de-pied, par-devant, et qui, par-derrière, passent sous le talon; le reste du pied est découvert. Qu'on se figure les guêtres de nos soldats et des gens de la campagne.

Leurs chevaux, petits et maigres, sont sellés et bridés à la manière des habitans de la rivière de la Plata.

Fin des mœurs et coutumes des Patagons, et du quatrième et dernier volume.

TABLE GÉNÉRALE

DES COSTUMES

Contenus dans les quatre Volumes.

TOME PREMIER.

Notice historique sur Paris, Pages 1
sur la ville de Calais, 15
sur le pays de Caux, 21
sur la Provence, 25
sur la Navarre, haute et basse, 31
sur les Catalans, 35
sur Burgos, 39
sur les Arragonois, 45
sur les Léoniens et les habitans des hameaux de Salamanque, 49
sur les Toréadors, 55
sur les habitans du royaume de Murcie, 67
sur l'Andalousie, 73
sur le Portugal, 83
sur la ville de Londres, 91
sur les montagnards du nord de l'Écosse, et sur les habitans des îles Hébrides, 109
sur les Islandois, 119
sur les habitans de la Laponie, 135
sur les habitans de la Finlande, 143
sur les Dalécarliens, 149
sur les Vandales, 153
sur la Frise, l'une des sept Provinces-Unies, 159
sur la Hollande, 167

sur le Brabant Hollandois, Pages 181
sur le Brabant Autrichien, 183
sur la Bohême, 189
sur la ville de Vienne en Autriche, 197
sur la Hongrie, 203
sur la Bavière, 211
sur la ville libre d'Augsbourg, 221
sur la Forêt-Noire, 227
sur le marquisat de Baden, 233
sur le canton et la ville de Soleure, 239
sur l'Argow, 245
sur le canton de Berne, 251
sur Morat, 265
sur le Tyrol, 269
sur le Piémont, 273
sur la république de Gênes, 283
sur les insulaires de Corse, 289
sur les insulaires de Minorque, 301

TOME SECOND.

Notice historique sur l'île de Malte, Pages 1
sur les habitans de la Sicile, 13
sur les îles de Lipari, 29
sur les deux Calabres, 37
sur Naples, 43
sur la ville de Rome, 49
sur Frascati, 55
sur Florence, 63
sur les Vénitiens, 73
sur Fiume, 83
sur Tersato, 87
sur les habitans de l'Istrie, 89
sur les Morlaques de la Croatie, 99

sur les habitans de la Carniole, Pages 115
sur les habitans de la Stirie, 121
sur Lussin, Calamota, et autres îles de la Dalmatie, 127
sur les insulaires de Corfou, 135
sur l'île de Céphalonie, 141
sur l'île de Zante, 145
sur l'île de Milo, 151
sur l'île de l'Argentière, 155
sur l'île de Siphanto, 159
sur l'île de Thera ou Santorin, 165
sur l'île de Naxia, 171
sur l'île Patino ou Pathmos, 175
sur l'île de Tine, dans l'Archipel, 183
sur l'île de Scio, 187
sur la Carie ou l'Aidinelli, 197
sur Lemnos, 207
sur les Turcs, 211
sur les Bulgares, 231
sur les Valaques, 237
sur la Pologne, 241
sur la Silésie Prussienne, 251
sur les Lettoniens, les Estonniens et les Lièwes, 257
sur les habitans de l'Ingrie, 261
sur la Russie, 267
sur les habitans de Kaluga, 277
sur les Tartares de la Crimée, 281
sur les Tartares Nogais d'Astraghan, 289
sur les Cosaques, 295
sur les Tschérémisses, 303
sur les Mordwines, Mokschanes et Ersanes, 313
sur les Tschouvaches, 323
sur les Tartares de Kasan et d'Orenbourg, 331
sur les Wotyaks, 343

TOME TROISIÈME.

Notice historique sur les Baschkourts ou Baschkirs, Pages 1
sur les Boughares, 16
sur les Tartares de Tobolsk et de Tomsk, 22
sur les Touralinzes, 26
sur les Barabinzes, 30
sur les Kirguises, 37
sur les Tschoukotskes, 55
sur les Toungouses, 59
sur les Karakasses, 74
sur les Yakouts, 78
sur les Koraiks, 87
sur la péninsule du Kamtschatka, 93
sur les Kamtschadales, 101
sur les insulaires de l'Archipel nord-est de l'Asie, 113
sur les habitans des îles Kousiennes, 130
sur les Devins ou Schamans des deux sexes, 135
sur les Kaschtars ou Tartares Katschintz, 147
sur les Kallmouks, 156
sur les Chinois, 165
sur les insulaires du Japon, 193
sur les habitans des îles Manilles, 204
sur les insulaires d'Amboine, 214
sur les Moluquois, 220
sur les insulaires Javans, 228
sur les insulaires de Ceylan, 239
sur les insulaires de la côte du Malabar, 257
sur les habitans de l'Ostyakie, 266
sur les habitans de la côte de Coromandel, 277
sur les Bayadères, 286

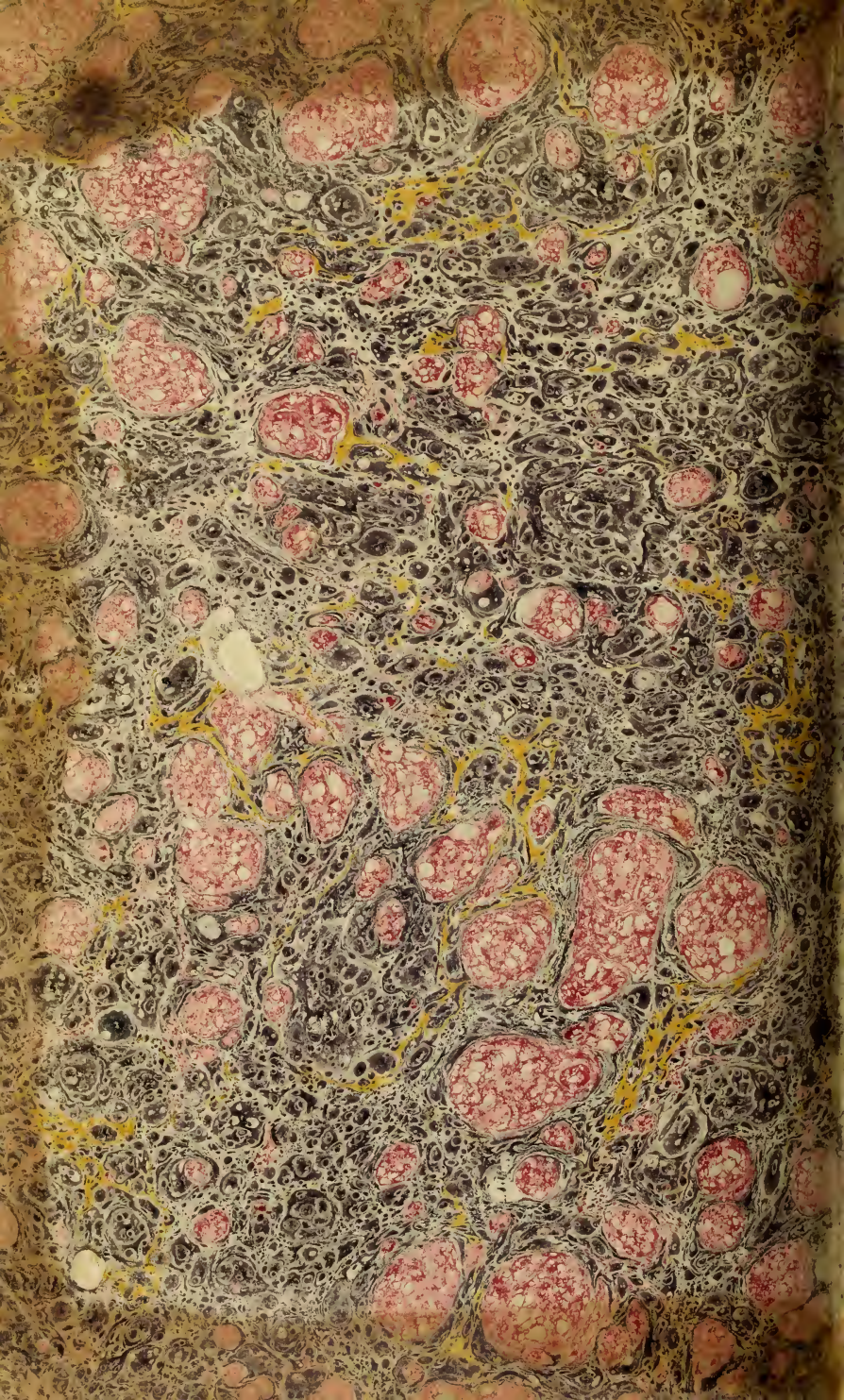
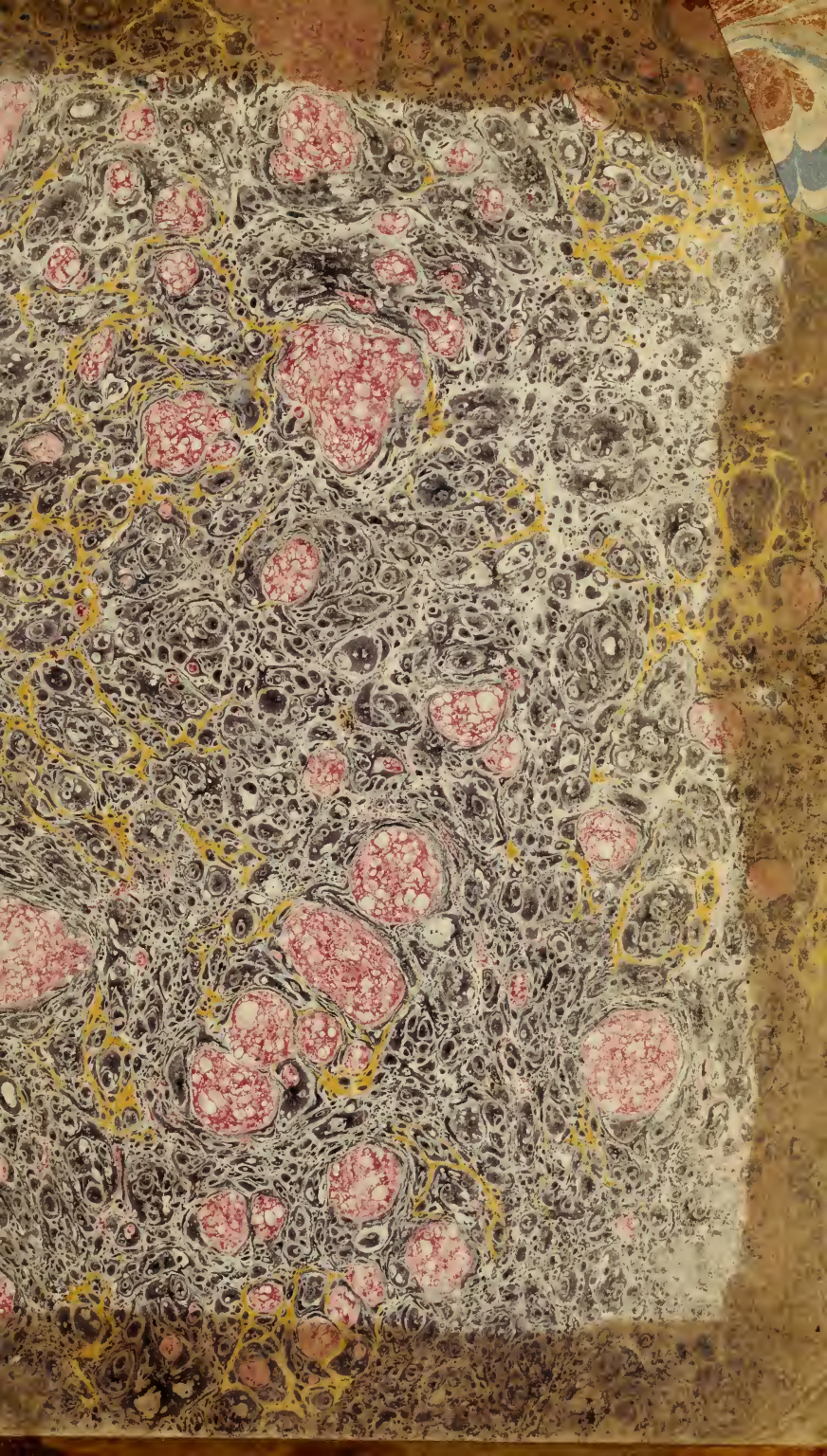
sur le Thibet, Pages 292
sur les Kabardiniens ou Circassiens, 301
sur les Arabes errans, 309
sur les Arabes sédentaires, 318
sur la Perse, 344
sur les Arméniens, 356

TOME QUATRIÈME.

Notice historique sur Jérusalem, Pages 1
sur les habitans de Martavan, en Syrie, 10
sur les états Barbaresques, 15
sur les Africains de la côte du Sénégal, 30
sur les Madegasses, 48
sur les Caffres ou les habitans de la terre de Natal, 56
sur les Hottentots, 62
sur les habitans des îles Sandwick, 76
sur les habitans des îles des Amis, 98
sur les insulaires de la Nouvelle-Zélande, 109
sur les habitans de l'île Taïti, 117
sur les insulaires d'O-Tahiti, 124
sur les insulaires de Watéeoo, 136
sur les habitans de la terre de Feu, 140
sur les insulaires de Mangéea, 146
sur les Indiens, habitant les déserts du Chili, 150
sur les habitans de Lima, capitale du Pérou, 157
sur les Indiens de Quito, province du Pérou, 164
sur les Caraïbes de Surinam, 179
sur les Mexicains, 191
sur les Indiens du nouveau Mexique, 204
sur les habitans de la Californie, 211
sur les habitans de Nootka, 216
sur les Oonalashkains, 230

sur les habitans de la Floride, Pages 239
sur les Quakers, 253
sur les Acadiens, 258
sur les Sauvages du Canada, 269
sur les habitans de la baie Chacktoole, à l'entrée du Norton, 286
sur les Tschutsky, 290
sur les Groenlandois, 295
sur les Samoyeds, 302
sur les Patagons, 315

FIN.

De l'imprimerie de BOISTE, rue Haute-Feuille, N°. 21.

Rep. 10/23/40